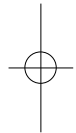
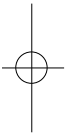


Hétérité

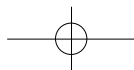
6

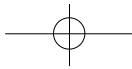
Revue de psychanalyse

Les réalités sexuelles et l'inconscient



Internationale des Forums du Champ Lacanien
École de psychanalyse des Forums du Champ Lacanien
Rendez-vous international Paris 2006





Hétérité 6

Conseil scientifique : le Collège des Représentants

Sonia Alberti
Mario Binasco
Ana Diaz Patron
Xabier Onativia
Luis Fernando Palacio
Silvia Rodriguez
Colette Soler

Responsable de la version française

Colette Soler

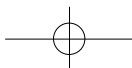
Equipe de réalisation

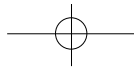
Maria Vitoria Bittencourt
Olivia Dauverchain
Josée Matteï
Véronique Sidoit.

Avec la collaboration de Patricia Gavilanes

Couverture : Magritte, « Le joueur secret », 1927,
Musée d'art moderne de Bruxelles

Maquette et mise en page : ASTEC, Paris - nicole.cocard@wanadoo.fr
ISBN 978-2-916810-03-4

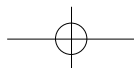
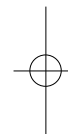
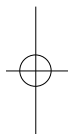


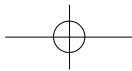
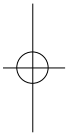
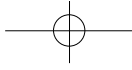


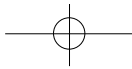
Sommaire

Editorial

Colette Soler (Paris)	5
I. Introduction	
Marc Strauss (Paris), <i>Ouverture</i>	9
Mario Binasco (Milan), « <i>Les réalités sexuelles</i> » : <i>quel constat ?</i>	17
II. De Freud à Lacan	
Antonio Quinet (Rio de Janeiro), <i>Le choix du sexe</i>	31
Beatriz Elena Maya – Ricardo Rojas – Juan Guillermo Uribe (Medellin), <i>Lecture des formules de la sexuation</i>	41
Trinidad Sanchez-Biezma de Lander (Valencia, Venezuela), <i>Devenir de la théorie sexuelle infantile</i>	51
III. Changement d'époque	
Gloria Patricia Pelaez (Medellin), <i>Les réalités de l'inconscient : symptômes contemporains ?</i>	61
Colette Chouraqui-Sepel (Paris), <i>Exigences de la modernité, indémorable du phallus</i>	71
Martine Menès (Paris), <i>Du sexe des genres...</i>	77
Gladys Mattalia (Tucuman), <i>Altérité et anti- prédictivité</i>	89
IV. Le dire du sexe	
Anita Izcovich (Paris), <i>Jouissances inavouables</i>	99
Colette Soler (Paris), <i>Le dire, sexué</i>	107
Diego Mautino (Rome), <i>L'impasse sexuelle et ses dictiones</i>	119
V. Le choix du sexe	
Bernard Nominé (Pau), <i>la différence des sexes et l'inconscient</i>	133
Stéphanie Gilet Le Bon (Dijon), <i>Le problème de l'hétérosexualité</i>	141
Viviana Gomez (Buenos-Aires), <i>L'homosexualité : désorientation ou préjugé ?</i>	151
Luis Izcovich (Paris), <i>le partenaire sexuel</i>	159
Francisco Estévez (Gijon), <i>Le sujet transsexuel</i>	167
VI. Clinique	
Dominique Fingermann (Sao Paulo), <i>Du champ freudien au champ lacanien : rebondissement</i>	177
Françoise Gorog (Paris), <i>Le Medjnoûn</i>	189
Sonia Alberti (Rio de Janeiro), <i>Lustprinzip</i>	207







Editorial

COLETTE SOLER

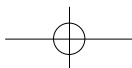
Ce numéro d'Hétérité, le sixième, regroupe une bonne part des contributions qui ont été présentées en juillet 2006, à Paris, lors du Rendez-vous international des Forums et de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien, sous le titre « Les réalités sexuelles et l'inconscient ».

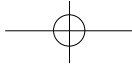
Le lien du sexuel et de l'inconscient que porte notre titre n'étonnera pas. Il est d'origine dans la psychanalyse, consubstantiel à la conception freudienne de l'inconscient. Mais de quel droit faire passer la sexualité au puriel des « réalités sexuelles » ?

Ce pourrait être référence de complaisance à l'époque, la volée en éclat des normes et des idéaux sexuels dont la tradition occidentale couvrait le mystère du sexe, laissant désormais apparaître dans une belle cacophonie, la multiplicité de conduites sexuelles revendiquées, exhibées et en lutte pour leur droit de cité.

Je crois pourtant que c'est tout autre chose : une question issue de ce que le discours analytique établi quant au sexe, au désir et à la jouissance, et qui pourrait bien éclairer latéralement les bouleversements aussi éclatants que sans précédents qui s'imposent dans ce début de siècle, comme effet à long terme des remaniements sociaux produits par trois siècles de science et la montée progressive du capitalisme technologique tout au long des deux siècles derniers.

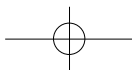
Ce que montre, en effet, le discours analytique, pour peu qu'il soit porté à son point de conséquence, c'est que le sexe s'impose, dans cette expérience de l'inconscient qu'est une analyse, comme un fait d'absence, si je puis dire. Pas de rapport sexuel inscriptible.

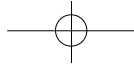




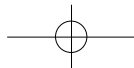
Carence, béance centrale disait Lacan avant de donner la formule de cet impossible qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire ».

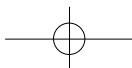
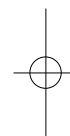
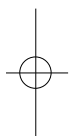
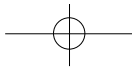
C'est sur cette faille que foisonne le pluriel de ce que Lacan appelait « les réalités les plus attachantes », toutes ces suppléances singulières qui permettent quand même à chacun et chacune de trouver son chacun ou sa chacune. La voie de ces solutions, jamais standards, passe évidemment par les effets de langage qui dénaturent le sexe des parlants : le semblant majeur qu'est le Phallus, et les objets *a* détachés du corps, objet oral et anal comme signifiants de la demande, objet regard et voix comme indexes du désir. Chaque sujet le mettra en jeu ou les retrouvera au gré de la rencontre. Le sujet, homme ou femme « est heureux », dit Lacan, soit livré à l'heur (sans e) de la bonne chance, ce qui ne le laissera pas moins serf de la singularité de la jouissance que lui laisse le non rapport, qu'il s'agisse de l'une, phallique, ou de l'autre, pas toute.

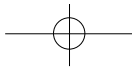




INTRODUCTION







Ouverture

MARC STRAUSS

Nous allons entendre bien souvent au cours de ces deux jours la formule selon laquelle Lacan dit avoir extrait le dire de Freud : « Il n'y a pas de rapport sexuel ».

Ma question sera donc : que veut dire : « il n'y a pas de rapport sexuel » ?

Je m'emploierai pour cette introduction à essayer de préciser le sens, ou les sens de cette formule, tant elle me semble toujours difficile à comprendre.

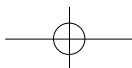
Difficile à comprendre en premier lieu parce que si c'est là déjà le dire de Freud, on peut s'interroger sur ce que Lacan a apporté à la théorie psychanalytique d'autre qu'une simple reformulation. Cela quand même serait paradoxal, surtout si on considère l'importance qu'a donnée Lacan à cette formule, jusqu'à – et surtout – à la fin de son enseignement.

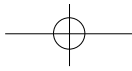
Ainsi, premièrement, nous verrons que la formule « il n'y a pas de rapport sexuel » est bien la clé de lecture de l'œuvre de Freud, qu'elle se déduit et se démontre du texte freudien. Puis nous essaierons de voir ce qui de cette formule excède le texte freudien, au sens d'en dire plus.

1/ Freud donc.

Allons vite, nous savons tous cela :

1.1 – chez l'être humain, il n'y a pas de mouvement naturel ou biologique d'un sexe vers l'autre ; il n'y a même pas de mouvement naturel vers l'autre. L'autre comme partenaire s'inscrit à la place d'une perte inaugurale. L'appareil psychique vient se loger en ce lieu de la perte, pour permettre au sujet d'essayer d'en surmonter les effets, sans succès bien sûr.





12 1. INTRODUCTION

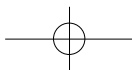
1.2 – l'autre comme partenaire n'existe que comme pourvu ou privé du phallus, jamais comme homme ou femme. En effet, d'être privée du phallus ne définit pas la femme. Irréfutablement, nous savons qu'il existe une moitié de l'humanité dite femmes, nous pouvons même les désigner, à partir d'un certain nombre de traits anatomiques et par des traits psychologiques, ces derniers toujours contestables, mais nous ne pouvons pas pour autant en donner le moindre prédicat universel.

Pourquoi une telle différence anatomique est-elle alors si accentuée et si valorisée dans le comportement des êtres humains, au détriment d'autres traits qui peuvent les différencier les uns des autres, comme le poids, la taille, la couleur de la peau ou des yeux par exemple ?

Certes, il semble bien qu'il y ait une façon d'aimer et de désirer l'autre qui se distingue selon les sexes. D'où l'idée qu'il y aurait une façon masculine et une façon féminine d'aimer et de désirer, ce que nous appelons une position masculine et une position féminine inconsciente, indépendamment du sexe biologique, et cela dès l'enfance. Quoique, là encore, est-ce si évident ? Si cette différence se vérifie, à l'occasion statistiquement, elle n'est jamais systématique. Ainsi, les tenants du genre, jusqu'aux extrêmes de la théorie *queer* ne soutiennent-ils pas, en s'appuyant à l'occasion sur la psychanalyse, et même sur la psychanalyse lacanienne, que homme et femme sont des constructions sociales ou individuelles, à la libre disposition du sujet, et n'ont rien à voir avec son corps anatomique ou biologique ?

Le jeu des combinatoires délirantes est là ouvert : selon le sexe biologique d'un sujet et celui de son partenaire, et selon ce qui serait la position inconsciente masculine ou féminine de chacun de ces partenaires, nous avons 16 cas de figure : 4 pour les homosexuels masculins, homme masculin désirant un homme masculin, homme masculin désirant un homme féminin, homme féminin désirant un homme masculin, homme féminin désirant un homme féminin ; 4 aussi pour les homosexuelles féminines, selon le même principe de répartition, et 2 X 4 pour les hétéros. 16 donc.

Si en plus nous introduisons dans notre calcul la distinction de l'amour et du désir, nous en avons beaucoup plus.



Nous pourrions en déduire le nombre de couples possibles, selon les partenaires s'appariaient de façon convenable, c'est-à-dire lorsque la position de l'un répond à l'attente de l'autre ou selon qu'ils s'appariaient selon l'aléa du malentendu.

J'arrête là cette divagation, car c'est une impasse : il n'y a pas de définition du masculin et du féminin, malgré les essais de Freud, et un temps de Lacan.

Mais Freud, à côté de ses tentatives avouées par lui toujours comme insuffisantes, n'en a pas moins développé par ailleurs sa théorie de la libido en tant que régulée par le fantasme et la pulsion. Et pour le fantasme comme pour la pulsion, il n'y a pas de spécificité masculine ou féminine puisqu'il n'y a pas de libido génitale au sens strict, que cette libido génitale est pulvérisée si je puis dire dans ses composantes pulsionnelles prégénitales, ou *a-génitales*.

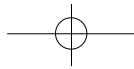
Faisons deux objections pourtant à la réduction de la sexualité à la pulsion.

D'une part, nous pouvons dire : mais quand même, manger ou se faire manger, chier ou se faire chier, ce n'est quand même pas la même chose que de baiser, ou de se faire baiser, même si ça y participe !

Deuxièmement, à côté de la dimension fantasmatique, la sexualité infantile, comme son réveil lors de l'adolescence sont pour Freud liés à un fait biologique. Or, d'une part le rapport entre le biologique et le fantasmatique reste chez lui opaque, d'autre part les deux sexualités, l'infantile et l'adulte, ne sont pas chez lui clairement articulées dans leurs similitudes et surtout leurs différences. Je dirai donc que l'impasse freudienne sur le roc de la castration tient du coup en partie à son défaut d'articulation entre la pulsion et la sexualité.

2/ Il est donc temps d'en venir à Lacan.

Ce dernier a pu proposer en 1960 dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », à la page 683 des *Écrits*, une écriture du désir mâle \square (a) et une du désir de la femme \mathbb{A} (\square). Ce n'est pas



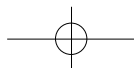
14 I. INTRODUCTION

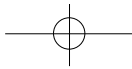
pour rien qu'il ne l'a jamais reprise, et qu'elle est peu commentée à ma connaissance. Remarquons pourtant que les deux suppléent à un manque symbolique en lui corrélant un objet imaginaire, donc positif. L'homme supplée au signifiant □ manquant par l'objet *a* de la pulsion, la femme supplée au signifiant du manque dans l'Autre par le phallus imaginaire qu'elle trouve chez son partenaire.

Ces formules ont donc leur intérêt car elles introduisent une dissymétrie qui est en même temps une articulation, un lien entre les sexes. En effet, si l'homme peut sembler se satisfaire de l'objet pulsionnel pour ce qui est de la forme de son désir, il n'en est pas de même pour la femme qui pour sa part est amenée à investir l'organe masculin comme répondant à son manque symbolique, ce qui ne lui interdit pas la pulsion par ailleurs, bien sûr. C'est donc la forme féminine du désir qui signifie à l'homme une issue à l'insuffisance de sa solution pulsionnelle, en faisant appel pour la mise en jeu de son organe. Comme le dit Lacan par ailleurs, elle extrait le garçon de sa bande de copains, dont il est tout prêt à se satisfaire. D'où la définition par Lacan des hommes comme tenants du désir, et des femmes comme appelants du sexe.

J'ai commenté un peu ces formules car elles montrent à mon sens comment la pulsion rate son coup, ne suffit pas à assurer la satisfaction du sujet. Elle rate son coup parce qu'il y a une inadéquation entre les éléments dont elle se construit et sa visée. C'est ce que dit Lacan explicitement en réponse à une question de Françoise Dolto sur les stades de maturation, à la page 62 du *Séminaire XI*. Le passage est assez long, je n'en citerai que le dernier paragraphe : « La mauvaise rencontre centrale est au niveau du sexuel. Cela ne veut pas dire que les stades prennent une teinte sexuelle qui se diffuserait à partir de l'angoisse de castration. C'est au contraire parce que cette empathie ne se produit pas qu'on parle de trauma et de scène primitive. »

Si j'insiste sur ce passage, sur cette empathie qui ne se produit pas, c'est parce qu'il me semble mettre justement en avant l'inadéquation, la discordance entre la satisfaction pulsionnelle et le sexuel à proprement parler. C'est ce que Lacan formulera de manière toujours identique par la suite, en disant que la jouissance



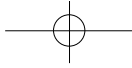


phallique est parasitaire, c'est-à-dire éprouvée, mais comme hors corps.

Cela peut expliquer l'insatisfaction du névrosé homme, ce sujet pour qui le fantasme peut faire écran au manque dans l'Autre, $S(\mathcal{A})$, par l'interposition de l'objet phallicisé. Rappelons-nous le graphe du désir, et la possibilité de passer par la voie imaginaire dérivée qui va du $\$ \leftrightarrow D$ de la pulsion au $\$ \leftrightarrow a$ du fantasme, sans passer par le $S(\mathcal{A})$, en court-circuitant donc ce $S(\mathcal{A})$. Cette insatisfaction s'exprime très souvent chez les névrosés hommes par un sentiment d'insuffisance, que ce soit d'eux-mêmes, de leur image, ou des satisfactions qu'ils obtiennent. Comme le disait sur le divan l'un d'eux : « Ce n'est pas assez, jamais assez ». En effet, la satisfaction obtenue grâce au montage fantasmatique est celle qui fait sens pour le sujet, y compris sexuel. C'est pourquoi Lacan prend soin dans *Le Sinthome* (page 56 de l'édition au Seuil), à partir de son écriture des jouissances dans les lunules d'intersection du nœud borroméen, de distinguer la jouissance pénienne de la jouissance phallique. La jouissance pénienne est à écrire entre imaginaire et symbolique, à la même place que le fantasme et que la jouissance du sens. La jouissance pénienne n'est donc pas à la même place que la jouissance phallique, que Lacan écrit entre réel et symbolique, ex-sistante à l'imaginaire et donc hors corps.

Pour les femmes, l'impasse de la satisfaction pulsionnelle se manifeste aussi, chez elles par leur difficulté à se sentir femmes lorsqu'elles mettent en jeu leur fantasme dans la relation au partenaire.

Soulignons donc l'élément essentiel dans cet exposé introductif. Et pour cela, reprenons l'alternative que j'évoquais à l'instant : en passer ou pas par le $S(\mathcal{A})$. J'avance que c'est la prise en compte de cet élément de la structure, de ce manque dans l'Autre, qui est déterminant, car il permet de marquer la spécificité de l'apport de Lacan par rapport à Freud ; il permet aussi par là de distinguer en raison la psychothérapie de la psychanalyse ; il permet enfin de donner son véritable sens à la formule que j'essaie de commenter, le « il n'y a pas de rapport sexuel ».



16 1. INTRODUCTION

En effet, qu'il y ait un signifiant du manque dans l'Autre n'implique pas premièrement que ce signifiant prenne aussitôt le nom de phallus ; deuxièmement n'implique pas qu'en ce lieu il n'y ait rien.

1/ Pour qu'en ce lieu se loge la fonction symbolique du phallus, il faut la fonction du père. Une fonction que Freud a dégagée sous ses deux versants, le père interdicteur de l'Œdipe et le père jouisseur de *Totem et Tabou*, mais une fonction aussi à laquelle il s'est limité. Lacan, dans « Subversion... », lorsqu'il commente ce $S(\bar{A})$ y substitue « l'opération qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé ». On sait l'importance que prendra dans la suite de son enseignement sa réflexion sur la fonction de nomination. Retenons simplement ici que c'est cette fonction de nomination qui met à la place de ce $S(\bar{A})$ le signifiant du phallus. Un signifiant que l'organe va représenter, ce qui va causer sa mise en fonction dans le désir sexuel du sujet (*Écrits*, p. 822 : « c'est ainsi que l'organe érectile vient à symboliser la place de la jouissance, non pas en tant que lui-même, ni même en tant qu'image, mais en tant que partie manquante à l'image désirée »). Il faut donc l'opération paternelle, une opération de nomination et non d'interdiction, pour que le montage pulsionnel et sa satisfaction se nouent au fonctionnement de l'organe sexuel.

Or, point important, les névrosés dans l'exercice de leur sexualité, et même nombre d'analystes dans la conduite de leur cure, se limitent à parcourir cette surface phallique, méconnaissant son envers.

Cliniquement, cela se traduit, comme dit plus haut, par le constat de l'inadéquation entre la jouissance obtenue, celle du sens et de la mise en œuvre du fantasme, avec la jouissance attendue. Une jouissance attendue qui est toujours celle de l'Autre, un Autre qui de surcroît n'existe pas. Le constat de cet écart peut être pour le névrosé douloureux, voire insupportable. L'analyse peut alors être conduite dans le sens d'une résignation à l'inéluctable. Ainsi par exemple, l'horizon de l'analyse de l'hystérique ne doit pas se limiter à la résignation au manque à être, ce manque qui commande sa position, mais qui cache en fait le manque d'objet. Car l'hystérique croit au père, elle est en charge de père, comme sujet supposé au rapport sexuel. Et c'est

bien là la limite de l'élaboration freudienne : s'il n'y a pas de génitalité entièrement satisfaisante pour l'être humain, à cause de ce que sa sexualité doit à un montage pulsionnel a-sexuel, le rêve du névrosé comme le rêve de Freud est le rêve d'un père réalisant le dit rapport. On sait comment Lacan a ironisé sur ce Pérorant Outang.

2/ Mais, deuxièmement – et c'est là me semble-t-il l'apport de Lacan qui nous permet de situer les réalités sexuelles dans leur rapport à l'inconscient – il n'a pas uniquement en ce lieu de $S(\mathcal{A})$ l'alternative de la forclusion si le père n'opère pas, ou du voile phallique s'il opère.

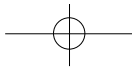
Car il y a au phallus un envers, comme il le dit dans *Encore* : « Il ne suffit pas de barrer A pour que rien n'en existe. Si de ce $S(\mathcal{A})$ je ne désigne rien d'autre que la jouissance de la femme, c'est assurément parce que c'est là que je pointe que Dieu n'a pas encore fait son exit. »

Il y a là donc une jouissance autre que celle du fantasme, une jouissance du pas-tout, dont rien ne peut se dire puisqu'elle est nécessairement hors champ du symbolique, donc de la signification phallique.

C'est avec cette jouissance que la femme est en rapport direct. La femme, ou plutôt la part femme d'une femme, puisque la femme n'est jamais toute femme, du fait qu'elle est aussi un être parlant, un être humain disait Freud. Elle est donc en rapport avec cette jouissance en même temps qu'elle est par ailleurs en rapport avec le signifiant phallique qui s'inscrit sous le côté homme. Pour elle l'organe de l'homme, qu'elle le recherche ou le refuse comme dans les cas d'homosexualité féminine, vient représenter ce signifiant qui répond chez elle au manque de signifiant, le représenter « à l'envi de l'homme », c'est-à-dire à l'imitation de l'homme, ici identifié au sujet du signifiant.

De l'autre côté, pour l'homme, une femme comme pas-toute phallique peut représenter l'objet qui sépare le manque dans l'Autre de sa version phallique et de ses représentations fantasmatiques.

Mais comment une femme peut-elle arriver à incarner pour l'homme ce pas-tout, s'il est pour sa part tout entier pris dans le tout phallique ? Et pris par là dans la visée de combler l'insuffisance de sa satisfaction fantasmatique à réaliser ce tout

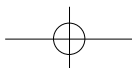
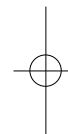
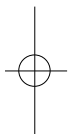


18 I. INTRODUCTION

phallique qu'il transfère à l'Autre, au père, avec la charge qu'il s'impose par conséquent de protéger ce dernier ?

Avançons, au risque d'être caricatural, que le névrosé ne peut pas en avoir l'idée, puisque son horizon est tout entier limité par la version phallique de son fantasme, par son horreur du pas-tout. Même si les femmes, comme appelants du sexe, le font entrer dans la vie sexuelle génitale, c'est toujours pour lui une tentative de compléter sa satisfaction insuffisante. Une tentative vouée à l'échec, bien sûr : il ne fera jamais un tout par la conjonction de son fantasme et de sa partenaire, et c'est pourquoi la jouissance du corps de l'Autre n'est pas le signe de l'amour.

D'où la proposition que la formule « il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible comme tel » concerne en fait la fin de l'analyse. Le névrosé croit au rapport sexuel, pour l'Autre. Il lui faut donc avoir pris la mesure de la facticité de son fantasme, avoir pris la mesure de son horreur de savoir, horreur de savoir l'inexistence de l'Autre, pour pouvoir prendre en compte le pas-tout qui de toujours opère dans sa sexualité, mais voilé par le sens phallique. Ainsi seulement peut apparaître une réalité sexuelle qui ne relève pas-toute de l'inconscient. D'où le titre de notre rencontre, il me semble : les réalités sexuelles ET l'inconscient, et non les réalités sexuelles de l'inconscient.



« Réalités sexuelles » : quel constat ?

MARIO BINASCO

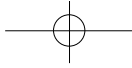
Cette intervention a été provoquée par le titre général de notre Rendez-vous, et précisément par l'expression de « réalités sexuelles », qui pluralise un terme introduit par Lacan dans le *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, et que Lacan a repris pour quelque temps, toujours au singulier, mais sans finalement l'établir comme une notion conclusive au niveau doctrinal. Quelque chose m'a paru clocher dans cet usage pluriel, et me paraît poser des problèmes de cohérence avec la logique de toute la recherche de Lacan dans la psychanalyse ; je dis bien « la » logique – parce qu'elle me semble nouer solidairement l'usage très particulier que Lacan fait du Un pour la psychanalyse, avec la question de « la » différence, dans ses incarnations sexuelles aussi.

C'est d'ailleurs la première fois que dans notre cercle, on essaie de pluraliser le terme de « réalité », terme qui n'est pas sans importance pour nous orienter, soit dans les opérations spécifiques de la pratique analytique, soit dans « le devoir qui lui revient en notre monde¹ », donc dans les rapports/non rapports que la psychanalyse entretient avec la réalité politico-sociale des autres discours .

J'ai l'impression qu'à solliciter cette pluralisation, c'est plutôt cette réalité même, la réalité organisée par les discours dominants, qui presserait la psychanalyse à se montrer apte et adéquate à interpréter les supposées nouvelles formes des réalités subjectives.

La pluralisation, la conception plurielle des « réalités sexuelles » se présenterait comme la conséquence naturelle de la chute

¹ LACAN J., « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Seuil 2001, Paris, p.229.



20 1. INTRODUCTION

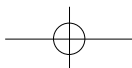
d'une norme sociale unique qui aurait fait interprétation des questions sexuelles dans les liens sociaux ; conséquence alors de l'introduction d'un point de suspicion dans les (plus ou moins fausses) évidences liées à cette norme et par conséquent de l'abandon de cette évidence pour admettre plusieurs évidences différentes à sa place – les fameuses « réalités ».

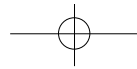
Réalités qui semblent vouloir s'affirmer – pourrait-on supposer – de façon et dans un but analogue aux modèles qui ont vérifié les diverses géométries non euclidiennes : rendre constatable et imaginable la non nécessaire cohérence, l'indépendance réciproque de certains postulats qui feraient norme dans la réalité de l'espace – géométrique ou sociale.

Or, soit que je trouve suspecte une sollicitation à la psychanalyse à être plus elle-même, qui vienne de la part de discours qui lui sont plutôt antipathiques, soit qu'on connaisse maintes situations où l'analyse s'est égarée pour s'adapter à la soi-disant réalité de l'époque et du lieu (classiquement aux USA, par exemple), soit encore qu'on connaisse des situations où elle a été pratiquement empêchée (en Europe centrale et de l'Est, par exemple), dans tous les cas il m'a paru utile de mettre en question notre titre. D'autant plus qu'il ne pluralise pas l'inconscient : est-ce légitime, si la phrase du *Séminaire XI* qui introduit cette expression parle de « mise en acte de la réalité de l'inconscient² » ? Donc l'importance de la question me paraît résider dans le fait, d'un côté de regarder l'horizon où la psychanalyse en intension et en extension se nouent, de l'autre côté de toucher le terrain impossible où l'interprétation que l'analyse fait de la réalité sexuelle devient aussi interprétation des autres discours où le sujet est impliqué, et qui font réalité pour lui : le sujet en formation analytique, en particulier.

Or, sur ce terrain il me semble que l'actualité nous présente des provocations qui ne peuvent pas être réduites en reconnaissant seulement que Lacan les avait prévues, en bonne partie au moins.

² LACAN J., *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil collection Points, Paris, p.167.





« Réalités sexuelles » ; quel constat ? – 21

Deux petits exemples m'ont frappé : un fait de la réalité politico-médiatique, et un autre ayant émergé à l'intérieur du mouvement psychanalytique lacanien.

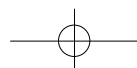
Le premier : on a lu dans la presse des propositions, avancées en Espagne, d'attribuer les droits de l'homme aux grands singes : ce qui m'a surpris c'est que, apparemment, personne n'avait objecté que, peut-être, avant de donner ces droits nous pourrions attendre que les gros singes se mettent en queue avec les autres sans papiers prétendant au droit de cité, que nous pourrions attendre que les gros singes nous demandent eux-mêmes de leur reconnaître ce droit, plutôt que le faire nous-mêmes à leur place : avec une générosité qu'il faut bien dire sadienne pour un droit de cité sadien, et qui montre comment fonctionne aujourd'hui toute la machinerie hache-viande des droits. En effet si on pense comment est formulée, dans « Kant avec Sade », la maxime du droit à la jouissance : « j'ai le droit, peut me dire quiconque, de jouir de ton corps etc. », on se rend compte tout de suite que ce n'est pas le sujet qui est titulaire des droits soi-disant subjectifs, mais l'Autre, comme Lacan lui-même le fait entendre, puisqu'ils peuvent être fait valoir seulement par quelqu'un qui se présente en position d'Autre.

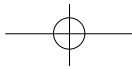
J'évoque cela à propos des « réalités sexuelles » parce qu'on comprend aisément que si une société peut installer dans la réalité une telle ignorance, ou démenti, ou déni de « la » différence radicale, celle que le Logos fait entrer dans le monde des parlants³, eh bien alors, s'occuper de la différence sexuelle, des hommes et des femmes, et des diverses « réalités » qui en découleraient, risque de paraître risible ou destitué de toute signification.

C'est vrai qu'en fait de gros singes, il y avait le mythe freudien du père de la horde. Mais Lacan a pu dire « se passer du père etc. » et se moquer du mythe freudien du père orang⁴, parce que le « pérorant outang » était quand même pérorant, il supportait un dire, et c'est parce qu'on aurait voulu étouffer, tuer ce

³ LACAN J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Seuil, Paris 2001, p. 357.

⁴ LACAN J., « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Seuil, Paris 2001, p. 457.





22 1. INTRODUCTION

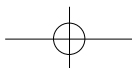
dire, qu'on l'aurait installé comme fondement du lien social. Mais pouvons-nous imaginer ce qu'il resterait de la problématique sexuelle si on se passait du Logos et de sa différence ? La femme, par exemple, avec sa jouissance, serait-elle alors une pérorante outangue qu'on aurait même fait cesser de pérorer, puisqu'on l'aurait arrachée au dire ?

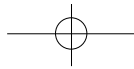
Le deuxième fait qui m'a frappé c'est Jacques-Alain Miller pérorant à la Cause Freudienne la légalisation des vies communes homosexuelles, qu'il disait « fondée en doctrine » parce que la clinique nous témoigne souvent de l'authenticité de ces rapports. Chacun peut évidemment avoir un avis sur cela, mais cela m'avait paru un peu risqué de le déclarer publiquement en tant qu'analyste et au nom d'une psychanalyse qui porterait témoignage d'authenticité. Cela ne me paraissait pas assez fondé, exactement comme s'il avait soutenu sur les médias des avis plus traditionnels ; et après tout je crois que les idées qui vont dans le sens du poil de l'époque peuvent fonctionner comme préjugés pour l'analyste de façon même plus insidieuse, d'autant plus qu'ils passent pour être de simples constats d'une réalité *self evident*. Sommes-nous, les analystes, assez avancés dans une interprétation de la réalité juridico-politique pour savoir y opérer d'une façon qui favorise notre discours, sans donner dans des collaborationnismes à effet contraire ?

* * *

Revenons à notre pluralisation de la « réalité sexuelle ». En effet, nous pourrions être tentés par l'idée qu'on puisse la pluraliser tout comme Lacan a pluralisé le Nom-du-Père, et dans le même sillon. Mais il faut remarquer, en règle générale, que Lacan n'a pas été spécialement pluralisateur : au contraire il me semble qu'il a été un singularisateur méthodique des notions, qu'il a essayé de les transcrire logiquement comme des fonctions. Et il a fait de même pour le Nom-du-Père, justement parce qu'il s'agissait d'un nom : en pluralisant le Nom il a en même temps singularisé la fonction paternelle que le Nom remplissait, avec sa causalité propre.

Pensons aux notions structurales de Lacan, les notions de demande, de désir, de fantasme fondamental, de l'objet *a* aussi,





« Réalités sexuelles » ; quel constat ? – 23

avec ses quatre substances qualifiées d'épisodiques, etc. : elles me paraissent toutes des notions singularisées en fonctions.

Et surtout, Lacan n'a jamais pluralisé la psychanalyse, bien que la réalité du mouvement analytique, sa situation de dispersion théorique et pratique, l'eût bien permis : au contraire il a fait appel au nom de Freud pour impliquer l'unité de son champ sans en démordre jusqu'à la fin : qu'on pense à la notion et à la formule du discours de l'analyste.

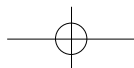
Et il n'a pas non plus pluralisé le réel et son champ, tout en affirmant que pour nous, il ne saurait faire un tout, mais seulement des lambeaux. Et pour l'actualité, comment ne pas rappeler que « la » psychanalyse se pose en face « des » psychothérapies, avec « sa » spécificité ?

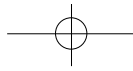
Ce mot de « champ » (freudien, du réel, de la réalité, lacanien etc.) me semble un mot employé par Lacan, qui représente justement son effort pour rendre compte des choses à partir de la logique d'une structure, quelles que soient les particularités de celle-ci : une structure tressée (les nœuds), trinitaire (R,S,I), mais qui donne lieu à « Un » champ d'opérations. Ce « Un » n'est ni un commandement, un S1, ni un Un inclusif, mais un Un qui reçoit sa tenue du deux, et du trois aussi, du champ logique et réel, en même temps qu'il engendre dans l'exclusion.

Or, il me semble que le parcours de Lacan a été de nouer de façon toujours plus raisonnée et raisonnante, moyennant cet usage du Un, la question de la réalité et du réel avec la question du sexe, et celle du discours analytique.

On perçoit cela si on lit l'introduction de cette expression de « réalité sexuelle » comme une étape de l'élaboration par Lacan de sa notion du réel, avec l'implication essentielle de ce qui est sexuel, dans la forme du rapport impossible des sexes.

En effet, quand il l'introduit dans le *Séminaire XI* par sa formule « le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient... la réalité sexuelle », on peut dire que Lacan déjà s'intéresse à ce qui est réel, de l'inconscient, et aussi de l'analyse





24 I. INTRODUCTION

puisque le transfert – qui est sa mise en acte, qui donc le fait passer dans la réalité – est un fait crucial dans l'opération analytique.

Il met en évidence en même temps que le caractère essentiel de cette réalité est un manque qui est soit symbolique, soit réel (« un manque symbolique vient recouvrir un manque réel⁵ », et ce manque réel est ce qui caractérise la sexualité corporelle). L'inconscient, dit-il au début du Séminaire, est de l'ordre du non réalisé ; de la libido, il va en parler comme d'un organe irréel ou de l'irréel : nous pourrions oser dire : organe de ce qu'il y a d'irréel dans la réalité en tant que sexuelle, ou organe de l'irréel qu'il faut à la réalité pour être sexuelle.

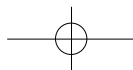
Donc, dans ce contexte, Lacan lie déjà dans une communauté de structure l'inconscient – comme ensemble des effets de la parole sur le sujet – et la réalité sexuelle, en tant que marquée par ce manque, ce trou, cet irréel, d'une façon qui, après coup, n'est pas sans faire penser à celle qu'il appelle, dans *Encore*, « l'hypothèse lacanienne⁶ ».

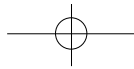
Et cet irréel si essentiel à la réalité humaine, se trouve posé, me semble-t-il, à la place de ce qu'il appelle justement « le réel », parce que cet irréel n'indique pas seulement un moins de réel, mais aussi dirai-je un *hyper réel*, où la forme négative – *irréel* – semble déjà traduire le côté du réel que Lacan articulera après quelques années comme l'impossible.

D'une certaine façon donc, le *Séminaire XI* anticipe aussi sur la notion de discours puisque dans le transfert serait décisive la mise en acte de cet irréel, donc de cet impossible. Je force peut-être un peu, pour faire sentir que cette notion de réalité sexuelle – et donc de toute réalité – se justifie strictement en relation à ce qui deviendra la notion de réel comme impossible, et spécifiquement impossible sexuel : or un irréel ou un impossible,

⁵ LACAN J., *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil collection Points, Paris, p. 229.

⁶ LACAN J., *Le Séminaire. Livre XX. Encore*, Seuil collection Points, Paris, p. 179.





« Réalités sexuelles » ; quel constat ? – 25

sont justement impossibles à pluraliser et s'ils constituent l'essentiel du champ de la réalité, ils constituent ce qui en elle aussi, résisterait à toute pluralisation.

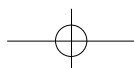
Notons que Lacan, qui avait inventé la notion des « formations de l'inconscient », au pluriel, par contre sur ce qui est sexuel et réel de l'inconscient se garde bien de pluraliser. Donc, si les formations de l'inconscient sont multiples, leur réel en jeu est rigoureusement singulier : pas de « formations sexuelles », par exemple, dont « les réalités sexuelles » pourraient être l'analogue.

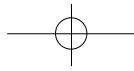
Dans sa conférence « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité » Lacan fait des affirmations explicites qui ont toutes leur poids au regard de notre sujet : il vaut la peine de citer tout son paragraphe initial : « Si étonnant que cela puisse paraître, je dirai que la psychanalyse, soit ce qu'un procédé ouvre comme champ à l'expérience, c'est la réalité. La réalité y est posée comme absolument univoque, ce qui de nos jours est unique : au regard de la façon dont l'empêtrent les autres discours.

Car ce n'est que des autres discours que le réel vient à flotter... Retenons qu'il indique que, pour le psychanalyste, les autres discours font partie de la réalité⁷. »

C'est une affirmation stupéfiante, et pourtant c'est logique. Nous retrouvons ici le terme de champ : la psychanalyse, c'est un champ que le procédé freudien rend ouvert à l'expérience et ce champ – la psychanalyse – c'est la réalité. Évidemment on ne peut pas aller le dire aux autres discours puisqu'on risque de se faire enfermer, et pourtant ce n'est pas une affirmation délirante : la psychanalyse, c'est la réalité parce que c'est elle-même qui ouvre ce champ où tout autre discours qui viendra à faire réalité pour le sujet du procédé analytique, se prêtera à l'interprétation ; il sera mis en question justement au nom de ce qui manque dans cette réalité, à titre d'irréel voire d'impossible.

⁷ LACAN J., « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Seuil, Paris, p. 351.





26 1. INTRODUCTION

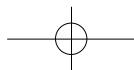
Or, il me semble qu'il y a chez Lacan en ces années un changement aussi dans sa notion du manque : le manque n'est plus seulement symbolique, parce qu'être impossible c'est aussi une façon de manquer, si on veut de « hyper-manquer », mais en même temps d'être réel. On peut reprendre au compte de cette thématique, je crois, son affirmation : « Rien de plus compact qu'une faille⁸ ».

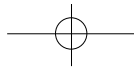
Dans cette conférence étonnante où l'on trouve déjà tant le terme de réel que celui de discours – et on n'est qu'en 1967 ! – Lacan dit en toutes lettres, l'univocité de la réalité pour le discours analytique, et que cette *univocité* est elle-même *unique*, c'est un *privilege* singulier du discours analytique par rapports aux autres discours : c'est seulement pour l'analyste que les autres discours font partie de la réalité. Donc, pour diverses que soient « les réalités » selon les autres discours, pour le discours analytique elles viennent univoquement à faire partie de la même réalité. Le réel aussi, c'est dit de façon univoque, même si c'est des autres discours qu'il vient à flotter : là aussi il y a *privilege* du discours analytique : celui de faire apparaître le réel autour duquel les discours tourment et l'univocité de ce réel, au-delà de la réalité sexuelle, du réel du sexe pour l'être parlant, c'est l'univocité d'un dire de l'impossibilité du sexe comme rapport pour cet être.

C'est la thématique que Lacan martèle en permanence dans les années 70, dans « Radiophonie », « L'étourdit », le *Séminaire XX Encore*, la « Note italienne », et presque toutes ses interventions. L'impossibilité du rapport sexuel est ce qui conditionne la jouissance pour l'être parlant, et donne son unité particulière à toute la question du sexe mais à partir, bien sûr, du discours analytique.

Lacan dans *Encore* réitère et ne dément pas sa conférence de 67, quand il parle, je cite, de « ce qui couvre, ce qui fait obstacle au rapport sexuel supposé. Seulement supposé, puisque j'énonce que le discours analytique ne se soutient que de l'énoncé qu'il

⁸ LACAN J., *Le Séminaire. Livre XX. Encore*, Seuil collection Points, Paris, p. 16.





« Réalités sexuelles » ; quel constat ? – 27

n'y a pas, qu'il est impossible de poser le rapport sexuel. C'est en cela que tient l'avancée du discours analytique, et c'est de par là qu'il détermine ce qu'il en est réellement du statut de tous les autres discours⁹ ».

Ici encore, il y a privilège du discours analytique : l'analyste est le seul à se promener dans la réalité parmi les autres discours appuyé sur ce bizarre réel supposé impossible, dont aucun autre discours peut avoir notion et il ne peut pas le cacher dans sa poche dans son approche aux « réalités », puisqu'il lui revient de déterminer réellement du statut de tous les autres discours. C'est du réel, et en même temps c'est de l'hypothèse, on peut comprendre qu'il en découle des problèmes.

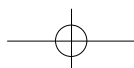
Il reste que cette forme d'unicité du discours analytique, que ce supposé fait de structure pour le parlêtre, c'est celui qui, dans la logique de l'hypothèse lacanienne, accroche la sexualité au réel et à deux modalités sexuelles – en l'empêchant en même temps de se dissoudre dans la diversité et la diffusion du symbolique, ou de se décomposer dans la pluralisation sinon des sexes au moins des genres, *genders*, prétendant chacun à son autonomie individuelle de « réalité sexuelle », et demandant sa légitimation et dirai-je sa *naturalisation* à la réalité politico-sociale.

On cite parfois la phrase de « Radiophonie » qui dit que « l'analyste n'a pas ici à prendre parti, mais à dresser constat¹⁰ », phrase d'exégèse difficile pour la difficulté du contexte et pour mon insuffisante sensibilité à la langue française (j'ai seulement pensé qu'il aurait bien pu écrire « Parti » avec un P majuscule sans sortir de son argument). Mais de toute façon, un constat a bien affaire avec la réalité, et un constat de la part de l'analyste ne peut pas oublier que « la psychanalyse c'est la réalité » ; ce constat ne pourrait qu'être solidaire de ce fait, de ce privilège du discours analytique.

Un constat bien spécial : est-ce qu'on constate la jouissance ? est-ce qu'on constate un dire ? sinon, au plus, dans le champ de la réalité qu'est la psychanalyse ?

⁹ *ibid.* p. 17.

¹⁰ LACAN J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, Paris, p. 439.



28 I. INTRODUCTION

Je signale seulement en passant combien aujourd'hui tout doit être « de fait », réalité de fait, lien de fait, couple de fait, etc. Comme si, si ce n'était pas de fait, personne ne pourrait lui donner commencement, par un acte donc, ou reconnaître qu'il y a de l'acte dans ce qui est là de fait.

Si le discours analytique « ne se soutient que de l'énoncé qu'il est impossible de poser le rapport sexuel¹¹ », il interrogera et interprètera toute « réalité sexuelle » à partir du point unique structural de l'impossibilité du rapport des sexes, ce qui fait du sujet sexué un exilé et de toute « réalisation sexuelle » un symptôme.

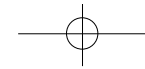
Seulement, cela ouvre des problèmes. En fait, dit Lacan, personne n'a jamais démontré cet énoncé sur lequel le discours analytique se soutient uniquement. Donc le discours qui interprète les autres discours, qui détermine leur statut, se fonde sur un énoncé non démontré ! Certes, pour l'analyste, c'est un constat que rien ne puisse dire le rapport sexuel, « qu'il n'y a pas, dans le dire, d'existence du rapport sexuel. » Lacan signale le problème : « Mais que veut dire de le nier ? Est-il légitime d'aucune façon de substituer une négation à l'appréhension éprouvée de l'inexistence¹² ? C'est là aussi une question qu'il ne s'agit pour moi que d'amorcer », et moi, personnellement, je ne saurais pas dire s'il l'a tranchée.

De là aussi l'indication par Lacan d'une tâche pour l'analyste, celle de démontrer l'impossibilité du rapport sexuel. C'est dit dans la « Note italienne », où il en fait la tâche fondamentale de l'analyste : « [...] un but par où la psychanalyse s'égalerait à la science : à savoir démontrer que ce rapport est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité¹³. » Tâche importante, parce que « accédant au réel ce savoir le détermine tout aussi bien que le savoir de la science ». Mais aussi parce que ça lui ouvre le champ de la contingence.

¹¹ *Ibid.*

¹² LACAN J., *Le Séminaire. Livre XX. Encore*, Seuil collection Points, Paris, p. 183.

¹³ LACAN J., « Note italienne », *Autres écrits*, Seuil, Paris.

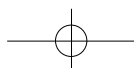


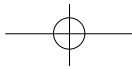
« Réalités sexuelles » ; quel constat ? – 29

On sait que pour soutenir cette élaboration sur le réel du non rapport sexuel, Lacan a dû redéfinir le réel en termes de catégorie modale et affirmer le rôle clef de l'écriture. Le réel donc – contrairement à toute la tradition philosophique – y est défini comme l'impossible, s'opposant au nécessaire et non plus au possible, et tous seront traduits en termes d'écriture. Le réel deviendra ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, opposé au nécessaire, ce qui ne cesse pas de s'écrire ; et le contingent sera ce qui cesse de ne pas s'écrire, et le possible ce qui cesse de s'écrire.

Pourquoi vous fatiguer avec des choses ultra connues ? Parce que sur ce plan, on retrouve une raison très forte de choc entre le discours analytique et les autres discours qui font partie de la réalité – sexuelle ou pas – et la façonnent. Le réel comme impossible signe l'extraterritorialité renforcée sinon l'exil du discours analytique de la scène politique, de politique de la vie, du corps et du sexe, qui n'est pas en train de lui rendre la vie plus facile, ne nous berçons pas des illusions progressistes en nous fiant à quelque « flottabilité universelle » de notre discours. J'ai bien vu des réalités sociales empêcher pratiquement bel et bien la psychanalyse de vivre, et je ne pense pas seulement aux cas limites des camps de concentrations, bel exemple de la science comme idéologie de la suppression du sujet. Je crois que quelque chose de leur logique revient aujourd'hui sous la forme, ou le format de l'idéologie multiculturaliste qui signe l'impuissance européenne à affirmer et protéger sa vie, ce qui cesse de ne pas s'écrire. Pour tout dire, entendre l'expression « les réalités sexuelles » me fait penser à l'illusion d'une espèce de multiculturalisme sexuel.

En fait, je trouve frappant de noter jusqu'à quel point – au moins me semble-t-il – la machine des autres discours – bureaucratiques et universitaires par exemple – fonctionne méthodiquement aujourd'hui à ramener toute formation humaine au possible. Mais le possible, comme le génie de Lacan nous l'a montré, est ce qui cesse de s'écrire : donc ramener au possible signifie faire cesser de s'écrire toute formation humaine (le terme est de Lacan), toute forme de lien de vie subjective qui s'autorise à une différence, à un hétéros, que ce soit au niveau du corps, ou du sexe, du groupe ou de l'acte.



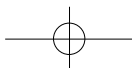


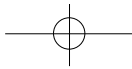
30 1. INTRODUCTION

Tout devient possible quand tout peut cesser de s'écrire ; et une fois cessé, ce ne sera pas ce même discours qui l'a fait cesser qui pourra redonner commencement à quelque chose, donc faire cesser quelque chose de ne pas s'écrire, ce qui est la formule du contingent ; mais les formes du contingent – la rencontre, l'évènement, l'acte qui s'autorise – sont niées par l'idéologie de la suppression du sujet, qui sévit avec sa charge d'obscurantisme et de superstitions scientifiques, qui désormais a ramené la science à la fausse religion. Les formes du contingent sont ignorées et si possible délégitimées, par un usage de la pensée unique qui se renforce du droit pénal pour faire régner l'impuissance. On introduit par exemple le délit d'homophobie, inquiétante monstruosité totalitaire, ou on veut poursuivre en justice les analystes s'ils acceptent des patients homosexuels intéressés à relever la question que l'homosexualité leur pose et à y donner suite, en analysants sérieux.

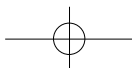
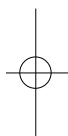
Ces sont des signes assez clairs que la réalité des discours va vers une intensification du conflit direct avec le discours psychanalytique, dont on essaye d'attaquer le privilège par toutes sortes de solvants. Il faudrait reprendre en main sérieusement ce que Colette Soler nous proposait dans son très beau texte sur le champ lacanien.

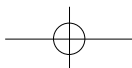
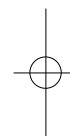
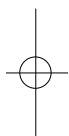
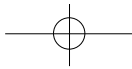
Qu'est-ce ça pourrait signifier, sinon, la soi-disant reconnaissance de la spécificité de la psychanalyse à l'intérieur de nos systèmes formatifs et professionnels ? Celle de une parmi les réalités psychothérapeutiques, ou celle d'une forme de mise en exercice de la compétence originaire du sujet dans son acte ?





DE FREUD À LACAN





Le choix du sexe

ANTONIO QUINET

Le propos de ce travail est de mettre en évidence les grandes lignes qui, d'après la psychanalyse, orientent le choix du sexe chez l'être humain qui, par le fait d'avoir comme habitat le langage, voit sa sexualité structurellement dénaturée. La sexualité du parlêtre n'a d'autre objectif que le malentendu qui en émerge et qui prend, de fait, sa place. Là où il y aurait l'objectif du sexe advient l'effet du malentendu. Là où il y aurait promesse de rencontre sexuelle advient le manque qui rétroagit en mutilant l'être du sexe complémentaire. La mutilation sanglante du sexe, que Freud a ni plus ni moins appelée castration, rejaillit à tous les instants de l'histoire du sujet, de l'enfance jusqu'à la vieillesse, *en teignant* de pourpre – comme les étoffes que Clytemnestre met aux pieds d'Agamemnon – toutes ces rencontres érotiques, ainsi teintées par l'aspect transitoire et par l'insécurité de celui qui n'a d'autre certitude que celle de l'amputation originaire de l'autre rendant la vie un chemin tragique entre deux morts. Ce chemin a un nom : le désir.

Le thème du choix fut introduit très tôt en psychanalyse par Freud avec l'expression *le choix de la névrose* et plus tard avec *le choix d'objet sexuel*. Que ce soit dans le cas du choix de l'orientation subjective ou dans celui du choix du partenaire sexuel, il s'agit d'un choix de jouissance, c'est-à-dire de la façon dont le sujet se positionne par rapport à la jouissance. Lacan, en reprenant ce terme dans les opérations de causation du sujet avec le concept paradoxal de *choix forcé*, nous montre que pour la psychanalyse il n'y a pas de sujet sans choix, même si celui-ci est subverti par l'activité de l'objet plus-de-jouir.

Deux aspects sont à prendre en compte dans le choix du sexe : choix de la position sexuée dans le partage des sexes et choix d'objet sexuel que la tradition religieuse de la pléthore du

sens et la tradition scientifique de la sphère comme référence du monde confondent en faisant croire que chacun est une demi-sphère en quête de la sphère-moitié. Si l'une fait appel à la reproduction comme objectif du sexe, l'autre fait appel à l'anatomie comme destin aussi bien de la position sexuée que du choix d'objet sexuel. Tout ce qui sort de ce schéma est, à en croire Aristote, anomalie, intempérance. Néanmoins tout ce qui sort de ce schéma est la sexualité elle-même, comme l'a démontré Freud il y a un siècle dans ses *Trois essais sur la sexualité*.

Avec Freud

Il est bien vrai que Freud a écrit que l'anatomie est le destin. Néanmoins, toute son œuvre, pour avoir été construite à partir de ce qu'il a appris avec ses patients, rejette cette assertion qui ne se constitue pas en thèse. Il nous montre, à travers différents cas, non seulement que la position sexuée ne respecte pas l'anatomie mais aussi que celle-ci ne définit pas le choix d'objet. C'est le cas de la jeune homosexuelle dont la position féminine n'empêche pas le choix de sa dame. Le choix d'objet de Dora, Madame K., n'affecte pas sa position désirante par rapport au père. C'est aussi bien le cas de l'Homme aux loups dont la position féminine ne l'empêche pas de faire une fixation sur un derrière de femme penchée. Et encore les cas décrits dans « Un enfant est battu » où la position féminine de l'homme ne préjuge pas un choix d'objet homosexuel ; et beaucoup d'autres tout au long de l'œuvre de Freud.

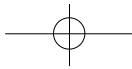
Le choix d'objet chez Freud porte la marque du conflit. Ce choix s'effectue en deux temps. Dans un premier temps, l'objet est toujours incestueux, c'est l'objet que l'on perd – cette perte est un choix forcé pour entrer dans la sexualité. Dans un second temps, c'est le choix d'objet « définitif » qui est toujours substitutif, et pour cela même toujours insatisfaisant car marqué par la nostalgie du premier. Ce « définitif » s'avère paradoxal puisqu'il entre, selon Freud, dans une série infinie d'objets substitutifs. Le sujet ne contracte pas mariage avec l'objet. Le mariage en tant qu'institution est à l'opposé des découvertes de Freud sur les choix en matière de sexe. Le premier conflit en jeu dans le choix d'objet est donc le conflit entre l'objet actuel et l'objet originel, mythique, fondateur. À celui-là s'ajoute un autre conflit : l'objet choisi par

le désir porte la marque de l'objet perdu, à l'occasion la mère ; c'est-à-dire que c'est un objet marqué comme propriété d'autrui, caractéristique qui se manifeste dans la jalousie, *non seulement piment mais surtout substance de l'amour, et aussi comme condition* de la vie érotique étant donné que dans le choix, le triangle n'est pas une exception mais bien une condition. Nous voyons bien que dans le texte de Freud « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », tous les types de choix sont liés à la triangulation œdipienne, à l'objet interdit et au tiers lésé. Comme le dit un dicton populaire au Brésil, l'homme sent l'odeur de l'homme chez la femme, et le résultat en est le désir, qui est toujours de possession, et la jalousie qui est la marque de la dépossession structurelle de l'objet. D'un autre côté, le conflit du choix peut se répercuter dans le choix d'un objet unique puisque si la série est infinie, ceci ne signifie pas que le sujet doive abandonner un objet pour s'intéresser ou en choisir un autre. La série n'est pas forcément une série de succession, elle peut être simultanée. Voyez l'Homme aux rats qui, à l'instar de son père et non sans conflit, a deux objets sexuels qui ne s'excluent pas.

Comment choisit-on l'objet ? Il y a deux registres de choix d'objet sexuel : le symbolique déterminé et le réel du hasard. Depuis Lacan, nous pouvons dire que le choix du partenaire de jouissance est dirigé par des « éléments préférentiels », c'est-à-dire par des traits signifiants. Ces traits peuvent varier mais ils sont en nombre limité, traits extraits de l'Autre en tant que lieu du signifiant. Ces traits symboliques donneront les attributs de l'objet sexuel : ils sont déterminés, inscrits dans l'inconscient. Ce sont en vérité des traits de l'Autre qui peuvent être du père, de la mère, du grand-père, de la grand-mère, etc. Il s'agit du choix d'« un objet symbolique arbitrairement chargé de la même valeur affective que l'objet initial [qui] lui permettra de ne pas se trouver privé de relation objectale² ». Le choix symbolique d'objet est donc un moyen de ne pas perdre l'objet. À dire vrai, personne ne veut perdre aucun objet. Ce choix est un compromis entre « ce qui est à atteindre et ce qui n'a pas pu être atteint³ ». Aux côtés du déterminé, il y a l'*indéterminé* qui caractérise le

² LACAN J., Le Séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 20.

³ LACAN J., Le séminaire Livre IV, *op.cit.* p. 96.



36 II. DE FREUD À LACAN

lieu de la Chose, ce qui échappe au jugement, plus précisément à n'importe quel attribut, et que nous pouvons mettre en rapport avec la rencontre et donc avec la *tuché*.

Quant à la présence d'Œdipe dans la détermination du choix d'objet décrite par Freud, Lacan insiste sur le caractère du « ou » de la distinction présente dans le choix – ou ceci ou cela – qui a lieu à l'égard de la relation au phallus : choix entre ne pas l'être ou, si on l'est, ne pas l'avoir. Et c'est dans ce jeu, dit Lacan, que « le névrotique éprouve l'approche, l'intégration de son désir comme une menace de perte⁴ ». Lacan introduit ici non pas le choix d'un objet sexuel, mais le choix de la position d'être un objet. Lorsque le choix s'en remet à l'être, que s'agit-il d'être ? tre l'objet qui manque à l'Autre, qui peut combler le vide de l'Autre en le complétant et par rapport à qui le sujet pose cette question : *Peut-il me perdre ?*

Avec Lacan

Nous pouvons, à partir des formules de sexuation de Lacan, avancer l'idée que l'on choisit sa position dans *le partage* des sexes. Le choix de la position sexuée ne se fait pas par l'anatomie – être homme ou être femme est un choix. S'agit-il d'un choix forcé ? S'agit-il d'un choix définitif et sûr ? Y aurait-il quelque garantie définitive dans ce choix ?

Voyons les deux côtés des formules de sexuation que propose Lacan dans son Séminaire *Encore* : le tout phallique côté homme et le pas-tout phallique côté femme.

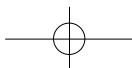
Tout	Pas tout
$\begin{array}{cc} \square & x & \overline{\square} & x \\ \square & x & \square & x \end{array}$	$\begin{array}{cc} \overline{\square} & x & \overline{\square} & x \\ \square & x & \square & x \end{array}$

Les hommes.

L'homme « s'assure d'être homme à partir de l'appropriation phallique⁵ » Car le phallus, il ne l'a pas. Son angoisse de

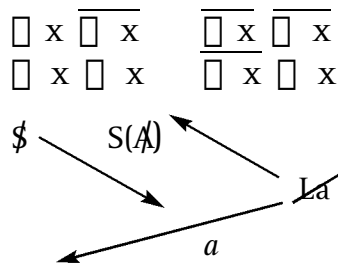
⁴ LACAN J., Le Séminaire « Le désir et son interprétation », inédit, séance du 10/06/59.

⁵ SOLER C., Ce que Lacan disait des femmes, Editions du Champ lacanien, 2003, p. 68.



castration l'amène non pas à craindre de le perdre, puisqu'il ne l'a pas, mais à trouver des substituts dont la perte cette fois-ci signifierait sa castration. Comment s'en assure-t-il alors ? En s'appropriant, par exemple, une femme, comme un phallus parlant, mais le problème est que ce phallus parle parfois tellement qu'il perd sa caractéristique d'objet au point de ne plus servir. Cependant, une seule souvent ne lui suffit pas, il lui en faut deux, trois, ou même plus. Cela ne suffit toujours pas. Il va donc vers d'autres possessions. Il s'approprie des *objets* matériels (voici la réponse à l'énigme du collectionneur au-delà de son caractère obsessionnel), des titres, des succès professionnels et de l'argent. Les réalisations phalliques lui confèrent sa « force masculine », toutefois jamais complètement étant donné que ces réalisations, aussi nombreuses soient-elles, ne suffisent jamais (et il y a toujours une hystérique pour le provoquer : fais voir si tu es un homme !). C'est le phallus qui lui garantit (et très mal) la position masculine et non la réduction de l'Autre sexe à un objet puisque cet objet est toujours *asexué* (c'est un morceau de corps, séparable du corps et qui n'équivaut pas à la différence anatomique des sexes dans la mesure où le vagin ne figure pas comme objet *a*). Cela signifie que ce n'est donc pas le fantasme – lui comme sujet et la femme comme objet – qui lui assure sa place d'homme, mais plutôt le phallus dont il doit prouver qu'il se trouve de son côté. Ce n'est donc pas le fait de posséder une femme en tant qu'objet qui assure à l'homme sa position masculine mais le phallus que la femme peut représenter.

Et une femme, comment peut-elle s'assurer de sa position féminine ? Ceci ne peut se faire à partir de la référence phallique puisque l'on est du côté du pas-tout, cela se fera donc à partir d'un partenaire.



À partir des formules de la sexuation, nous pouvons faire la liste des relations suivante :

1- $\square \leftarrow \text{LaF}$. C'est la position active de la femme en quête d'homme, Diane « chasseuse » de phallus. Position peu sûre au goût de contingence.

2- $S(\mathcal{A}) \leftarrow \text{LaF}$. Abandonnant la référence à l'homme et se dévouant à l'Autre jouissance, le côté obscur de Dieu – en tant que mystique.

3- $\$ \rightarrow a$. La plus commune : élue en tant que la femme d'un homme, élue comme objet par un homme. Le grand problème est que la position d'objet implique toujours la possibilité de chute, car la chute est propre à l'objet *a*.

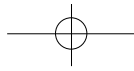
Conclusion : le choix de la position sexuée n'est pas garanti.

Reprenons Freud, qui lui-même contredit son aphorisme « l'anatomie est le destin » puisque la forme complète du *complexe d'Œdipe*, développée dans les années vingt, démontre dans sa structure la possibilité de l'existence d'hommes féminins et de femmes viriles indépendamment du choix d'objet sexuel. Avec Lacan, nous pouvons dire que de notre position en tant qu'être sexué nous sommes toujours responsables, puisque nous choisissons où nous nous situons dans le partage des sexes : du côté du tout-phallique ou du côté du pas-tout phallique, où se trouvent répartis les hommes et les femmes.

À l'école du sexe

Comment les formules de sexuation peuvent-elles répondre au thème de notre Rencontre Internationale « Les réalités sexuelles et l'Inconscient » ? Cela nous renvoie à la psychanalyse comme *Escola do sexo* (École du sexe).

Le titre de mon travail a pris une nouvelle dimension à partir d'une erreur de traduction : le choix (*escolha*) est devenu école (*escola*). Ce qui était *Le choix du sexe* est devenu *À l'école du sexe*, comme cela avait été annoncé. Cette erreur translinguistique met en lumière une vérité : là où il y a école (*escola*) il y a choix (*escolha*). De quoi ? D'orientation, certainement. Cette orientation, quand elle est lacanienne, et donc freudienne, met la sexualité en son centre. Pourquoi ne pas appeler l'École de



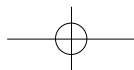
Psychanalyse l'École du Sexe ? L'École du sexe est-elle le lit où l'on fait l'amour, ou bien le divan sur lequel l'amour de transfert permet de déployer les destins de la jouissance dans le défilé des signifiants ? De quel choix et de quel sexe s'agit-il ?

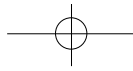
Que signifie appartenir à un sexe ? Qu'est-ce qu'être homme ? Qu'est-ce qu'être femme ? Il n'y a pas de réponse univoque à ces questions, et il existe encore moins une réponse qui nous apporte une assurance absolue et garantie à jamais.

Ni l'Œdipe, ni les modèles sociaux – d'ailleurs toujours plus diversifiés – ne sont aptes à corriger la dénaturation du sexe promue par le langage. La discordance entre le sexe de l'état civil et le sexe érogène permet que l'on puisse parler de choix. Au-delà de l'anatomie, le choix entre le tout-phallique et le pas-tout phallique est-il un choix forcé ? Le seul choix forcé dont nous soyons sûrs est celui de la perte de l'objet pour entrer dans la sexualité et celui de la castration pour entrer dans le partage des sexes. Le choix est aussi un choix de jouissance : jouissance phallique ou Autre jouissance. Selon les formules de la sexuation de Lacan, l'appartenance à un des côtés de la division des sexes se définit conformément à la modalité de la jouissance.

Comment situer les homosexualités à partir des formules de sexuation ? Rien n'empêche qu'un homme s'inscrivant du côté du tout-phallique ait un choix d'objet homosexuel ou hétérosexuel de la même façon que s'y inscrivent aussi les femmes hystériques qui peuvent aussi être hétérosexuelles ou homosexuelles.

Un homme s'inscrivant du côté du pas-tout peut choisir son partenaire du côté du tout-phallique à partir du signifiant phallique qu'il trouve dans ce corps de l'autre. Position qui le pousse à se féminiser, comme c'est le cas dans la caricature de l'homosexuel efféminé. De la même manière qu'en s'inscrivant du côté du tout-phallique en tant sujet désirant, et donc viril, il peut choisir son partenaire en le réduisant à l'objet situé de l'Autre côté. La culture homosexuelle a fini par caractériser et caricaturer cette position dans l'exagération des caractères virils même chez ceux que l'on appelle les « Barbies » (homosexuels très efféminés, les « folles », N.d.T.).





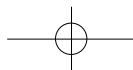
40 II. DE FREUD À LACAN

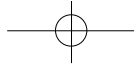
De même l'homosexualité féminine. Elle peut se situer du côté du tout-phallique et élire sa compagne comme objet sexuel – la caricature de cette position se retrouve chez la « sapatão » (style « camionneuse », N.d.T.), la femme virilisée. Mais l'on peut penser que cette position reproduit le couple mère-fille. Elle peut aussi se situer du côté du pas-tout et chercher le phallus du côté du tout-phallique – ce sont les femmes qui cherchent la protection de l'autre femme comme on chercherait un père ou une mère phallique –, figures de l'Autre qui a un phallus. Ce sont les femmes qui, comme la jeune homosexuelle, nous dit Freud, concentrent dans ce choix les tendances homosexuelles et hétérosexuelles.

Nous pourrions aussi penser aux femmes qui recherchent chez l'autre femme l'Autre jouissance $L \not\equiv S(A)$ dans un rapport qui n'est pas à proprement parler sexuel, dans le sens de la rencontre érotique des corps où le phallus n'y est pas, il s'agit là d'un rapport hors-sexe.

Comme nous le voyons dans tous ces cas, pour qu'il y ait sexualité entre homme et femme, entre deux hommes ou deux femmes, l'élément *hétéro*, qui est la relation entre un élément du tout-phallique et du pas-tout phallique, est indispensable. La conclusion en est que la véritable homosexualité n'existe pas. La sexualité du parlêtre est toujours de l'ordre de l'*Heteros*, au-delà de la différence anatomique des sexes. L'hétérité commande la sexualité et met en circulation l'« hétérotisme ». Il faut toujours deux sexes pour que le sexe existe. Voilà ce que l'École du sexe de la Psychanalyse enseigne. Lacan nous donne donc ces orientations pour penser le choix d'objet sexuel. Il redéfinit l'homosexualité avec une nouvelle orthographe *hommosexualité* – l'amour pour son semblable –, en la situant dans le cadre de l'amour narcissique qui n'a pas besoin de sexe et en disant qu'est hétérosexuel celui qui aime les femmes quel que soit leur sexe. D'un autre côté, le sujet désirant, indépendamment du sexe, est toujours dans la position du tout-phallique, c'est-à-dire que l'on ne désire qu'en tant qu'homme, ce qui est une autre façon de réaffirmer avec Freud que la libido est masculine.

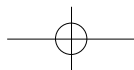
Bien au-delà du choix sexuel, l'expérience analytique nous amène à remettre en question la supposée fixité dans l'une ou

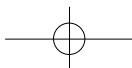
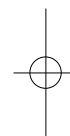
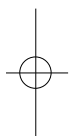
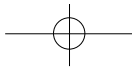




l'autre des positions des formules de la sexuation. L'analyse conduit le sujet à se confronter au pas-tout, à l'ineffable, au pas-tout du langage, aussi bien dans sa modalité d'objet plus-de-jour (*a*) que dans sa modalité de manque de signifiant chez l'Autre, entraînant donc le sujet de la parole vers le sujet de l'ineffable, là où *l'on arrive jusqu'à* douter qu'il y ait sujet puisque l'on est dans le cadre de la jouissance. Les formules de la sexuation nous permettent ainsi de penser que l'analyse donne la possibilité au sujet – que ce soit un homme ou une femme – de dépasser le tout-phallique ; reste à savoir si l'analysant va ou non choisir de participer au pas-tout, c'est-à-dire choisir la position de l'analyste et son affinité avec la position féminine.

Traduction : David Yann Chaigne Antunes costa





Lecture des formules de la sexuation

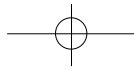
BEATRIZ ELENA MAYA, RICARDO ROJAS,
JUAN GUILLERMO URIBE

« Un homme n'est pas autre chose qu'un signifiant.
Une femme trouve un homme au titre d'un signifiant. »
J. Lacan, *Encore*, Séminaire XX

Dans son écrit « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » (1958) Lacan fait un point sur les interprétations existantes de la sexualité féminine chez les post-freudiens. L'introduction des trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire, lui permet de revenir à l'enseignement de Freud : « ... à savoir que le rapport de privation ou de manque à être que symbolise le phallus, s'établit en dérivation sur le manque à avoir qu'engendre toute frustration particulière ou globale de la demande... ».

Lacan dans le texte contemporain « La signification du phallus » (1958), considère le phallus comme un signifiant privilégié de l'être, un signifiant du désir de l'Autre, ce qui lui donne sa «...fonction active dans la détermination des effets où le signifiable apparaît comme subissant son manque, en devenant par cette passion le signifié ». C'est dans le traitement que Lacan donne à ce signifiant « impair » comme référent (*die Bedeutung*) que s'ordonne le champ du désir et de la demande, en se transformant en une valeur qui détermine la « position homme » et la « position femme ». Le phallus désigne, signale, indique, nomme et dénomme l'ensemble des signifiés sans opération de métonymie ou de métaphore.

Les pas qui suivent dans son enseignement le conduiront aux formules de la sexuation. Lacan n'introduit pas la structure dans son enseignement comme une ressource rhétorique, c'est la structure qui le guide dans ces déductions. La rupture qu'il parvient à introduire par le biais de la logique et de la topologie



44 II- DE FREUD À LACAN

lui permet de séparer radicalement le sexe biologique et la reproduction, de l'organisation sexuée.

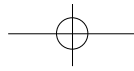
Il va au-delà du phallus dans la mesure où celui-ci comme signifiant, se déplie pour devenir l'élément introducteur de la division du sujet sans possibilité d'harmonie. Le phallus passe ainsi de *ratio* (en français dans le texte) proportionnel, tel que l'a découvert Freud, à diviseur incommensurable du désir. Ce passage par l'être et l'avoir du sujet en fonction de la demande de l'autre, Lacan l'organise en relation à la fonction phallique comme valeur déterminante dans l'ensemble des êtres sexués.

Le passage à la logique et à la topologie

La discussion actuelle entre les neurosciences et la psychanalyse a comme centre de débat le sujet de l'inconscient. Le recours de Lacan à la logique et à la topologie pour écrire l'impossible du rapport sexuel, nous sert à soutenir la spécificité de ce sujet et de sa validité, non seulement démontrées par la clinique, mais également par la déduction rigoureuse. Le sujet est forclos par effet du discours de la science, et la logique de la sexuation le fait exister dans la relation particulière avec le pas-tout.

L'amour, la femme, les différentes jouissances exigent un traitement qui va au-delà des récits et de la variété des histoires sur le sujet. Les formules de la sexuation impliquent un paradoxe, en s'inscrivant au-delà de la biologie, réordonnent le champ du sujet pour maintenir la vigueur de sa présence dans les discours. Lacan se maintient dans la rigueur de la logique qui se déduit du dire de l'analysant et de sa plainte.

Nous pouvons affirmer que l'axiome « il n'y a pas de rapport sexuel » est le noyau de ses séminaires. Son approximation dans la démonstration finale et ses conséquences, amènent le lecteur à comprendre comment Lacan va de l'écoute de la lettre à la fonction de la lettre. Nous privilégions ici le séminaire XVIII *D'un discours qui ne serait pas du semblant* et le séminaire XIX « ...Ou pire » (1971-72) en raison de leurs développements sur les notions du phallus, de l'écriture des formules de la sexuation



Lecture des formules de la sexuation – 45

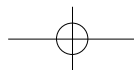
et de la notion de semblant. Comme l'explique Lacan, les trois points de suspension dans l'un des titres sont une forme d'écriture de la place vide qui est « la seule forme de dire quelque chose avec le langage ».

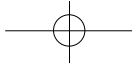
Lacan se demande si l'axiome « il n'y a pas rapport/proportion sexuel » implique un universel et s'il nie la différence entre les sexes. En différenciant l'existence de fait et l'existence logique, il affirme que « ...dans l'être parlant, le sexe ne définit aucune relation ».

Problématisation des lectures des formules de la sexuation

La lecture de la leçon intitulée « Une lettre d'amour » nous a posé beaucoup de questions, c'est-à-dire beaucoup de malentendus tels que Lacan les annonce. Par exemple, si nous lisons le côté gauche du tableau comme ce qui correspond à l'homme et si de ce côté, du $\$$ sort une flèche vers le a constituant le fantasme, cela veut-il dire que seuls les hommes ont un fantasme ? Nous savons par la clinique que tout homme a une relation avec quelque chose qui échappe au sens phallique, cela ne nous place-t-il pas du côté de l'autre jouissance ? Cette lecture nous ramène à une certaine inconsistance si on le lit le tableau comme les deux côtés qui classifient les hommes et les femmes. En toutes lettres Lacan dit : « En face, vous avez l'inscription de la part femme des êtres parlants. À tout être parlant comme il se formule expressément dans la théorie freudienne, il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité – attributs qui restent à déterminer – de s'inscrire dans cette partie. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans \square x (...) Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme ou bien femme pour ce qui se retrouve être dans la position d'habiter le langage. Quand il dit « qu'on soit ou non pourvu des attributs de masculinité », il nous montre qu'il ne se réfère pas au côté homme et au côté femme en termes anatomiques.

Dans le chapitre « Le savoir et la vérité » du séminaire *Encore* (1972-1973), Lacan se demande si ceux qui l'écoutent peuvent



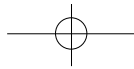


46 II- DE FREUD À LACAN

témoigner d'avoir entendu quelque chose de sa leçon antérieure, justement, celle où il introduit le tableau des formules. Personne ne le questionne, cependant nous le questionnerions sur ce qu'il a dit là : quand il dit « la femme », part-il de la division anatomique ? Quelle est la différence réellement ? Introduit-il une jouissance supplémentaire pour ces êtres qui sont dépourvus anatomiquement de pénis ? N'est-ce pas faire exister la femme par la voie de la dite jouissance, ce qui serait en contradiction avec l'énoncé lors de son séminaire antérieur « ... Ou pire » ? S'il s'agit de la femme anatomique, pourquoi son anatomie déterminerait-elle une jouissance supplémentaire ? Est-ce que la jouissance phallique se réfère au corps ? Et quelle place pour la phrase que nous avons soulignée auparavant : « qu'il en soit ou non pourvu des attributs de masculinité ? » Et que penser des hommes mystiques ? Comment intervient la privation dans cette affaire ?

Afin de résoudre ces questions, nous proposons l'hypothèse que Lacan fait sortir la femme de l'ordre imaginaire, de la différence des corps et l'élève à une catégorie logique : *lo* femme nommant ce qui échappe à ce qui est absorbé par la jouissance phallique, ce qui décrit l'insertion dans le sens. Alors *lo* femme, c'est le nom de ce qui reste dehors. C'est le côté du réel.

Tourner notre regard vers les formules de la sexuation implique de considérer que Lacan nous donne un texte logique, pour le déchiffrer. Là, le sens n'est pas aussi évident qu'on pourrait le croire. Par exemple, quand il dit : « Audessous, sous la barre transversale où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité, en tant qu'elle se repartirait en identifications sexuelles, vous avez une identification scandée de ce dont il s'agit. » Lacan nous prévient que le tableau des formules de la sexuation n'est pas un outil pour diviser l'humanité en deux, avec d'un côté les « prétendus identifiés » masculins, qui auraient un rapport exclusif avec la jouissance phallique et n'auraient pas accès à l'autre jouissance, et de l'autre côté les « prétendues identifiées » féminines, qui auraient une relation à la fois à la jouissance phallique et à l'autre jouissance ou jouissance féminine.



Lecture des formules de la sexuation – 47

Nous croyons plutôt qu'il s'agit d'une part, de la position masculine et de sa relation exclusive avec la jouissance phallique, et d'autre part, de la position féminine et sa relation à la jouissance phallique ainsi qu'à l'autre jouissance.

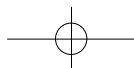
Ainsi, de la même façon que Lacan se sert de Saint Jean de la Croix pour démontrer que l'autre jouissance n'est pas l'exclusivité des femelles, il se sert également de l'autre mystique, Angéus Silesius, pour montrer que le sujet en position masculine a également une relation avec l'autre jouissance. C'est ainsi qu'il nous montre que la question des jouissances n'a rien à voir avec les « prétendues identifications » ou positions, mais plutôt que les formules de la sexuation essaient d'aller au-delà d'un discours qui ne seraient pas du semblant.

Le côté homme et le côté femme sont les deux places qui occupent le mythe d'Œdipe chez Freud, et au-delà de l'Œdipe chez Lacan. Une analyse fait passer le sujet par ces deux côtés, pour parvenir à la fin, à accéder à ce côté femme qui décomplete le phallique et introduit l'impossibilité du rapport sexuel, véritable rencontre avec la castration.

De la femme qui n'existe pas dans la logique phallique, à la femme qui manque dans l'ordre imaginaire, se situe le glissement que l'on trouve dans quelques lectures des formules de la sexuation. Nous partons de l'affirmation de Lacan selon laquelle dans le tableau des formules de la sexuation, il s'agit des deux côtés où se placent par choix, l'homme et la femme indépendamment de leur anatomie. Il termine en parlant de la femme dans des termes anatomiques, ou de deux côtés exclusifs comme s'ils étaient tout. Notre hypothèse est qu'il s'agit de deux côtés du sujet de l'inconscient. De cette manière, lorsque l'on parle du côté femme cela n'est non pas en référence à l'ensemble mais à la partie de l'Un qui se décomplete du pas-tout.

Structure quadripartite dans les formules de la sexuation

Il ne s'agit pas alors dans le tableau des formules de la sexuation de deux moitiés opposées et exclusives, mais de la

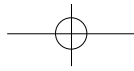


relation entre quatre places, c'est-à-dire d'une structure quadripartite.

La possibilité de faire copuler un côté avec l'autre en couples anatomiques hommes ou femmes avec de « prétendues identifications » ou positions sexuelles est quelque chose de l'ordre du retour à la sortie fantasmatique imaginaire face à la non existence ou suture du rapport sexuel mise en place par le névrosé. Seulement si nous continuons dans l'ordre imaginaire pourrions-nous parler de la relation entre couples, de lieu symptomatique occupé par une prétendue femme, par un homme, ou de lieu fantasmatique occupé par un prétendu homme pour la femme. Lacan nous dit le 18 mars 1975 dans son séminaire « R.S.I. » : « Tout couple, tout ce qu'il y a de couple se réduit à l'imaginaire. » Pour autant il est important de se questionner quand on parle de la « femme », pour savoir si nous le faisons sur le plan imaginaire de la relation fantasmatique, ou si l'on se réfère à la partie femme (*lo* femme), sur le plan du réel, de n'importe quel sujet de l'inconscient, mâle ou femelle, quelle que soit sa prétendue position identificatoire masculine ou féminine.

Les formules de la sexualité font partie d'une série de schémas, graphes et figures topologiques qui se partagent une même structure dont Lacan dans « Kant avec Sade » nous prévient : « Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective. » Il s'agit d'une série de structures topologiques et quadripartites, toutes celles en mouvement et utilisées à diverses fins, les unes avec les autres, mais étant toujours en rapport avec le sujet de l'inconscient et une structure intrinsèque partagée.

Dans sa dernière leçon du « Savoir du psychanalyste », Lacan introduit une série de points de béance entre les quatre formules de la sexualité : l'ex-sistence, la contradiction, l'indicible et l'opération qui fait la faille de l'objet *a*. Quatre termes qu'il fait tourner – à la façon des quatre discours qui n'empêchent pas l'existence d'une relation à explorer – où s'introduit à la fois la relation à l'écrit en ce qui cesse ou ne cesse pas, en ce qui s'écrit ou ne s'écrit pas au sujet du nécessaire, du contingent et de l'impossible. Lacan ajoute « comme au milieu de tout cela, fonctionne quelque chose qui pourrait ressembler à une circulation ».



Lecture des formules de la sexuation – 49

Relation alors du sujet à quatre éléments qui circulent et pour autant non choix rigide d'avoir à faire face à un seul côté, excluant ainsi la relation avec l'autre côté.

Lecture qui, comme nous l'avons déjà signalé, nous pose beaucoup de questions.

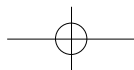
Les formules de la sexuation introduisent en plus un premier essai de délinéation de la relation logique entre les jouissances. En premier lieu, la jouissance pratique des formules masculines ; en second lieu, la jouissance chez l'autre, c'est-à-dire la jouissance dont il ne faut pas qu'elle soit, c'est-à-dire une jouissance qui ne doit pas exister. Pour cela, la $[L\bar{a}]$ femme ex-siste mais barrée. En troisième lieu, l'autre jouissance, la jouissance féminine, lettre qui *ravine* (en français dans le texte) le littoral en permettant que le réel avance « féminisé » sur le symbolique.

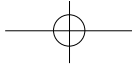
Le nœud borroméen avec ses trois registres éclaire encore plus le sujet puisque l'introduction des registres permet de pister, de parler de l'identification à la moitié homme et à la moitié femme. C'est une affaire du moi, mais en y articulant le phallus au langage cela se transforme en une affaire du sujet et n'est plus « seulement ressort de l'imaginaire ». C'est-à-dire la sexuation est soutenue par la relation du sujet à sa jouissance et n'est pas une affaire de « prétendues identifications imaginaires ».

Formules de la sexuation et fin de analyse

La non proportionnalité ne relève pas du corps, mais du corps du langage qui essaie de copuler avec un objet que nous savons perdu et où, à sa place, s'érige l'objet a dans la formule $\$ \diamond a$ du fantasme, ou l'autre de la jouissance $S[\bar{A}]$ comme conquête de la fin.

Le fait que Lacan propose la fin comme une identification au sinthome implique que le sujet place là la lettre qui le marque. Le féminin qui traverse son être, unique forme de présenter *lo* femme, seul comme non-Tout du sens phallique, valable pour





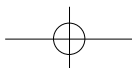
chacun des sujets qui terminent une analyse. La lettre qui arrive finalement à sa destination, lettre qui féminise celui qui la possède. Côté femme, alors, des êtres parlants conquis après un long temps d'analyse. À la fin de l'analyse, cette *lo* femme comme trait indélébile du manque qui nous traverse décomposant le sens auquel nous nous accrochons pour toujours, comme *parlêtre* (en français dans le texte). *Lo* femme, alors, comme autre nom pour le désir de l'analyste, qui obtient à la fin, un désir traversé par l'hétérité.

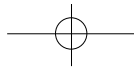
La réalité sexuelle de l'inconscient est la bipartition entre la jouissance phallique du côté du sens et celui du réel de l'autre côté. Les autres jouissances, c'est-à-dire la logique de l'Un et zéro permettant de penser « *lo* homme » du côté phallique et « *lo* femme ».

Enfin, nous croyons que Lacan établit une différence au-delà de l'imaginaire des corps, *hétérité* qui constitue l'inconscient, faisant de sa réalité sexuelle la pure différence entre le sens phallique et l'abstention de l'autre jouissance impossible à dire, logique qui fait du sujet un ensemble logique qui attend d'être montré dans une logique de passe.

Conclusions dans l'après coup, réponses aux questions posées au Rendez-Vous international

Ce travail est seulement un essai d'interrogation sur certaines lectures des formules de la sexuation présentes dans le milieu psychanalytique. La logique de la sexuation, la logique même employée par Lacan est, croyons-nous, un domaine à explorer. Il est nécessaire donc de parcourir minutieusement tout le territoire des séminaires XIX à XXI pour en extraire plus avant les conséquences. Il est impératif de se demander pourquoi cette logique fait place au nœud, où il semblerait que la seule esquisse de nœud homme et de nœud femme chez Lacan soit issue des conclusions du Congrès de l'École freudienne de Paris du 9 juillet 1978, quand il dit : « si vous avez un sinthome, chacun sa chacune, il y a le sinthome-lui et le sinthome-elle. C'est tout ce qui reste de ce qu'on appelle le rapport sexuel. Le rapport sexuel





Lecture des formules de la sexuation – 51

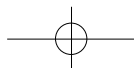
est une relation intersinthomatique. Nous entendons par intersinthomatique comme le fait que chacun est là avec sa logique sexuée, c'est-à-dire sa relation aux quatre éléments des formules de la sexuation, ce qui serait réellement impossible le rapport sexuel. » Points à explorer.

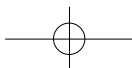
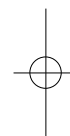
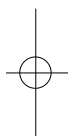
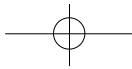
Il existe la difficulté de la non existence de *lo* neutre dans d'autres langues distinctes de l'espagnol. Il nous a été alors conseillé de parler plutôt de *lo* féminin, qui peut passer en français comme *le* féminin. La difficulté ne serait pas résolue car ce que nous voudrions remarquer, c'est l'usage donné par Lacan à la *femme* (en français dans le texte) dans ses divers textes, et le fait que chaque fois qu'il fait référence à « la femme », il est nécessaire de préciser de quelle femme il s'agit. François Regnault suivant J-C. Milner a trouvé par ce « la » quatre solutions grammaticales pour son usage avec la femme.

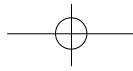
Cela permettrait de résoudre à chaque fois la question de savoir de quelle femme il s'agit. Ceci étant, il est nécessaire de résoudre le type d'usage grammatical de l'article dans son contexte et à chaque fois utilisé par Lacan par exemple.

À ce stade, nous nous demandons également : est-ce que dans l'usage du syntagme « la femme » ou « les femmes » comme groupe nominal dans beaucoup d'assertions néanmoins importantes de la réalité sexuelle, le milieu psychanalytique ne finit-il pas par utiliser ce syntagme comme un générique universel, qui a comme conséquences le retour inexorable à l'anatomie comme destin ?

Traduction par Ana Maria Mugnoz







De-venir de la théorie sexuelle infantile

TRINIDAD SANCHEZ-BIEZMA DE LANDER

« Souvent, lorsque je suis en train de me reposer,
je ne sais que faire de moi-même.
Je me dis alors que j'aimerais bien demander à ma mère
quelque chose qu'elle ne peut pas me donner. »
Van Ophuijsen¹

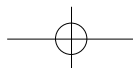
Le féminin et le maternel coïncident et se confondent dans le corps de la femme en mettant en évidence le côté énigmatique de sa représentation. En son intérieur repose le fabuleux pouvoir de donner la vie ou de donner la mort. La métaphore du « continent noir » et la fantaisie infantile de « tout a un pénis » sont des formes de pensée qui évitent la rencontre avec l'originel que les femmes incarnent. Le visible et l'invisible s'offrent, tels un écran de projection, aux doutes inquiétants, aux fantasmes énigmatiques, aux anxiétés archaïques. Le mystère de la femme se promène sur la rive de l'angoisse sans nom. Le manque féminin évoque la méconnaissance et favorise l'émergence de mécanismes psychiques primitifs qui s'installent, en tant que croyances, dans le registre du sinistre, voire de l'intolérable.

C'est ainsi que les femmes deviennent des personnages légendaires et, au-delà de la différence sexuelle, mais sans doute, grâce à celle-ci, leur côté maternel non représentable se transforme en quelque chose de sinistre et de dangereux. Une vraie tête de méduse.

Freud nous parle de la fantaisie comme d'une activité diurne réalisatrice de désirs, activité qui nous aide à comprendre le mécanisme des rêves. Dans « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », il dira que : « les fantasmes inconscients ont peut-être été inconscients depuis toujours² ».

¹ VAN OPHUIJSEN H.W., « Déclaration d'une patiente obsessionnelle », in *Pourquoi les femmes aiment les hommes ? et non pas plutôt leur mère* HAMON M.-C., Seuil, Paris 1992, p. 80.

² FREUD, S., « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 1985, p. 149.



Il n'en donne pas d'explication mais, juste à la suite, il étudie une classe particulière qui, elle, a été consciente à un moment donné. Il signale que le fantasme inconscient « (...) a une très importante relation avec la vie sexuelle de la personne ; il est en effet identique au fantasme dont celle-ci s'est servie pendant une période de masturbation pour obtenir la satisfaction sexuelle³ ».

Puis, du fait du refoulement, la masturbation disparaît et ce fantasme qui, jusque-là, était conscient devient inconscient. Et tels des bourgeons, « constituent le stade psychique qui précède immédiatement toute une série de symptômes hystériques⁴ ». Le fantasme s'offre comme un chemin qui permet de suivre à la trace la pérennité des théories sexuelles infantiles. Dans « Le créateur littéraire et la fantaisie » – 1908, in *L'inquiétante étrangeté* – , Freud place de manière explicite les rêves diurnes du côté de la poésie en les situant comme une suite puis comme des substituts des jeux infantiles. Ce lien se précise parce que, et le fantasme de l'adulte et le jeu du garçon et de la fille trouvent leur origine dans la confrontation avec le manque dans l'Autre.

Freud nous apprend que les théories sexuelles infantiles ne sont pas seulement une affaire d'enfants. L'infantile constitue le noyau de la structure du sujet puisqu'il loge la vérité de l'homme et de la femme, sans distinction d'âge chronologique (ce qui est propre à la sexualité en général).

D'où viennent les enfants ? Que veut dire se marier ? Ce sont des interrogations qui surgissent sous les contraintes de la vie et qui mettent en marche l'investigation donnant lieu à des théories. C'est une investigation qui va du particulier au général et qui est souvent précipitée par l'arrivée de frères et sœurs imaginaires ou réels. L'enfant élucubre des théories. Avec le terme de pulsion épistémologique, on désigne la poussée à l'invention propre des enfants. D'un côté, pendant un temps, l'enfant exige que le conte lui soit toujours lu de la même manière, ce qui garantit que les mots reviennent tous les jours à

³ *Ibid.* p. 151.

⁴ *Ibid.* p. 151.

la même place. Pendant cette période, il renie la surprise et choisit ce qui revient, ce qui se répète.

Puis, arrive un jour où une inversion paradoxale affecte cette satisfaction : ce qui revient à la même place devient angoissant, douloureux, comme des ruminations qui viennent et reviennent telle une obsession ; de même ces cauchemars se reproduisant sans arrêt, ce trauma menaçant de se répéter à nouveau. Ainsi, le plaisir provoqué par ce qui est familier et connu et s'annonçant toujours avec les mêmes mots, se transforme en ce qui est le plus étranger, le plus redouté.

« Bien qu'elles [ces fausses théories] se fourvoient de façon grotesque, chacune d'elles contient pourtant un fragment de pure vérité ; elles sont sous ce rapport analogues aux solutions qualifiées de « géniales » que tentent de donner les adultes aux problèmes que pose le monde et qui dépassent l'entendement humain⁵. ».

Il s'agit d'une vérité qui, en tant que fiction, produit une série d'arguments, d'élucubrations ; c'est une vérité imposée par la pulsion et constituée à l'image de l'organisation libidinale de l'enfant, dans la mesure où la pulsion, solidaire avec le corps et la jouissance, nomme le rapport complexe entre sexualité et psychisme.

Ces théories constituent la première réponse face à l'énigme du désir de l'Autre ; comme des croyances, elles opèrent avec un critère de vérité : il s'agit des premières réponses axiomatiques du sujet qui sont elles-mêmes le prélude à la constitution fantasmatique.

Freud leur donne une place fondamentale dans la constitution des névroses et des symptômes : « Mais elle [la connaissance des théories sexuelles infantiles] est proprement indispensable pour la conception des névroses elles-mêmes : là les théories

⁵ FREUD, S. « Les théories sexuelles infantiles », 1908, in *La vie sexuelle*, Puf Paris 1982, p. 19.

infantiles ont encore cours et prennent une part déterminante sur la forme que présenteront les symptômes⁶ ».

Elles font donc partie de la névrose infantile. Ce sont des fixations, des restes liés à la satisfaction propre à la vie sexuelle de l'enfant qui restent en vigueur bien que refoulées ; elles déterminent la vie érotique.

La fixation s'inscrit à partir et au même lieu que la défense, de façon telle qu'il s'agit à la fois d'une fixation au trauma et d'une fixation du trauma. Cette ambiguïté de la fixation est certifiée par la réponse symptomatique constituée par l'amnésie hystérique considérée par Freud comme l'envers de la réminiscence.

La réminiscence est une sorte de recherche, une quête de ce qui est inoubliable : ce personnage préhistorique qui ne peut plus jamais être égalé. Puis vient l'élection par le père et, ensuite, le fantasme muet et consolateur.

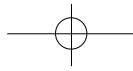
La réminiscence est inséparable de l'action de la psychanalyse, à cette place où ce qui est oublié s'est construit, là où la vérité de ces constructions détient une valeur thérapeutique de souvenir récupéré.

Ce que je soutiens aujourd'hui est justement ce sentiment de certitude, de vérité, cette conviction de re-trouaille. La construction oubliée se fixe et se loge de telle façon, tel un délire psychotique, qu'elle devient inaccessible à toute critique logique.

Freud fera appel à la fiction d'une mémoire reliée au contenu de vérité historique extraite du refoulement de temps originaires oubliés.

Dans « Une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Lacan fera référence aux états précœdipiens « qui ne sont pas bien entendu inexistantes, mais analytiquement impensables » puis il parlera, juste à la suite, des états pré-génitaux en tant qu'ils s'ordonnent par la rétroaction de l'Œdipe.

⁶ *Ibid.*, p. 16.



De-venir de la théorie sexuelle infantile – 57

« Tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par sa dépendance de son amour, c'est-à-dire, par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus⁷. ».

Avant la menace de castration se trouve la castration de la mère. Cependant, ce n'est pas de la mère du complexe d'Œdipe dont il s'agit mais d'une mère antérieure à la propre constitution du sujet en tant qu'être sexué. Il s'agit de cette béance qui apparaît dans le noyau même de la structure. C'est la béance de la castration maternelle, du manque de phallus. C'est la nature du phallus qui se dévoile à ce moment-là puisqu'il n'est qu'un point de manque dans le sujet. Le manque de la mère est le mot-clé du diagnostic de la névrose infantile, qui se trouve derrière toute névrose.

Il se peut que derrière la mère du quotidien se cache une femme étrange.

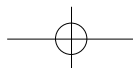
Dans les plis de la tendresse de la mère, parmi le tissage de ses demandes, se trouve une autre femme qui a des désirs que l'enfant ne comprend pas. Le père ne peut sûrement pas accompagner cet enfant face à l'étrangeté de cette femme puisqu'il ne connaît comme version de femme que celle qui s'accommode le mieux à l'objet de ses propres fantaisies sexuelles infantiles.

C'est un moment difficile pour l'enfant : d'être celui qui apportait la satisfaction, à un moment donné, il devient celui qui a peur, peur d'être dévoré. C'est le fait de ne pas savoir qui l'angoisse : on ne sait jamais ce que l'Autre veut.

C'est la perception du désir de l'Autre qui angoisse.

Cette sensation du désir qui angoisse marque de son empreinte la géographie du sujet : soudain, il y a des lieux par

⁷ LACAN, J. « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », 1957/58, *Écrits II*. Paris, Seuil poche, p. 70 et p. 554 des *Écrits*.



lesquels il ne peut plus passer, des animaux qu'il ne peut plus voir, des espaces longtemps familiers qui deviennent insupportables, des personnes autrefois aimées qui provoquent désormais un sentiment immense d'enfermement, d'invasion.

Puis, lorsque la pulsion frappe, lorsque son écriture se déploie et qu'elle se satisfait soit dans la dépense inutile, dans le gaspillage, soit dans la restriction la plus extrême, dans le contrôle exaspéré, dans l'insatisfaction plaintive qui prétend comptabiliser ce qui ne peut être comptabilisé, apparaît la douleur secrètement programmée. Avec cette jouissance, l'enfant se fabrique une réponse ; il fabrique un fantasme qui rend compte, qui lui permet d'interpréter le désir de l'Autre, fantasme qui se construit sur un réel pulsionnel. L'enfant s'invente une histoire sur ce qu'il est dans son désir à elle, une version qui essaie de boucher l'énigme toujours angoissante de la castration maternelle. Une réponse de son être qui lui permet d'interpréter son monde.

Quel est le destin de ces théories ?

Dans le choix de l'objet sexuel : « (...) d'abord, s'accomplit sous la forme de représentations et la vie sexuelle de l'adolescent ne peut, pour le moment, que s'abandonner à des fantasmes, c'est-à-dire à des représentations qui ne sont pas destinées à se réaliser. Dans ces fantasmes, on retrouve chez tous les hommes les tendances et inclinations de l'enfant renforcées alors par le développement somatique⁸ (...) ».

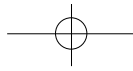
« Ils [les fantasmes] sont d'une grande importance pour la genèse de différents symptômes dont ils constituent, pour ainsi dire, les stades préparatoires, les formes sous lesquelles certaines composantes de la libido refoulée trouvent leur satisfaction. Ils sont aussi les prototypes des fantasmes nocturnes, qui deviennent conscients sous formes de rêves⁹. »

Finalement, nous pouvons inclure parmi ces fantasmes d'ordre général, celui que nous appelons « le roman familial¹⁰ ».

⁸ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1905, Idées Gallimard, 1962, pp. 136-137.

⁹ *Ibid.*, p. 137, note 82, ajout de 1920.

¹⁰ *Ibid.*



De-venir de la théorie sexuelle infantile – 59

Il est vrai que nous ne pouvons pas suivre ces théories à la trace avec précision mais ce qui nous intéresse particulièrement est le temps de latence entre les théories de la sexualité et les fantasmes primordiaux, comme étant deux temps nécessaires à la constitution de la sexualité. Théories et fantasmes ont été filés comme des réponses à la question des premiers temps du sujet, de la sexualité, de la différence entre les sexes, du désir, dans la mesure où la castration – le réel du sexe – fait limite au savoir.

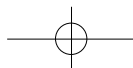
C'est ce point qui, dans l'analyse, peut rendre possible le fait que l'autre histoire se fasse entendre, une histoire singulière faite de bribes : une voix, l'espace d'un murmure, peut-être l'image ineffaçable d'un moment... traces de nos aventures précoces avec cet Autre inoubliable perdu à jamais au temps de la séparation.

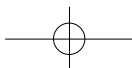
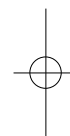
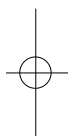
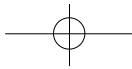
L'analyse est un récit que l'on lit et relit ; les personnages apparaissent et disparaissent et il ne reste finalement d'eux qu'un nom.

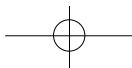
Un événement fait surgir une certitude à laquelle nous avons peut-être pensé un jour. La certitude insiste, explose en mots mais ne s'y fixe pas. Et si, au fond, cette certitude n'était rien ? L'histoire perd sa charge affective, elle pâlit et se fond dans le décor qui devient de plus en plus flou et incertain.

« J'ai fait moi-même – dit Virginia Woolf, dans *Une chambre propre* – ce que la psychanalyse fait pour ses patients : j'ai exprimé une émotion profonde et ancienne ; en l'exprimant, je l'ai expliquée puis je l'ai abandonnée derrière moi. »

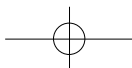
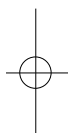
traduit par Vicky Estevez

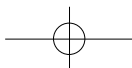
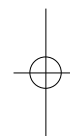
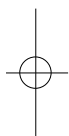
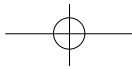


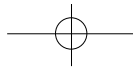




CHANGEMENT D'ÉPOQUE







Les Réalités sexuelles et l'inconscient : symptômes contemporains ? – 63

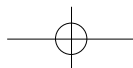
Les Réalités sexuelles et l'inconscient : symptômes contemporains ?

GLORIA PATRICIA PELAEZ J.

L'intitulé de ces journées « Les réalités sexuelles et l'inconscient » pose d'emblée la prémisse fondamentale qui circonscrit le champ spécifique de l'expérience analytique, là où le symptôme apparaît comme résultante de l'articulation entre inconscient et sexualité. Cette articulation constitue la pierre angulaire de la psychanalyse ainsi que la rupture épistémologique produite par Freud, lorsque celui-ci démontre que la souffrance des affections nerveuses se fonde non pas sur une sexualité régie par l'instinct mais comme une réponse à une *autre réalité*, celle du désir inconscient ; cette réponse s'impose par le fait que « la personne chargée des soins (généralement la mère) témoigne à l'enfant des sentiments dérivant de sa propre vie sexuelle, l'embrasse et le berce, le considère, sans aucun doute, comme le substitut d'un objet sexuel complet¹. » Ce premier vécu hallucinatoire du désir inscrit l'être humain dans cette « nouvelle » *autre réalité*, jusque-là ignorée, révélée par Freud, en nette opposition avec la prévalence rationaliste dominante de son époque.

Aujourd'hui, une action similaire serait requise car, dans la littérature psychologique, psychiatrique et psychanalytique, nous assistons à l'utilisation fréquente de termes tels que : *nouveaux symptômes* ou *symptômes contemporains* qui obligent à s'interroger sur les formes du malaise actuel. Ainsi, pourrions-nous nous demander si la consommation de drogues et de psychotropes, la promotion des relations sexuelles et amoureuses *via* internet, les offres concernant les transformations du corps jusqu'à la déformation et, même, la pratique de sports extrêmes

¹ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 133.



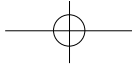
64 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

sont *réellement* des nouveaux symptômes ? S'articulent-ils autrement que ceux de l'hystérique ou de l'obsessionnel freudien ou lacanien ? Et, par ailleurs, ont-ils cessé d'être l'expression de la condition pulsionnelle humaine, de son pathos, comme effet de discours ?

Ces formes du malaise sont classifiées par le DMS IV sous le terme de « troubles », terme indiquant l'altération des fonctions biologiques ou de l'accomplissement social. Nous trouvons ainsi référencés les troubles de l'humeur, de l'anxiété, troubles dissociatifs, ou de la conduite alimentaire, du sommeil, du contrôle des impulsions, troubles adaptatifs, de la personnalité, sexuels. Bien que le DMS IV exclut l'hystérie, il insère un trouble appelé somatomorphe. Tous ces troubles n'ont qu'une consistance descriptive et classificatoire.

Ce manuel, unique voie guidant la clinique psychologique et psychiatrique, favorise et pousse à un *excès de diagnostic* et à une généralisation sans fondement. Tout devient "trouble" et, paradoxalement, dans cette abondance classificatoire, nous trouvons rarement des *nouvelles entités nosologiques* clairement différenciées, comme par exemple, l'hystérie chez Charcot. On observe, au contraire, une dispersion des termes, faute d'une notion de symptôme qui en expliquerait la logique ; celui-ci est réduit à une quantité numérique, pour une clinique aveugle qui l'additionne, le soustrait, le multiplie et le divise statistiquement, sans interroger son sens, tout en lui donnant un sens ; elle ne se pose pas la question de sa direction ni de sa cause, elle le limite à un déterminisme social et biologique. Cela expliquerait-il l'extension et l'accueil des termes de *nouveaux symptômes* ou *symptômes contemporains* ?

Si l'hystérie existe et nous enseigne toujours, tout au moins nous, psychanalystes, c'est parce qu'elle nous permet d'en poser à nouveau les principes. À l'opposé de cette clinique qui exclut le sujet *via* l'objectivation et les évidences positives, la psychanalyse reprend le malaise de l'époque. Elle va au-delà de l'évidence, sans considérer les conditions du lien social. Elle reconnaît dans ces manifestations ou nouveaux symptômes l'enveloppe formelle, c'est-à-dire, discursive – que Lacan nous a



Les Réalités sexuelles et l'inconscient : symptômes contemporains ? – 65

appris à identifier – tout en cherchant la cause, le noyau, celui que Freud avait dévoilé, dès le début : son rapport avec la sexualité, sa dimension de désir et, pour Lacan, au-delà du désir, son rapport à la jouissance qu'il enferme.

Il ne s'agit donc pas de nouveaux symptômes mais de nouvelles manifestations ; leur regroupement en troubles apporte peu ou rien quant à leur logique. Ainsi, la tâche de la psychanalyse – comme antan celle de Freud – est de faire la lumière sur la réalité de la souffrance de l'époque. Lacan avait entrepris cette même tâche avec détermination. Nous avons à suivre ces traces si nous voulons maintenir la psychanalyse comme pratique et discours dans le lien social.

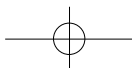
La souffrance contemporaine se manifeste sous ces formes symptomatiques définies par Lacan dans le Séminaire XVI comme : des « faits qui voilent un dire² ». Le symptôme prétend dire la vérité qui le constitue. Par conséquent, l'opération à effectuer consiste à accueillir cette « vérité qui veut se dire³ », qui prétend s'articuler dans la parole, sa seule possibilité. C'est pour cela que le symptôme exige un travail, car il n'est pas donné que le symptôme puisse la dire, cette vérité ; il faut en extraire les restes de vérité qui échappent au savoir et parlent dans le symptôme. Le symptôme possède ainsi une fonction, celle d'être un effet de signification, de représenter le refoulé, le sujet de l'inconscient, en raison de sa relation avec le lieu de l'Autre, avec le champ du symbolique, A (lieu des signifiants dont il se nourrit).

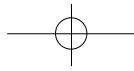
Mais il faut également mettre en évidence ce qui « cloche⁴ » du symptôme – car pas tout dans le symptôme n'est signifiant – son rapport avec le petit *a*, sa *vérité* (jouissance perdue, ce qui fait énigme et qui va au-delà de la signification, de la satisfaction substitutive d'un désir inconscient, en tant que formation de compromis).

² LACAN J., Le Séminaire, Livre XVI : *D'un Autre à l'autre*, Leçon 4, Seuil, Paris, 2006, p. 63.

³ *Ibid.*

⁴ LACAN J., Le Séminaire, Livre XIV : « La logique du fantasme », Leçon 13.





66 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

Ainsi, si Freud a articulé le sens et la direction du symptôme par la voie de l'inconscient, Lacan l'a élevé à un second degré, en démontrant le réel qui est en jeu en lui ; cela expliquerait l'existence de nouveaux symptômes, car « le symptôme ne cesse pas de ne pas s'écrire⁵ ». Cette vérité qui cherche une vérification échappe au symptôme, elle n'est pas dite. C'est pour cela que le symptôme est une *varité*⁶, une réponse du réel. L'opération consiste alors à aller de la métaphore⁷, message, dimension de l'inconscient comme réponse à l'Autre, à la réduction de ce symbolique, de ce sens à l'infini (du fait du non-sens). Ceci équivaut à creuser le *a*⁸.

Pour la psychanalyse, du moins pour la psychanalyse lacanienne, les symptômes contemporains révèlent que, pour l'être humain, l'énigme est toujours son être de désir et sa jouissance, effets de son être de langage, conditions qui articulent la différence entre la demande d'amour et la satisfaction par le biais de l'objet du désir. Le revêtement de ce qui fait symptôme est pris dans les offres du discours social. L'enveloppe formelle ou bain signifiant recouvre alors la question de l'amour que Lacan a dévoilée en soutenant que ce dont il s'agit dans le symptôme n'est pas de se placer face à un objet mais de se situer face à la question de l'être⁹. Lacan souligne l'importance de la dimension symbolique en posant le problème de l'être dans une autre dimension, celle d'une réalité différente à la réalité cartésienne. Pour cela, il définit le problème en termes de parlêtre, en obtenant la disjonction entre être-penser et corps, cet assemblage et fermeture produits par Descartes. Lacan rompt avec le système cartésien en introduisant sa logique des registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Ces registres permettent également de questionner la pratique clinique dite scientifique qui a pour but de promouvoir une

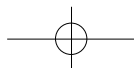
⁵ LACAN J, Le séminaire, Livre XXIV : « L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », Leçon 11.

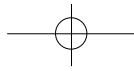
⁶ LACAN J, Le Séminaire, Livre XXIII : *Le Sinthome*, Paris, Seuil, Leçon 10.

⁷ LACAN J, « L'Instance de la lettre, la raison depuis Freud », in *Ecrits*.

⁸ LACAN J, Le Séminaire, Livre XXIV : « L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », Leçon 11.

⁹ LACAN J, Le Séminaire, Livre IV : *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, p. 184.





Les Réalités sexuelles et l'inconscient : symptômes contemporains ? – 67

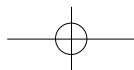
régulation du comportement par la pensée¹⁰ tout en visant un “je ne veux pas penser” ou un “il n’y a pas de raisons”, ni des mots ; à la place, il n’y a qu’action et incitation à des réponses immédiates.

Contrairement à cette pratique cognitive, la psychanalyse récupère dans le symptôme cette condition de l’être qui se transmet à travers l’amour, lors du premier vécu hallucinatoire du désir déjà cité, et à partir duquel nous pouvons saisir comment la théorie freudienne de la pulsion subvertit le problème du dualisme. Dans le « Stade du miroir... », Lacan montre bien l’importance de l’organisation du corps construit à partir de l’image captée dans le regard de l’Autre qui permet de surcroît l’insertion du sujet dans le champ du symbolique. Ce processus a pour effet de produire, à partir de la série d’organes désarticulés, un corps unifié et reconnaissable dans l’image du miroir, permettant au sujet de s’assumer comme un tout à partir de cette image¹¹, matrice du moi idéal et base des identifications moïques qui seront les supports ultérieurs de l’organisation de l’*Innenwelt* (monde intérieur) - ou forteresse du Ça, selon la définition de Lacan - et de l’*Umwelt* (monde extérieur), voie réservée à la relation aux objets où il est lui-même inclus en tant qu’objet. Ce narcissisme fondateur ouvre le passage de l’auto-érotisme à l’alloérotisme, marque du développement libidinal du sujet et de la mise au premier plan des questions relatives au choix d’objet, au problème de l’amour et à l’interrogation concernant la condition sexuelle : qui suis-je, un homme ou une femme ?

Ces questions, adressées à l’Autre, restent sans réponse pour le sujet, laissant en évidence le manque symbolique introduit par le signifiant qui, nonobstant, inscrit le sujet dans le champ symbolique en le confrontant à la série des S1 qui peuvent

¹⁰ Ce n’est pas pour rien que nous avons constatons aujourd’hui l’extension du cognitivisme.

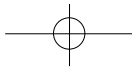
¹¹ « Matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu’il ne s’objective dans la dialectique de l’identification à l’autre et que le langage ne lui restitue dans l’universel sa fonction de sujet. », LACAN J, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 94.



s'entendre comme des tentatives pour saisir *une réponse qui lui dise ce qu'il est*. Cette quête soutient le devenir de la sexualité infantile inconsciente et refoulée où le phallus compte comme référent unique. Le signifiant phallique représente à son tour la trace du manque d'objet et celle du manque à être déterminée par cet au-delà de la relation d'objet – *i (a)* – et inscrite dans le cercle de la demande d'amour, c'est-à-dire du *a*.

Avec le symptôme, il s'agit donc de dévoiler cet objet radicalement perdu, condition de l'être pour l'Autre, objet d'amour mythique d'un Autre tout puissant qui, à partir de son amour, donne l'existence. L'amour en tant qu'objet n'est rien, il est pourtant la pure présence symbolique qui articule la logique qui soutient toute la dialectique autoérotique, narcissique et du développement libidinal – oral, anal et phallique. La phase phallique est celle que privilégient Freud et Lacan, celle qui, du côté imaginaire dénonce, avec le « tous l'ont », la question primordiale qu'est le manque à être radical, constitué, constitutif et constituant. Le phallus dévoile le manque et permet à Lacan de soulever l'importance de l'entrée dans le symbolique par l'imaginaire car le phallus obture en même temps l'effet de la coupure du signifiant, de cette castration inaugurale et structurale qui met en évidence le manque dans l'Autre, d'un Autre de l'Autre complet, unique, ainsi que celui du sujet. L'Autre manquant incarné par la mère, est l'expérience mythique originelle, jouissance première, radicalement perdue, que *le symptôme ne cesse de ne pas écrire*, révélant la division fondatrice dans laquelle le sujet est pris tout en étant à la fois scindé ; c'est cette division que le phallus, en tant que moins phi, vient à obturer en couvrant cette coupure du signifiant et en faisant sens, dans le non-sens, par l'intermédiaire du discours, à travers la parole qui articule et qui se trouve au niveau de l'inconscient. Ainsi trouvons-nous un sens au symptôme en tant que message à déchiffrer, parole vivante de ce qui a été perdu et qui s'articule par cette logique phallique. C'est ainsi que l'on peut entendre les propos de Lacan dans la leçon XIX de son Séminaire *D'un Autre à l'autre*¹² :

¹² LACAN J, Le Séminaire, livre XVI. *D'un Autre à L'autre*. Seuil, 2006, Leçon du 7 mai 1969, pp. 295-296.



Les Réalités sexuelles et l'inconscient : symptômes contemporains ? – 69

« Tout ce qui par la psychanalyse est observé , articulé comme moment des rapports entre l'image spéculaire $i(a)$ et l'objet a , est le point vif qui est d'intérêt premier pour estimer à sa valeur de modèle tout ce que nous livre au niveau des symptômes la psychanalyse, ceci en fonction de ce qu'il en est, patent en notre époque, des effets de disjonction entre savoir et pouvoir.

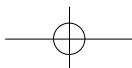
$$\frac{i(a)}{a}$$

J'ai donc d'abord défini l'objet a comme essentiellement fondé des effets de ce que se passe au champ de l'Autre, au champ du symbolique, au champ du rangement, au champ de l'ordre, au champ du rêve de l'unité, de ces effets malicieux dans le champ de l'imaginaire ».

« Ce comptage, à quelque niveau de structure que nous le placions dans le symbolique, a ses effets dans l'imaginaire ; et ce qui s'institue, [...] c'est que ces effets du comptage symbolique que nous avons évoqués tout à l'heure de l'imaginaire, à savoir en ceci que l'imaginaire c'est l'ordre par quoi le réel d'un organisme, c'est-à-dire un réel tout à fait situé, se complète d'un *Umwelt*, le comptage a , au niveau de l'imaginaire, cet effet d'y faire apparaître ce que j'appelle l'objet a .

Or, chez l'être humain et sans que ceci fasse de lui, dans le domaine du vivant, une telle exception, une image comme chez bien d'autres animaux, y joue un rôle privilégié. C'est elle qui est au principe de cette dimension que nous appelons le narcissisme, c'est l'image spéculaire [...]. Tout ce qui par la psychanalyse est observé, articulé comme moment des rapports entre l'image spéculaire $i(a)$ et l'objet a , est le point vif qui nous est d'intérêt premier pour estimer à sa valeur de modèle tout ce que nous livre au niveau des symptômes la psychanalyse. »

Les effets du signifiant qui se manifestent dans les symptômes sous l'apparence de formes diverses qui correspondent à chaque époque – aussi dans ces symptômes dits « contemporains » – parlent de cette énigme de ce que le sujet n'est pas et ce que le désir vient à donner en obturant ce manque structural. Les effets du signifiant parlent également de la façon dont la dialectique dans laquelle le sujet s'introduit par rapport aux objets de son désir se soutient de ce manque symbolique, radical, qui rend possible cette quête, tout en maintenant le sujet dans l'indétermination, dans sa division, dans l'énigme de ne pas pouvoir dire "je suis cela" puisque la question de l'amour se réfère à l'objet d'amour que l'on n'a pas et qui, cependant, correspond à ce que le sujet a reçu et donne.



70 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

Voici la raison du fait que le symptôme soit *la réalité sexuelle de l'inconscient* aliénée à cette Autre scène primordiale, construite ultérieurement par la dynamique fantasmatique, machinerie du symptôme qui explique pourquoi le sujet peut en jouir. Il peut donc "jouir de son inconscient" en tant que le symptôme constitue une tentative de saisir ce qui a été perdu, ce qui correspond structurellement au manque d'amour. Dans le symptôme ou dans les nouveaux symptômes, le névrosé jouit d'un objet qui lui procure une satisfaction sexuelle qui donne un sens, une signification, à ce qui est impossible à signifier. Ainsi, la logique d'être un homme ou une femme, logique recherchée par les transformations du corps, dans les choix d'amour, dans les pratiques sexuelles, dans l'effervescence des images corporelles, correspond précisément à cette indétermination du sujet par rapport à l'être : le sujet joue sa réponse du côté de l'avoir, seule alternative qu'offre le fantasme et à laquelle le marché associe la série d'objets et d'images qui alimente ce perpétuel recouvrement.

Si nous revenons au début, la vérité du symptôme serait alors la jouissance qui vient obturer le manque à être. Mais, contrairement aux symptômes freudiens, le problème des symptômes actuels est qu'ils sont rarement traités par la parole ; c'est pour cela qu'ils se manifestent plutôt en actes ou en transformations directes dans le corps, ce qui les rend difficilement accessibles à notre clinique. Dans cette question que je ne fais qu'énoncer, se trouve également la dimension de l'angoisse, angoisse qui peut provoquer l'*acting-out*¹³ et des *passages à l'acte* de plus en plus fréquents. Les symptômes dits contemporains ne parlent pas comme ceux abordés par Freud, ils s'effectuent ou se transforment, ou bien ils essaient de traiter la

¹³ Ou mieux, peut-on soutenir que les symptômes contemporains sont des *acting-out* ? Il serait nécessaire d'établir la différence entre symptôme et *acting-out*, différence notée par Lacan dans son Séminaire « Le Désir et son interprétation », où il l'articule à partir du transfert et de l'interprétation : « Le symptôme en tant que satisfaction, en tant que jouissance n'appelle pas à l'interprétation, l'*acting-out* par contre est là pour être interprété. » Comment l'introduire dans le transfert, comment intervenir sur lui pour le rendre analysable ? Cette question demanderait un autre travail ; nous nous limitons, ici, à le signaler.

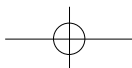
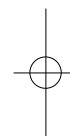
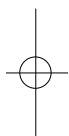
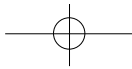
Les Réalités sexuelles et l'inconscient : symptômes contemporains ? – 71

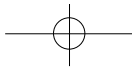
jouissance perdue en recherchant sans cesse de nouveaux objets visant à une satisfaction pulsionnelle immédiate offerte par le marché qui exploite le désir et laisse le sujet de plus en plus isolé dans ce circuit de l'avoir, sans référence à un autre, ni à l'Autre, dans une voie désormais fermée à la parole.

Cela explique pourquoi les symptômes deviennent des manifestations autistiques et autoérotiques centrées sur la satisfaction immédiate, sur l'extase et la frénésie momentanées qui soumettent le sujet à une répétition diabolique puisqu'il y a, à la fois, satisfaction fugace et insatisfaction. Ces symptômes dévoilent, bien plus rapidement que la conversion hystérique, l'impossibilité même de la satisfaction, malgré l'offre abondante d'objets de la science apparemment *plus accessibles*, mais qui, du fait qu'il y en a toujours un de plus... deviennent inaccessibles, en réalité. Ce déplacement à l'infini conduit du "on peut tout avoir" à un "on ne peut pas avoir" car chaque nouvelle acquisition ouvre au manque d'une acquisition supplémentaire : cela qui implique que, dans cette logique des objets, la satisfaction est ajournée, toujours en avant, au-delà, sans limites, contraire à la plainte hystérique et à l'obsession freudiennes dont l'impossibilité est marquée par la perte¹⁴, par ce qui a été. Ceci établit une différence importante et, à la fois, une équivalence qui nous permettent d'affirmer que le symptôme continue à être essentiellement le même : celui qui dévoile la vérité d'une jouissance inaccessible, impossible et perdue dont l'amour est le paradigme.

Traduit de l'espagnol par Graciela Prieto et Vicky Estevez.

¹⁴ C'est ainsi que Vicente Mira l'a posé, dans son séminaire de Medellin en avril 2006.



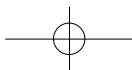


Exigences de la modernité, indémodable du phallus

COLETTE CHOURAQUI-SEPEL

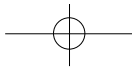
La psychanalyse a-t-elle un avenir ? Le génie de son inventeur qui a définitivement marqué le XX^e siècle, ne fait aucun doute, mais sa pertinence thérapeutique est-elle encore d'actualité ? Question dont les journalistes s'emparent chaque année (celle qui commémore le 150^e anniversaire de la naissance de Sigmund Freud ne fait pas exception à la règle) et à laquelle ils ne répondent pas puisqu'ils la reposent, inchangée, l'année suivante. Ce qui nous laisse supposer qu'elle en cache une autre, essentielle, existentielle même et qui pourrait se formuler ainsi : l'homme, tout aussi bien que la femme, ont-ils encore un avenir ? Question qui ne vaut que d'être posée. Question qui définit l'humain d'être parlant, c'est-à-dire d'avoir à se demander d'où il vient. L'autre question – où il va – ne recouvre aucun mystère ou du moins aucun mystère sexuel, il va à la mort. S'inventer un en deçà de la naissance et un au-delà de la mort tout en s'évertuant à repousser toujours plus loin les limites de la vie, voilà ce à quoi l'homme moderne s'emploie. Mais quels que soient les progrès de la Science et l'évolution des mœurs et de la législation qui l'accompagne, deux réalités lui demeurent incontournables : la différence anatomique des sexes et l'assujettissement à la parole. Je n'ai pas de goût pour la science-fiction mais j'aime la littérature et je suis frappée par le retour en force des grands romans d'apprentissage. Que nous montrent Haruki Murakami, Tom Wolfe, Jeffrey Eugenides ? Des jeunes gens, des garçons, des filles et même un hermaphrodite qui doivent faire face à la rencontre toujours problématique du sexe et de l'amour, à la confrontation toujours difficile de leurs idéaux les plus intimes avec ceux de leur clan et ceux tout aussi féroces de la modernité, bref des jeunes gens aux prises avec les réalités de leur temps, du nôtre, pas sans symptômes.

Prenons l'exemple de Charlotte Simmons, l'héroïne du dernier roman de Tom Wolfe. Cette jeune et fière Américaine est la



74 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

première lycéenne d'un trou perdu des Appalaches à rejoindre grâce à une bourse d'État, une prestigieuse université de la côte est. Que va-t-elle y rencontrer ? Le vertige de la connaissance, du pur esprit, de la pulsion épistémique, dirions-nous ? Pas exactement ! Dans ce temple du savoir destiné à l'élite américaine se déchaînent les pulsions les plus grossières. Le prologue nous donne le ton. Transportés par la magie de l'auteur devant les pissotières, nous savons avant l'héroïne que la question centrale sera celle de son pucelage, de son dépucelage voire de son repucelage. Puis le premier chapitre nous la présente le jour de la remise des diplômes qui signent la fin de ses études secondaires. Ce jour de gloire se voit menacé par l'arrivée inopinée au pique-nique organisé en son honneur par ses parents, de quelques garçons éméchés. Le père croit sauver la situation en menaçant le meneur et quiconque osera poser la main sur sa petite fille d'émasculatation. Ce n'est pas une menace, précise-t-il, c'est un serment. Et Charlotte est effondrée, elle est morte de honte car la déclaration grandiloquente et grotesque de son père risque de faire d'elle et de sa famille la risée du Comté. Elle a honte également de sa mère qui ne comprend pas qu'être jolie et intelligente ne lui sert à rien si elle échoue sur ces « deux tableaux essentiels que sont les garçons et la popularité ». Mais elle se ressaisit vite car une autre femme, le professeur qui croit en elle, la comprend et elle part à l'assaut du monde forte de la promesse qu'elle lui a faite de « penser à l'avenir, un point c'est tout ». Car notre montagnarde, notre intellectuelle de haut-vol, est une ambitieuse. Elle va donc devoir répondre à tous les idéaux de son temps, mais au prix de sa castration. Et lorsqu'au chapitre 25, elle s'affronte douloureusement à l'épreuve initiatique du premier rapport sexuel, sa belle assurance la quitte. Son moi défaille. Sa mère lui avait recommandé avant son départ d'opposer à celui ou celle qui voudrait la forcer à faire ce qu'elle ne voulait pas, un « Je suis Charlotte Simmons et je ne m'abaisse pas à ça » ferme et définitif. Or voilà qu'elle venait de s'abaisser à faire ce qu'elle aurait dû refuser mais qu'elle n'avait pu qu'accepter, à faire ce qu'elle ne voulait pas tout en le voulant quand même, mais pas comme ça. Le pire n'était pas tant qu'elle se soit sentie alors salie et blessée mais que dès le lendemain, tout le campus ait su qu'elle avait taché les draps ! Ce qu'elle avait redouté au chapitre 1 se réalise au chapitre 25. Le jour qui

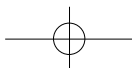


Exigences de la modernité, indémodable du phallus – 75

aurait dû être celui de son triomphe devient celui de sa honte, de sa honte suprême. Le « je suis Charlotte Simmons », la recette maternelle qui n'avait pas trop mal marché jusque-là pour assumer sa différence, bascule dans un « je suis une moins que rien » quasi mélancolique avant de se transformer en un « que suis-je » inconfortable et presque désespéré alors même qu'elle est enfin devenue aux yeux de tous quelqu'un. Au moment où elle obtient tout ce qu'elle disait vouloir, lui manque une personne à qui adresser sa division, qu'elle appelle joliment conversation de l'âme.

C'est dans un état de désarroi comparable à celui de Charlotte qu'elle a trouvé le chemin de mon divan. Mais elle n'était pas passé, elle, par le chapitre 25, elle n'avait pas perdu sa virginité et c'était là, pensait-elle, la cause de son malaise. Celle dont tout le monde louait l'exceptionnelle réussite portait en elle, secrète et honteuse, la marque intime de son échec, cette tare anachronique dont elle ne savait plus comment se défaire. Quand l'occasion s'en était présentée, c'était trop tôt et maintenant, c'était trop tard. Il y avait bien eu un moment où elle aurait pu, avec celui qu'elle avait tant aimé. Mais elle n'avait pu s'y résoudre car l'amour la rendait si dépendante qu'elle redoutait que le sexe ne la soumette encore davantage. Or elle voulait être une femme libre et indépendante, belle et intelligente, et devant l'aimé, elle se retrouvait captive et bête. Elle n'avait trouvé que la solution radicale de la rupture, qu'il n'avait pas comprise mais qu'il avait fini par accepter et c'est elle qui ne s'en remettait pas. Libre elle l'était, absolument, insupportablement, et de cette liberté elle ne savait que faire, encombrée qu'elle était de sa virginité.

L'analyse eut pour premier effet qu'elle s'en défit promptement grâce aux bons soins d'un homme choisi précisément parce qu'elle ne pouvait l'aimer. Solution raisonnablement freudienne qui la mettait à l'abri et de la sujétion, et de l'hostilité. Elle se pensait alors prête à rencontrer celui dont elle serait la femme mais la chose s'avéra moins aisée qu'elle ne l'avait imaginée. Non pas faute de prétendants mais parce qu'apparut un symptôme auquel elle ne s'attendait pas. Les rapports sexuels s'avéraient douloureux et provoquaient chez elle un dégoût, le symptôme allait croissant.



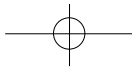
76 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

Elle l'imputa à un épisode traumatique de son enfance : la masturbation compulsive de son voisin de classe, le cancre que la maîtresse avait placé à côté d'elle, la meilleure, pour qu'elle le stimule ! Elle ne s'était pas plainte car il avait menacé de la battre si elle le dénonçait. Elle avait eu honte de sa propre lâcheté mais elle n'avait éprouvé pour lui aucun dégoût. L'explication était donc insuffisante. Dans le décours de cette évocation, elle se souvint d'un rêve ou d'une rêverie nocturne, qu'elle avait fait plus d'une fois : il lui poussait un pénis. Elle n'avait pu s'empêcher, un matin, d'aller vérifier si par hasard, durant la nuit, le rêve n'était pas devenu réalité. Cet aveu l'emplit de confusion, de honte *a posteriori*, car elle avait eu beau savoir que ce n'était pas possible, cela avait été plus fort qu'elle. Le fil des associations lui fit supposer que cette idée saugrenue lui était sans doute venue d'une remarque de sa mère la décrivant comme un bébé musclé alors que les petites filles sont plutôt potelées. Elle en avait déduit, à juste titre, que sa mère aurait aimé avoir au moins un garçon et que ce garçon, elle aurait voulu l'être, pour elle.

Un rêve vint marquer le tournant de la cure et lui ouvrir enfin les portes de la féminité.

La mère est couchée dans le lit conjugal, auprès d'une de ses filles, elle ne sait plus laquelle, elle peut-être. Le père est dans un coin, affalé dans un fauteuil. La mère est enceinte des œuvres d'un amant, elle l'apprend sans aucune pudeur et même avec une certaine fierté à son mari et à sa fille, et cet amant se révèle être un homme qui plaît à la rêveuse. Le père et la fille restent silencieux, mais pas l'analysante qui commenta ce rêve en trouvant, enfin, que sa mère exagérait ! Il était en effet remarquable qu'elle ne s'autorisait jusqu'alors aucune remarque hostile envers quiconque, et encore moins envers un membre de sa famille. Quant à son père, bafoué, incapable d'interdire la mère, il lui faisait pitié.

Dans le décours du rêve, deux souvenirs lui revinrent, oubliés. Le premier venait compléter et donner tout son sens à la scène traumatique. La maîtresse était enceinte, enceinte jusqu'au cou, comment avait-elle pu l'oublier ? C'est pour la protéger qu'elle



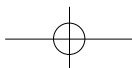
Exigences de la modernité, indémodable du phallus – 77

s'était tue. Le deuxième est bien plus ancien, elle ne va pas encore à l'école. La mère lui montre le pansement qu'elle porte au doigt et qu'on appelle aussi en français une poupée. Elle veut voir la poupée de plus près, elle veut que sa mère la lui donne. La mère découvre son doigt, il porte la trace d'une coupure, elle est saisie d'effroi. Ce même effroi qu'a provoqué chez une autre de mes analysantes une exposition récente intitulée « Naissances ». Au lieu de la mère comblée que l'affiche lui promettait (une jeune femme épanouie tenant un nourrisson contre son sein), elle avait rencontré la mère châtrée, celle dont le sexe béant s'exposait dans la violence d'un accouchement. Tant il est vrai que le sujet découvre en même temps que la castration maternelle sa propre castration.

Le phallus est ainsi le pivot de toute une série de manifestations cliniques qui en exigent le postulat. C'est parce que la mère se révèle privée d'organe que le petit névrosé quel que soit son sexe tente maladroitement de se faire lui-même objet trompeur, leurre, phallus, dans l'espoir vain de la satisfaire. Mais la mise en place de la loi inconsciente de l'interdit de l'inceste l'oblige à reconnaître qu'il n'y peut mais.

La relecture récente pour nos rencontres des textes que Freud a consacrés à la vie sexuelle et à la sexualité féminine, complétée de leurs commentaires par Lacan, m'a fait apparaître, encore une fois, leur pertinence clinique intemporelle, en dépit du changement des exigences sociales, d'où mon titre. La perte de leur virginité a réveillé, chez ces deux jeunes femmes modernes que sont Charlotte Simmons et mon analysante, leur complexe de castration. La levée de l'amnésie infantile portant sur la castration maternelle a permis à l'une de le dépasser. L'autre aura-t-elle cette chance ?

Revenons sur ce complexe de castration que Freud découvre après le complexe d'Œdipe et qu'il a du mal à situer chronologiquement par rapport à lui. Il survient à la phase du primat du phallus, c'est-à-dire avant la phase de latence, mais survient-il avant ou après l'œdipe ? Freud est embarrassé. Il considère qu'il est postérieur à l'œdipe chez le garçon, antérieur chez la fille pour qui le choix du père comme objet n'en est qu'une des



78 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

conséquences possibles, ultime, les deux autres étant soit de se détourner de la sexualité, soit « de ne pas démordre, avec une assurance insolente, de sa masculinité menacée » et de choisir l'homosexualité.

Lacan, relisant Freud trente ans plus tard, peut articuler les deux complexes beaucoup plus simplement. C'est le complexe de castration, chronologiquement premier, quel que soit le sexe, qu'il promet. Il laisse tomber le complexe pour ne garder que la castration, « crise essentielle par où tout sujet s'introduit, s'habilité à être œdipianisé de plein droit ». Il la différencie de la frustration et de la privation et la définit comme une opération symbolique qui porte sur un objet imaginaire, le phallus. Cet objet imaginaire doit être élevé au rang de signifiant pour devenir instrument dans l'ordre symbolique des échanges. Ce signifiant, que Lacan écrit de la lettre grecque majuscule Φ , se retrouve confronté à ce qui fait le pivot du drame œdipien, la fonction père, fonction qui suppose l'interdit de l'inceste maternel et qu'il écrira également grand Φ , fonction phallique.

Si nous suivons en effet le fil qui nous conduit de 1956 à 1972, du séminaire *La relation d'objet* à « L'Étourdit », ce signifiant phallique Φ , signifiant du désir, est aussi celui de la loi qui le régit. Φ est donc aussi bien fonction phallique que fonction castration. Cette fonction nous évoque bien sûr le père de la horde primitive, celui que Freud invente dans *Totem et tabou*. Mais c'est à un autre tabou, celui de la virginité, que le roman de Tom Wolfe nous renvoie. L'indélicatesse du dépuceleur de Charlotte vient nous rappeler que l'homme moderne a tout aussi peur de la femme que le primitif. Et s'il se gausse non seulement de son pucelage mais aussi de l'exubérance de sa toison pubienne (or la mode est on le sait aux pubis épilés, imberbes), ce n'est que pour mieux cacher son effroi.

Je dirai pour conclure que si la virginité est devenue pour les femmes un symptôme, elle reste pour les hommes un tabou.

Du sexe des genres...

MARTINE MENÈS

...comme ils me paraissent étranges, ces hommes et ces femmes...
Leurs voix me semblent curieuses, trop graves ou trop aiguës.
Ce sont comme de grands animaux bizarres de deux espèces différentes¹...

...

Ainsi parle dans *La main gauche de la nuit*, livre d'Ursula Le Guin paru en 1979, un terrien qui retrouve ses semblables après un long séjour sur une planète où la différence des sexes n'existe pas et où les sujets, tous hermaphrodites sauf quelques-uns considérés dès lors comme des 'pervers', changent de sexe selon leurs désirs provisoires.

Donc,

Les réalités sexuelles...

...surprennent qui consent à regarder au-delà de sa galaxie de référence.

Sur la planète *queer* aussi, la sexuation est une création individuelle, une performance renouvelable et exposée.

Cette dé/démonstration nous regarde, nous, psychanalystes.

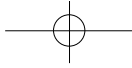
D'autant que les sujets à tendance *queer*, qui révèlent en pleine lumière « la malédiction sur le sexe² », s'adressent à la psychanalyse, même quand c'est pour l'interpeller sur son penchant le plus conservateur.

Je prendrai cette adresse à la lettre en mettant en résonance les deux discours qui, l'un et l'autre, ne s'accordent sur rien si ce n'est sur l'essentiel : l'appréhension³, dans tous les sens du terme, du réel.

¹ LE GUIN U., *La main gauche de la nuit*, Le livre de poche, 1971, p. 399.

² LACAN J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 50.

³ Un double sens en français : fait de saisir par la pensée, et crainte, inquiétude.



80 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

Mon invite est de relever les points d'impact entre ce qui, dans les théories féministes et post-féministes sur la différence des sexes, interroge le réel en questionnant les limites de l'arrangement phallique, et ce qui, dans les formalisations lacaniennes sur la même question, propose des pistes qui rendent compte du nouage symbolique et réel autant que de ce qui en reste exclu. Lacan fait suffisamment allusion au M.L.F. dans *Encore* et dans « L'étourdit » pour que l'on sache qu'il s'est intéressé aux débats de l'époque, fût-ce pour en relever les impasses.

Car les réponses des unes et celles de l'autre ne se placent pas au même niveau mais partent du même impossible, l'inexistence du rapport sexuel⁴.

« Je ne suis pas homosexuelle, je suis juste tombée raide dingue amoureuse de ma collègue de travail. »

Voilà l'entrée en matière, énoncée telle quelle par la mère d'un petit patient. Cette jeune femme, que je nommerai Orlando, est manutentionnaire dans une usine, vit dans une petite ville de province dont elle ne s'est jamais beaucoup éloignée, bref n'est en rien informée des polémiques contemporaines sur *sexe* et *genre*.

Orlando, donc, est-elle pour autant hétérosexuelle au sens où Lacan définit cette position : « Disons hétérosexuel... ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre⁵ », c'est-à-dire ce qui excède la fonction phallique ? Pas si sûr, puisqu'elle n'en aime qu'une, particulière. Donc,

1- Pas de deux⁶...

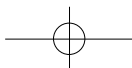
'Pas de deux', c'est le titre équivoque d'un séminaire annoncé fin 1977 par Antoinette Fouque⁷ et Serge Leclaire : que du Un,

⁴ Pas de complémentarité : il y a l'Un, et l'Autre, qui n'est 'identifiable' que par la jouissance pas-toute dans la fonction phallique.

⁵ LACAN J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.467.

⁶ Séminaire commun annoncé après l'interdiction posée par Lacan (lettre du 15.X.1977) que ce travail ait lieu dans le cadre de l'École Freudienne de Paris.

⁷ Fondatrice du groupe « Psychanalyse et politique ».



Du sexe des genres... – 81

ou l'espoir d'une harmonie possible entre l'un et l'autre comme dans le pas de danse du même nom ?

Le mouvement féministe⁸ se divise sur ce point, non sans lien avec le rapport à la psychanalyse.

Au cœur de la rupture se trouvent des positions radicalement différentes sur ce qu'est une femme. Là où la psychanalyse depuis Freud pose la question à partir du désir – que veut une femme ? –, les deux courants du féminisme répondent sur l'être⁹.

Soit : *Un homme sur deux est une femme*

Pour le féminisme de la différence, représenté en France d'abord par le groupe « Psychanalyse et politique », le deuxième sexe existe de naissance : on naît (n'est ?) femme.

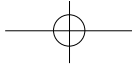
La différence sexuelle, fait biologique significatif, implique l'existence d'une libido 2, spécifiquement féminine, de « nature ». Au centre de cette démonstration est la forclusion, non pas du Nom-du-Père, mais du corps de la mère. Libido 2 est donc une libido matricielle.

Nous sommes loin de la révolution symbolique annoncée. En effet libido 2 ne caractérise pas une éventuelle énergie pulsionnelle féminine radicalement différente mais repose sur la femme *quoad matrem*, c'est-à-dire sur sa place dans la fonction phallique. Pas toute cependant, ce que Lacan relève dès les « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » (1958), quand il se demande si cette médiation phallique, qui commande la place que l'enfant prend pour sa mère, draine tout le pulsionnel chez la femme, notamment dans ce qu'il appelle « l'instinct maternel¹⁰ », à entendre comme ce qui se passe pour une femme dans l'enfantement. Puis, à partir des années 70, il définit deux inscriptions différentes dans la fonction phallique, correspondant à deux positions différentes quant à la jouissance. La position féminine, *pas-toute* dans la fonction phallique, est le lieu d'une jouissance non complémentaire (comme serait libido 2

⁸ Qui démarre en France vers 1967.

⁹ « Être » à quoi précisément Lacan réduira le primat du phallus.

¹⁰ LACAN J., « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le seuil, p. 730.



82 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

qui dénie toute part phallique), mais supplémentaire, *pas-toute* dans la fonction phallique, mais participant d'une libido unique.

Le *pas-tout*, certes, est issu du lien persistant d'une femme à l'Autre, mais non à l'autre maternel, ce qui ferait de l'homosexualité la position native de la femme (ce qu'affirme un certain féminisme essentialiste), mais à l'Autre du signifiant, autrement dit du langage. Le *parlêtre* femme¹¹ rencontre de front, jusqu'à pouvoir à l'occasion l'expérimenter dans son corps (comme Colette Soler l'explicite à propos de la gestation et de l'accouchement dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*¹²) le manque de signifiants dans l'Autre, en termes freudiens le manque de représentant de la représentation, autrement dit le réel, le trou dans le symbolique.

Orlando retrouverait-elle dans l'amour pour une femme un lien libidinal originel ? Qu'en dit-elle, de ce lien ? Dès l'âge de 7 ans, sa mère l'amène partout avec elle, y compris à son travail. Est-ce pour se faire aider dans une tâche ingrate, ou pour l'éloigner de l'intérêt louche du père ? Cette mère ne la quitte pas des yeux, jusque dans la maison familiale où les portes des chambres restent grandes ouvertes.

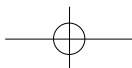
La séparation se fera brutalement par le mariage d'Orlando, à 17 ans, après lequel elle rompt toute relation avec sa famille.

Dès la naissance de son fils, elle délègue le maternage à son mari qui s'en trouve, je le noterai, fort satisfait tandis qu'elle souffre de « s'être fait souffler la place » qu'elle a pourtant le plus grand mal à occuper. Son peu d'investissement de l'enfant, qui reste pour elle trop réel, « un vrai petit cochon » dit-elle, révèle le défaut d'investissement phallique.

Elle retrouve avec son amie la même intensité fusionnelle qu'avec sa mère, non sans souffrir et se plaindre de son caractère

¹¹ Qui existe, c'est La femme qui n'existe pas car « ... exclue par la nature des choses, qui est la nature des mots » relève Lacan dans *Le Séminaire livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.68.

¹² SOLER C., *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris ; Éditions du Champ lacanien, 2003, p.280 en particulier. Et il n'y a qu'à constater la perplexité de certaines parturientes devant leur grossesse pour s'en convaincre.



Du sexe des genres... – 83

intrusif et exclusif. Jusqu'au jour où elle vient en urgence me dire qu'elle a failli la tuer en l'étranglant. « C'est elle ou moi » dit-elle, tout en ne pouvant envisager aucune séparation, « comme avec ma mère ». La prépondérance du lien spéculaire d'étayage a-a' éclaire ses passages à l'acte, la T.M. (tentative de meurtre) comme les T.S. précédentes, toutes dans des contextes où l'autre ne tient plus le miroir à la bonne hauteur, entraînant chez Orlando un effondrement narcissique réalisé.

Ce qu'elle retrouve dans son amour pour une femme, c'est une jouissance incestueuse avec la mère dans une dimension mortifère peu ou pas entamée par la fonction phallique.

Soit : *Une femme est un homme comme les autres*

Venons-en à l'autre branche du féminisme, d'inspiration marxiste. Ce féministe égalitaire est considéré par le précédent comme une fixation à la phase phallique¹³, maladie infantile du M.L.F., comme disait Lénine déclarant que le gauchisme était la maladie infantile du communisme. Le féminisme radical rejette à son tour celui de la différence, accusé de naturalisme et de 'collaboration' avec la psychanalyse. Ses théoriciennes relèvent en particulier, non sans raison, la position équivoque d'une surestimation du maternel, lieu non seulement d'un empire (du ventre) comme se plaît à le soutenir quelque moderne Ève future, empire le plus souvent délégué, voire imaginaire, mais lieu surtout de l'emprise, de l'arraisonnement¹⁴ des femmes, par le ventre.

Ce féminisme de l'équivalence revendique avant tout une égalité du traitement social des femmes. La différence des sexes est

¹³ Ce qui rejoint la position d'Ernest Jones considérant la phase phallique chez la fille comme un symptôme.

¹⁴ MATTHIEU N.C., « Essais en anthropologie des sexes », *Les cahiers de l'homme*, Paris ; éd. de l'EHESS, 1985. Les travaux réunis par Nicole-Claude Matthieu démontrent la fonction traditionnelle et transculturelle d'arraisonnement, littéralement 'faire entendre raison, de gré ou de force', pour contrôler et manipuler les femmes par la reproduction. Tandis que les travaux de Maurice Godelier, dans les mêmes années 70, relèvent le 'consentement à la domination' des femmes. Cela reste vrai, voire de nouveau vrai dans un contexte mondial de régression sociale, même si l'occident *boboisé*, bourgeois-bohème, est passé du devoir d'enfant au droit à l'enfant, objet mitigé de désir et de consommation. Cette 'évolution' est issue d'une rencontre pas si improbable entre essentialisme et capitalisme.

84 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

considérée comme un produit culturel justifiant leur statut ravalé et doit, dès lors, devenir une variable à déconstruire. Le « deuxième sexe » est un sexe produit en référence au premier qui est dominant. Le féminisme radical applique à la psychanalyse le même raisonnement et lui adresse les mêmes reproches qu'au discours patriarcal. En décrivant l'inconscient phallogentré rencontré dans la clinique, le discours psychanalytique contribue à le re/produire.

Ce courant adoptera rapidement la théorie des genres¹⁵ importée des USA. Le *gender*¹⁶ vient rendre compte du choix sexuel vécu par le sujet, le plus souvent conformément aux caractéristiques du sexe dans lequel il a été élevé. Dès lors, il y a une possibilité de distinguer sexe et genre et de faire du genre une stricte construction socioculturelle induite par une série de rôles et de fonctions attribués aux corps sexués, hors de tout lien déterministe direct avec le sexe biologique. Qui n'est lui-même pas autre chose qu'un « marqueur » du genre¹⁷, une construction d'*habitus* qui modèle l'individu et entraîne avec lui une série de représentations. Le sexe est un fait naturalisé d'un genre performatif.

Pas de deux donc,

2- ...mais plus que deux :

Car voilà que la rencontre devenue *hystorique* et la relative entente cordiale, bien que quelque peu fraîche, entre la psychanalyse et le féminisme se trouvent bousculées par l'arrivée d'une construction théorique post-genre : la *queer theory*¹⁸.

¹⁵ C'est John Money, un psychologue américain, qui utilise le premier le terme (en 1955) dans le cadre d'une recherche menée auprès d'enfants au sexe indéterminé (intersexué ou hermaphrodite). La distinction sexe-genre trouvera une plus grande diffusion avec les travaux de Robert Stoller.

¹⁶ Les *gender studies* vont progressivement remplacer les études féministes dans les Universités.

¹⁷ MERCADER P., « Sexe et genre en psychologie », *Le sexe, le genre et la psychologie*, Paris, L'Harmattan, 2005.

¹⁸ Monique Wittig¹, avec son ouvrage : *La pensée straight*, en fut une inspiratrice. Judith Butler la reconnaît comme l'exception du *french feminism*. Co-fondatrice de M.L.F. français, devenue théoricienne du féminisme radical lesbien, elle contribuera avec son installation définitive aux USA à y importer la *french theory* qui soutient ces mouvements de pensée (Foucault, Derrida, Deleuze...).

Du sexe des genres... – 85

La *queer attitude* rejette en bloc les deux voies du féminisme, considérant pour la première qu'il n'y a rien de naturel dans la différence des sexes (et que, par exemple, c'est l'hétérosexualité imposée qui détermine la maternité), et pour la seconde, que dénoncer est encore participer à l'idéologie et contribuer au pouvoir. Cette théorie rejette tout autant les mouvements gays et lesbiens qui revendiquent la reconnaissance d'un troisième sexe car cette revendication repose encore sur une position essentialiste : il existerait une identité homosexuelle où le sexe est déterminé par le choix d'objet, position, soulignons-le au passage, résolument anti-freudienne. En effet Freud, qui recourt d'abord à l'hypothèse de la bisexualité pour écarter le sexe du naturel, se place très vite sur le terrain strictement de l'inconscient ; il dégage du choix d'objet le caractère sexuel psychique dès les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*¹⁹, soit en 1905, pour en maintenir l'indépendance tout au long de son œuvre. Je ferai cependant une parenthèse en mettant en parallèle cet appel au vœu d'un troisième sexe et la conclusion provisoire que Lacan en 1979 avance dans les leçons 4, 5 et 7 du séminaire « La topologie et le temps ». Il y évoque la possibilité d'un troisième sexe, représenté par Lilith, première partenaire symptôme d'Adam. Ses revendications égalitaires, dans l'acte sexuel précisément, la rendent si insupportable à Adam qu'il supplie Dieu de l'en débarrasser et de lui donner une compagne plus soumise. On connaît la suite pour ce qui est des relations entre hommes et femmes. Quant à Lilith, elle est envoyée au fond des Océans où elle attire les enfants nouveaux-nés. L'anti-mère donc.

Mais l'analogie s'arrête au mot. Ce troisième sexe évoqué par Lacan n'a rien d'homosexuel. C'est une proposition logique extraite de la topologie des nœuds borroméens qui découle du, je cite Lacan, « forçage qui s'appelle l'initiation (...), ce par quoi

¹⁹ FREUD S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Idées-Gallimard, 1971, p. 33 : « le genre et la valeur de l'objet sexuel jouent un rôle secondaire » ; et : « En aucun cas il n'est possible de désigner quelqu'un comme homosexuel ou hétérosexuel en fonction de son choix d'objet », in *Les premiers psychanalystes, Minutes de la société psychanalytique de Vienne, 1906-1908*, vol.1, Paris ; Gallimard, 1976, p. 253.

on s'élève au phallus²⁰ », ce forçage qu'il a appelé ailleurs « l'erreur commune²¹ ». Et c'est l'occasion pour lui de rappeler que la psychanalyse est une « anti-initiation », ce que j'entends comme un au-delà d'une mise au pas de la « norme-mâle ».

La *queer* attitude consiste à se dégager de tout déterminisme tant interne qu'externe, que ce soit celui des discours ou celui des réalités socioculturelles, pour prôner un libre arbitre dépassant l'opposition traditionnelle nature/culture.

La déconstruction des discours rappelle l'idée féministe d'inaugurer une révolution symbolique en attaquant le langage lui-même par une féminisation systématique des mots. Cette pratique discursive²² sera vite généralisée. Il s'agit tout autant de produire du signifiant nouveau²³ pouvant représenter la femme dans l'inconscient que de subvertir une langue dominante, phallogocentrique, imposant ses schémas de pensée. Notons que l'idée date des *Précieuses* qui traquaient dans la langue, pour les supprimer, les expressions du machisme ambiant. Et Lacan, en 1977, s'interroge : « Pourquoi est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant nouveau ? (...) qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que j'appelle le réel. Pourquoi on ne tenterait pas de formuler un signifiant qui (...) aurait un effet²⁴ ? »

Inspiré de la bio-politique²⁵ du dernier Foucault, la *queer theory* soutient que le genre lui-même n'est que performatif, c'est-à-dire créé, construit, par des performances. Ce sont les

²⁰ *Ibid.*

²¹ LACAN J., Le séminaire livre XXVI, « La topologie et le temps », inédit, leçon du 16 Janvier 1979.

²² LACAN J., Le séminaire livre XIX, « ...ou pire », inédit, leçon du 8 Décembre 1971.

²³ Introduite entre autres par H.Cixous avec le concept d'écriture féminine dans un article de 1975 : « Le rire de la Méduse », *l'Arc* n°61, 1975, p.39-54.

²⁴ Cf. Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minit, 1974 : un autre ordre symbolique ne ferait pas de l'autre (femme) l'image spéculaire de l'un (homme) et la possibilité d'un autre signifiant que le phallus (tiré de la configuration de la vulve) situerait l'universalité au niveau du deux et non du un. Et aussi J. Kristeva.

²⁵ LACAN J., « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre », *Ornicar* n°17/18, Printemps 1979, p. 21 et 22.

Du sexe des genres... – 87

actes et les discours qui les accompagnent qui produisent l'idée d'appartenir à un genre. Donc il devient possible, en jouant avec le genre, de le démolir car il n'y a pas d'original. Le sexe²⁶ lui-même n'est que pratique discursive (il n'existe pas hors langage) et représentation. Chacun/e peut s'auto-désigner au-delà du sexe et du genre, femme d'un jour, homme d'un autre, jouant activement de la labilité des identités sexuelles, choisissant comme dans *La main gauche de la nuit* son rôle sexuel selon son vœu présent.

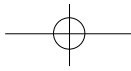
L'idée d'un rapport hétérosexuel qui irait de soi (ce que Freud dément dès *Les trois essais...*²⁷) est balayée tandis que sont survalorisées les pratiques sexuelles minoritaires car elles font éclater les repères de sexe et de genre en multipliant la possibilité des identités et des reconstructions à partir de la capacité d'agir des individus. La sexualité devient production culturelle²⁸ des possibilités plurielles de l'expression sexuée. Beatriz Preciado va jusqu'à proposer l'extension du domaine des pratiques sexuelles à ce qu'elle appelle des pratiques contra-sexuelles hors des limites imposées par la différence des sexes et par les circuits conventionnels de relations, ce pour produire des 'sujets parlants hors corps'.

Ces « parlants-hors-corps » sont-ils des anges exceptionnellement lubriques ? Si le *parlêtre* est un sujet déterminé par le langage, y compris dans le choix, orienté certes par les conditions anatomiques, de sa sexuation, c'est précisément parce que le corps lui-même n'existe que du fait de son articulation en mots. Le parlant assujéti au signifiant ne peut donc être que encorps. La castration, d'emblée symbolique et réelle, est d'abord une perte d'organisme vivant (être) et par là de jouissance sous la tutelle des signifiants (parole). Le sujet n'a plus que le choix

²⁶ Le pouvoir est une construction historique précise et politique continue qui infiltre et modèle les corps.

²⁷ Le sexe est « une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contraintes ». BUTTLER J., *Défaire le genre*, Paris, Ed. Amsterdam, 2006, p. 13.

²⁸ FREUD S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 51, note de 1915 : « L'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme est un problème qui requiert (...) une explication, et non pas quelque chose qui va de soi. »



d'habiter le corps qu'il a et le sexe devient l'être/lettre d'amour, ce qui le plie au fantasme et le dénaturalise. La sexualité est « une option d'identification sexuée » dit Lacan dans sa leçon du 14 mai 1974²⁹, choix (option) du sujet d'une identification à partir d'un discours de genre sur le naturel de l'anatomie (sexuée).

Certes, la théorie *queer* méconnaît l'inconscient et toute possibilité d'un désir qui ne serait pas conforme à la décision de l'individu. Certes, la position sexuée n'est abordée qu'en termes d'identification, et la fragmentation des identités n'est pas la division du sujet inconscient mais c'est une façon, nouvelle dans son ampleur, de la révéler. Et la psychanalyse n'a pas à reculer devant les effets subjectifs de positions individuelles somme toutes assez classiques qui trouvent dans une théorie très « campus » une vitrine inattendue.

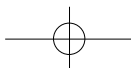
Judith Butler, dont l'adresse à la psychanalyse a sensiblement changé entre son premier ouvrage³⁰ récemment traduit en français mais écrit en 1991 et ses travaux plus récents, y invite en faisant un lien entre le *hors-norme* décidé et le fantasme. Je la cite : « Il est important de se rappeler que la psychanalyse peut tout autant servir de critique de l'adaptation culturelle que de théorie de l'échec de la sexualité à se conformer aux normes sociales par lesquelles elle est régulée. (...) Il n'est pas de meilleure théorie pour saisir les mécanismes du fantasme (...) élément de la 'relationnalité' humaine³¹. » Dans le même temps, elle place elle-même sa recherche dans le champ du fantasme : « ouvrir de nouvelles possibilités au hors-norme, ou un avenir différent à la norme elle-même, participe du travail du fantasme...³² »

²⁹ Les performances, pratiques de déconstruction de la performativité du sexe, ne se limitent pas à l'activité sexuelle mais s'étendent aux productions socioculturelles, tout particulièrement dans l'art (peinture, photo, etc.) Voir « Hommage à Freud » de Michel Journiac (1972). Le photographe présente à côté des photos de chacun de ses parents une photo de lui habillé et travesti à l'identique de chacun d'eux. In « Queer : repenser les identités », *Revue du collègue international de philosophie n°40*, Puf, 2003.

³⁰ LACAN J., Le séminaire « les non-dupes errent », inédit. Relevé par G. Morel dans *Ambiguïtés sexuelles*, Paris, Antropos, 2000, p. 143.

³¹ BUTTLER J., *Le trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La découverte, 2005.

³² BUTTLER J., *Défaire le genre, op. cit.*, p. 27/28.



Et l'inconscient

Voilà pour les réalités sexuelles, concluons sur l'inconscient.

« Orlando était devenu femme – inutile de le nier. Mais pour le reste, à tous égards, il/elle demeurait même. Il/elle avait, en changeant de sexe, changé sans doute d'avenir mais pas de personnalité (...) Tout être humain oscille ainsi d'un pôle à l'autre (...) Nul n'ignore les complications qui en résultent³³. »

De ces complications, l'Orlando native, *alias* Virginia Woolf, en connaît quelques-unes. Traversant les siècles et les sexes, elle finit par se laisser glisser dans le paysage comme Virginia le fera dans les vagues, des cailloux plein les poches. Entre la chute mélancolique et l'errance dans la sexuation et dans le temps, il n'y a, en effet, qu'une faible distance.

Comment rendre la vie supportable ? C'est la question qui résume la tâche que s'est donnée Judith Butler qui rappelle que, derrière ses écrits, « il y a une personne » et la douleur d'exister.

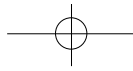
Reconnaissons-là un souci commun.

La réponse *queer* semble être : pas de perte car le risque de se perdre est trop grand.

Cette théorie qui se présente comme théorie sexuelle infantile au sens de la sexualité perverse polymorphe revendiquée, d'avant les limites phalliques, ne reviendrait-elle pas à une clinique de l'amour ? Une construction pour éviter l'absence de répondant dans l'Autre qui pourrait laisser le sujet dans un « chagrin³⁴ » d'une perte de jouissance absolue de l'Autre. Entendons là un refus déclaré de la castration. Mais qu'elle soit refusée n'empêche qu'elle se présente, voire s'impose dans l'inconscient qui existe, même si le sujet n'en veut pas. Car chasser le réel, il revient au galop... surtout dans le mitan du lit.

³³ BUTTLER J., « Hors de soi, Comprendre la sexualité », *Revue de philosophie et de sciences sociales* n°6 - 2005, Paris, PUF, p. 290.

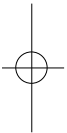
³⁴ WOOLF V., *Orlando*, Paris, Le livre de poche, 1975, p. 155 et 207.



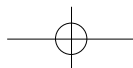
90 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

Orlando 2, mère de mon jeune patient, est *queer* sans le savoir, ne se laissant identifier ni par son choix d'objet, ni par sa fonction de mère, ni par sa place dans la structure familiale (elle ne veut plus être la fille de parents qu'elle rejette, elle quitte son mari du jour au lendemain sans trop savoir pourquoi). Mais ce n'est pas sans risque. Comme son homonyme de la littérature, elle se tient périlleusement au bord d'un vide qu'elle n'arrive qu'à grand-peine à apprivoiser.

Peut-être que ce que les *queer* pourraient demander à la psychanalyse, à condition que celle-ci veuille bien s'en faire l'adresse, c'est comme pour tout un chacun, la possibilité de supporter d'être privé de la plénitude et d'atteindre un amour où l'Autre est manquant, sans mirage d'harmonie ni espoir de complétude. Voilà la seule « différence absolue³⁵ » qui nous, psychanalystes, nous regarde.



³⁵ C'est un terme qu'emploie souvent J. Butler.



Altérité et anti-prédicativité

GLADYS MATTALIA

Dans le *Périple structural*, Jean Claude Milner¹ nous éclaire sur « l'anti-prédicativité » dans la pensée de Lacan, trait qu'il partage avec d'autres représentants du courant structuraliste².

Lacan a évité les prédications cliniques telles qu'elles s'énoncent sous la forme classique des propositions aristotéliennes : « x est p ». Il a évité les prédications cliniques du genre : « Dora est hystérique ». Lacan considérait la prédication clinique comme un insulte à l'être ; forme attributive classique de la psychiatrie. Chez Lacan, « (...) quand la phrase commence par un nom propre il est très rare qu'elle finisse par l'attribution d'un prédicat clinique³ ».

Milner propose qu'une forme d'opposition à la prédication pour construire un savoir à partir de l'anti-prédicativité suppose un exercice d'opposition contre les canons classiques de l'histoire de la pensée. Il propose l'inversion des places du sujet et du prédicat : ce n'est pas pareil de dire « Dora est hystérique » que de dire « l'hystérie de... ».

Le noyau dur de la théorie lacanienne est la théorie du sujet se construisant à partir de la logique du signifiant et enlevant au sujet la moindre substance particulière. Chez Lacan « l'adieu à la linguistique » date du moment où dans son texte « L'étourdit » il situe l'inconscient comme « ce qui échappe à la linguistique, ce qui se faufile entre ses fissures ». Lors du *Séminaire XX Encore*, Lacan dira qu'il fait de la « linguisterie ».

¹ MILNER J. C., *Le périple structural, figures et paradigme*, Le Seuil, 2002.p.166.

² SOLER C., *L'hystérique, sa langue, ses dialectes et ses liens, cours 2002-2003*. Collège clinique de Paris, p. 136.

³ MILNER *op. cit.*

« L'hyper structuralisme » lacanien soumet la structure à des exigences minimales, une structure unidimensionnelle ; la structure d'une chaîne signifiante doit pouvoir se résumer à un regard, un instant, un acte ou à une phrase grammaticale : « un enfant est battu ». Je me souviens d'une jeune femme dont la phrase : « pauvres, mineures et absentes », condensait presque toute sa position de jouissance. Je dis « presque toute » parce qu'elle est « pas toute » dans le ratage du partenaire sexuel lors de la rencontre de son compagnon de jouissance. Le ratage symptomatique de sa frigidité est le témoignage vivant de la position inamovible d'un « ne pas vouloir consentir ».

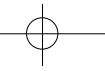
Dans la chaîne il n'y a pas de stratification, pas de métalangage, il n'y a pas d'« Autre de l'Autre ». En ce sens il n'y a pas « premier », « deuxième » ou « troisième » sexe. Le sexe se construit dans une logique caractérisée par l'instantané de la scène de jouissance (comme fut la scène primitive de l'Homme aux loups). Dans une phrase, un instant, un acte, une lettre (« V ») se condense la structure du sujet.

Une structure unidimensionnelle suppose que la phrase est le domaine fini dans lequel se construisent paradigme et syntagme. L'hyper structuralisme lacanien postule le caractère imaginaire du paradigme en créant de nouveaux concepts : le temps logique et le temps rétroactif (« l'après-coup »).

Une chaîne est la structure minimale, une chaîne est un signifiant et tout signifiant est enchaîné. Dans une relation qui n'est pas symétrique, comme chez Saussure entre le signifiant et le signifié, loin du binôme « actif-passif », le signifiant est pure action.

Milner a recours au hendiadys qui, en rhétorique classique consiste à utiliser deux noms à la place d'un nom et d'un attribut. Figure qui marque la position active du signifiant.

Le « tout » de la jouissance phallique et le « pas-tout » de la jouissance féminine, dans la logique de la sexualité lacanienne, supposent une structure active qui construit et détermine la position sexuée. Le dit et l'impossible à dire, le prédicable et



Altérité et anti-prédicativité – 93

l'anti-prédicable, en tant que deux domaines d'une même structure.

Notre pensée rationnelle et occidentale tend à la construction des propositions aristotéliennes sous le mode prédicatif sur le sujet. « Le cheval est un mammifère à quatre pattes », division entre sujet et prédicat, ce dernier étant le support des traits ou attributs essentiels qui parlent du sujet.

De nombreux linguistes structuralistes rejetant cette forme classique du prédicat ont proposé une inversion de cette formule : ce qui fonctionnait comme attribut passe à la catégorie de sujet. Par exemple : « La femme est masochiste, maternelle et intuitive » ; se trouvent inversés : le masochisme, la maternité et l'intuition d'« une » femme.

Avec la simple inversion nous évitons la prédication qui universalise et ce n'est qu'« une par une » que s'éclaire sa position face à la jouissance. Pluralité de sujets et pluralité des jouissances.

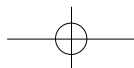
Lacan avec sa position anti-prédicative propose de « (...) promouvoir le trait comme sujet et cesser de le traiter systématiquement comme attribut⁴. Ainsi une femme est le croisement, l'union, l'équation, le sténogramme de la combinaison de deux jouissances possibles : l'une prédicable à partir de la logique phallique (□) et une autre impossible à prédiquer, « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » $S(\overline{A})$.

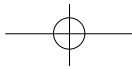
Milner dit que : « En combinant déstratification, anti-prédicativité, minimalisme, action, on arrive à déterminer ce qui pourrait être une théorie de la chaîne *a minima* quelconque⁵ ». Ainsi pouvons-nous appliquer le principe d'anti-prédicativité lacanienne pour penser la sexuation chez le sujet de l'inconscient.

Toute l'histoire de la pensée, depuis Platon et Aristote, y compris Hegel, suppose de parcourir les méandres du Tout (universel) et de l'exception (particulier).

⁴ MILNER J. C., p. 166.

⁵ *Ibid.*





94 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

Le discours analytique, à partir de Lacan, construit un horizon qui en pensant la femme dans la perspective du pas-tout, introduit la différence de la subjectivation absolue. Dans son *Séminaire XX, Encore*, Lacan établit une sorte d'équivalence entre le discours du Maître, l'ontologie de la subjectivité absolue et la position masculine.

Penser la femme, dans sa relation au signifiant, dans une logique du pas-tout, a comporté dans l'histoire de la pensée de rompre avec une logique universalisante.

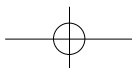
L'effort de Lacan fut de penser la sexuation, y compris à la fin de l'analyse, en rapport au réel inscrit au-delà de l'Œdipe, dans le régime du « pas-tout ».

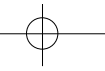
Lacan ironise à propos d'Aristote dans « L'étourdit » : « Cela n'eût-il pas eu son intérêt pourtant qu'il aiguillât son Monde du *pas-tout* à en nier l'universel ? L'existence du même coup ne s'étiolait plus de la particularité, et pour Alexandre son maître l'avertissement eût pu être bon : si c'est d'un ab-sens comme-pas-un dont se nierait l'univers que se dérobe le *pas-tout* qui ex-siste, il aurait ri, tout le premier c'est le cas de la dire, de son dessein de l'univers 'empirer⁶ ». Son Maître se serait assez amusé avec ça, ajoute Lacan.

Penser la femme a supposé alors une ouverture et un changement de regard sur la problématique de la différence de sexes. Le « pas-tout » féminin, ce « pas-tout » qui structure *Encore* et au-delà du féminin, a ouvert un champ d'interrogation et un horizon marqué par une nouvelle jouissance, celle de l'Autre sexe, qui se singularise par son anti-prédicativité.

À partir du moment où Lacan produit ses formules de la sexuation nous ne retrouvons plus sous sa plume des prédicats sur le féminin. Colette Soler ajoute à ce propos que dire « féminin » est déjà un mode prédicatif.

⁶ LACAN J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 469.





Altérité et anti-prédicativité – 95

Avant la parution de ses *Écrits* nous pouvons trouver quelques références sur la « vraie femme » en rapport avec Madeleine de Gide ou Médée d'Euripide. Des femmes, qui par leurs actes, dépassent la dialectique universalisante du tout phallique ; des femmes qui se situent au-delà de l'Œdipe, au-delà des lois de la *polis*. Lacan, en construisant sa logique du pas-tout singularisant délaisse une quelconque prédication.

Le plaisir, les plaisirs du monde antique⁷, supposent une physique des qualités matérielles regroupées par rapport à une conception binaire possible (lourd/léger, sucré/salé, blond/brun, symétrique/déformé) ayant une incidence sur un corps en tant que lieu d'affectation, pour construire une arithmétique des plaisirs (tendu/détendu, excité/calme, tumescence/détumescence, plaisant/douloureux). Une syntaxe et une logique organisées autour des qualités nommées par les adjectifs conduisent à une réduction au nom des corps et des sujets, sous l'impératif des plaisirs possibles que le langage peut nommer.

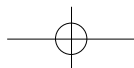
L'anti-prédicativité et l'anti-adjectivation de la logique lacanienne c'est d'aller au-delà du possible, au-delà du langage, au-delà du plaisir, au-delà du sens. Le *il n'y a pas* de la relation entre les sexes dans *Encore* ou le *ab-sens* de « L'étourdit », ce sont les modes de nommer cette impossibilité prédictive qu'inaugure le fait de penser « une » femme. « Une » femme suppose l'exclusion de toute prédication universalisante. Une femme est exclue de la nature des choses qui est celle des mots. Et ainsi « (...) la vraie femme n'arrête pas d'être réinventée au travers de l'histoire⁸ ».

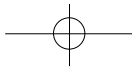
Mais une « pas-toute » est au-delà de la réalité... la réalité étant toujours discursive. « Il n'y a pas la moindre réalité pré discursive » ajoute Lacan, et dire qu'elle est « pas-toute » équivaut à dire qu'« (...) il y a toujours quelque chose en elle qui échappe au discours⁹ ».

⁷ Je vous renvoie au texte *Le triple du plaisir* de J. C. Milner, éd. Verdier, 1997.

⁸ SOLER C., *op.cit.*, p. 142

⁹ LACAN J., *Seminario XX*, Encore, Seuil, Paris, p. 44.





96 III. CHANGEMENT D'ÉPOQUE

Ainsi quand Lacan dès « La signification du phallus » établit la différence entre être et avoir le phallus pour aborder la différence de sexes, il pourra le préciser ultérieurement à partir de l'utilisation de fonctions propositionnelles. Quand il écrit : « $\forall x \quad \Phi(x)$ (pour tout x , Φ de x), l'argument (x) avant de s'associer à la fonction phallique (Φ) demeure indéterminé. Ainsi il n'y a pas de composante essentielle masculine ni féminine, *L'anatomie n'est pas le destin*¹⁰ ». C'est parce qu'un « x » se situe entièrement dans la fonction phallique qu'il peut se dire « homme » ; et parce qu'un autre « x » se situe pas tout dans la fonction phallique qu'il peut se dire femme.

Le « tout » et le « pas-tout » ce sont les modes de capture (phallique) et de limite (non phallique) du corps et du sujet par la langue. Deux possibilités du parlêtre, deux versants de la structure. Comme le dit Colette Soler : « Si un être vient à représenter cette limite ça veut dire que rien ne peut être dit le concernant, ou encore que tout peut se dire, c'est-à-dire n'importe quoi, mais rien qui puisse fonder une définition universelle¹¹ ».

Un excès prédicatif

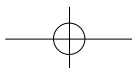
À l'énigmatique question freudienne « Que veut la femme ? *Was will das Weib ?*, on peut répondre par la voie : *elle veut souffrir...* « Monstrueux préjugé » dira Lacan, et qui pourtant demeure indiscuté malgré les faits cliniques et quotidiens démontrant le contraire.

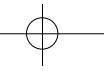
Helene Deutsch et Karen Horney ont souscrit à cette formule en se soutenant de l'interprétation erronée du supposé « masochisme féminin¹² » freudien comme étant l'essentiel du

¹⁰ Ceci est le titre d'un essai dont je suis l'auteur, publié par l'Université de Valencia en 1997.

¹¹ SOLER C. : *Ce que Lacan disait des femmes*, In Progress, éd., du Champ lacanien, Paris 2003, p. 277.

¹² FREUD S. : « Un enfant est battu » (1919) et « Le problème économique du masochisme » (1924).





Altérité et anti-prédicativité – 97

désir féminin. Mais en réalité avec de telles affirmations Freud explore méthodologiquement les versions de l'objet complémentaire du désir masculin, dans son versant phallique. Ainsi il qualifie de féminin le masochisme de certains sujets masculins et il conclut que si le sujet aspire à *être battu* c'est pour *être aimé* comme la femme du père. Être l'objet complémentaire de la jouissance de l'autre est loin de définir une position subjective dans la sexualité.

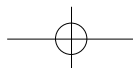
Dans les textes sur le « vouloir de la femme » (1923/25/31) Freud n'a pas recours au masochisme, sa boussole d'orientation poursuivra les chemins de la castration et il définira la féminité par la subjectivation du manque phallique. Manque qui ouvre la possibilité d'être l'objet du fantasme de l'autre dans un éventail de possibilités allant du « chatouillement au gril ». L'erreur freudienne, que les féministes lui ont fait payer cher, fut de réduire l'inconscient à l'Un phallique. Néanmoins n'oublions pas qu'il a laissé ouverte la question sur le « vouloir de la femme ».

Helene Deutsch dans sa *Psychologie des femmes* (1945) nous dit : « Les femmes sont habituées à la douleur (...) à l'aise dans la douleur (...) lorsque dans la reproduction elles subissent l'accouchement » ; et le narcissisme – selon l'auteur – les préserve d'un masochisme intense. La femme – le corps de la femme – est un champ de bataille où se débattent : masochisme, douleur, narcissisme. « Le destin de la femme en tant que servante de l'espèce – ajoute Deutsch – dépend de la collaboration harmonieuse du masochisme et du narcissisme ». L'hyper masochisme féminin et le tragique du personnage de Carmen de Bizet sont le paradigme – pour Deutsch – d'une « vraie femme ».

Dans « L'étourdit » Lacan lance une vigoureuse critique à ces femmes analystes qui ont glissé de l'inconscient à la « (...) voix du corps, comme si justement ce n'était pas de l'inconscient que le corps prenait voix¹³ ».

La femme masochiste dans l'errance de sa jouissance Autre consent à se faire battre, lier, bâillonner, châtier, soumettre,

¹³ LACAN J., *op.cit.*, p. 463.



maltraiter, injurier, blasphémer... dans sa tentative pour attraper le semblant d'objet qui la rendrait complément d'être de la castration masculine. Alors que consentir à être la cause de la jouissance de l'Un « ne les identifie pas comme femmes ».

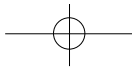
Une femme peut prendre parfois un *air de masochiste* pour se donner un « air de femme » et, de la sorte, être la femme d'un homme. Cette mascarade, ce semblant de souffrance, n'indique pas et peut même être à l'opposé de la position féminine qui, aux dires de Lacan « transcende l'ordre du contrat ». (« Idées directrices pour un Congrès sur la sexualité féminine »)

Prédiquer une femme, ou plutôt prédiquer sa jouissance, l'adjectiver, peut nous conduire à des erreurs d'interprétation. Celui qui pleure n'est pas toujours celui qui souffre le plus, « les pleureuses » en ont fait profession. La sagesse populaire le traduit par des « larmes de crocodile ». Ce qui grince – les pleureuses – c'est la composition et l'affrontement de deux logiques, apparemment contraires, celle de la douleur et celle de l'argent. Les pleureuses savent inscrire la jouissance prédicable de la douleur dans les lois du marché. Des femmes qui ne versent pas une seule larme qui ne serait pas réintégré.

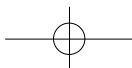
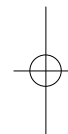
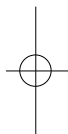
Les *airs de femme*, ses prédications, changent selon les temps et régulent les liens sociaux propres au discours. *On la dit-femme*, on les diffame ou, pour mieux le dire on dit du mal d'elles, on les maudit.

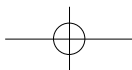
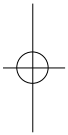
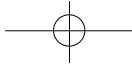
Une femme marque l'évanescence du sillon que le poisson trace dans l'eau. Elle, à l'instar d'Eros, n'a rien à voir avec les prédicats : beauté, jeunesse, richesse, intuition, souffrance... Au-delà de la présence, de la nature, de l'anatomie, de la biologie, du genre, au-delà *d'être née femme*, au-delà de *devenir femme*, au-delà du plaisir, au-delà de l'au-delà et ainsi encore...

Traduit par Celina Capriotti-Brisou



LE DIRE DU SEXE





Jouissances inavouables

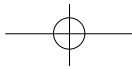
ANITA IZCOVICH

Au commencement, étaient les jouissances inavouables, pourrait-on dire, dans le sens où l'inavouable serait au fondement de la structure du sujet. En effet, si on se réfère au texte de Freud de 1925 "La négation", on perçoit bien comment quelque chose d'inavoué, au sens de refoulé, peut accéder à la conscience à la condition d'être nié. Ainsi, originellement, la fonction du jugement doit d'une part prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, à *das Ding*, dans l'épreuve de la réalité, retrouvant alors l'objet rendu présent, par reproduction de la représentation, alors qu'il est absent. On pourrait dire que le jugement d'existence, c'est finalement faire l'aveu que l'objet est là sur l'inavouable qu'il est absent.

C'est un point que l'on retrouve dans la théorie lacanienne, dans la question du sujet qui se constitue à partir de son absence, du *fading* dans son fantasme, de l'élosion d'un signifiant au lieu de l'Autre où gît le défaut d'existence. Celui-ci est inavouable pour le sujet, c'est-à-dire qu'il le refoule, et c'est comme cela qu'il s'affirme comme sujet. La place où une vérité est avouée, est en même temps une vérité niée. C'est là qu'intervient précisément la question de la structure du sujet. Car le sujet névrosé, que fait-il ?

Lacan, à partir de son graphe, place le sujet comme émetteur qui reçoit de l'Autre, du récepteur, son propre message sous la forme inversée. Le névrosé feint de feindre : il avoue une vérité pour qu'on la prenne pour un mensonge. Tandis que le sujet psychotique ne reçoit pas son message sous une forme inversée. Lacan fait remarquer que « c'est sous la forme d'une verbalisation négative que l'inavouable sentiment vient à surgir dans l'« interprétation » persécutive¹. Il en découle que la conduite de

¹ LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Seuil, Paris, p. 298.

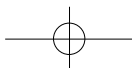


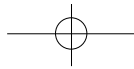
102 IV. LE DIRE DU SEXE

la cure analytique n'est pas la même dans la névrose que dans la psychose. Si dans la névrose, l'élaboration vise à énoncer des vérités inavouables parce que refoulées – on nuancera d'ailleurs ce point plus tard – dans la psychose, au contraire, il ne s'agit pas de faire avouer les représentations inconscientes, précisément parce qu'elles ont été forcloses. Donc, faire en sorte qu'elles s'avouent, c'est les faire surgir dans le réel : l'interprétation devient alors persécutive.

Je pense à une patiente psychotique dont la conduite de la cure consiste justement à l'éloigner des points cruciaux qui font surgir des idées de suicide. Il ne s'agit donc pas qu'elle avoue les éléments inconscients qui sont à ciel ouvert, mais qu'elle mette en quelque sorte un voile dessus, que l'analyste l'aide même à les désavouer. Cette femme psychotique donc, traquait précisément l'aveu d'une faute chez son père, et elle répétait cela avec son mari. Elle avait ordonné à ce dernier de jeter à la poubelle deux mille coffrets de musique qu'il avait mis 20 ans à collectionner. C'était d'ailleurs cela, entre autres, la faute de son mari : il accumulait des objets qui l'envahissaient. Lorsque cette patiente m'a énoncé ce point, je n'ai rien dit, et mon silence est devenu persécuteur, parce qu'elle a interprété que je lui attribuais la faute d'avoir dépouillé son mari d'objets qui lui étaient chers depuis 20 ans, ce que je n'avais pas dit mais qu'elle pensait elle-même sans se l'avouer. J'ai dû la rassurer tout de suite sur le fait qu'elle n'avait pas fait de faute. Ce qu'elle cherchait dans le transfert, c'est comment l'analyste pouvait faire la faute de lui reprocher une faute qu'elle se reprochait elle-même, ce qui pouvait déclencher des idées de suicide. L'inavouable ici, c'est détruire l'autre pour se détruire soi-même. Eh bien, dans la cure analytique, concernant la psychose, il vaut mieux laisser à l'occasion l'inavouable inavoué, puisque non symbolisé et non symbolisable. Car si le signifiant inavouable est avoué, il s'inscrit dans le réel.

Dans la névrose, on peut faire une différence entre le traitement de l'inavouable dans l'hystérie et dans l'obsession. Freud le notait déjà ainsi : il y a un oubli, une amnésie, dans l'hystérie. Alors qu'au niveau de la structure obsessionnelle, le sujet exprime la vérité du signifiant, en y mettant une dénégation, ce par quoi il





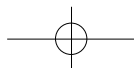
s'annonce comme n'étant pas cela que justement il articule. C'est-à-dire que dans l'hystérie, l'inavouable est ignoré d'être oublié, alors que dans la névrose obsessionnelle, l'inavouable est affirmé comme vérité, mais dans la dénégation. Donc, du coup, dans l'hystérie, le désir ne se maintient que dans l'insatisfaction en s'y déroband comme objet, pour faire oublier la jouissance inavouable. La jouissance est inavouée au sens de dérobée.

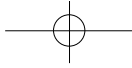
Je pense à une jeune femme de 24 ans qui est venue en analyse avec un symptôme qui était pour elle de ne pas pouvoir rencontrer d'homme. Et si une rencontre avec un homme s'avérait conduire au rapport sexuel, elle se déroba. Elle souffrait de ne pouvoir être l'objet du désir de l'homme, mais en même temps elle aimait en être l'amie, en se sentant comme eux, en « faisant l'homme ». De plus, elle se considérait plus Autre que l'homme, c'est-à-dire qu'elle lui apportait quelque chose de supplémentaire en attirant ses confidences. En s'intéressant ainsi au symptôme de l'homme, en incarnant l'Autre pour eux, elle ne consentait pas à être leur symptôme, à être leur objet de désir. Du coup, elle se refusait à la jouissance, et la rendait insatisfaite.

Elle situait la cause de ses symptômes dans la dysharmonie du couple parental. Elle se refusait aux hommes comme sa mère face à son père. En même temps, elle s'identifiait à son père châtré : tous deux étaient maladroits dans la séduction avec l'autre sexe. Elle déclinait ce désir insatisfait, cette jouissance en défaut, dans ses élaborations, et les retrouvait dans la répétition de ses actes avec les hommes, avec des variantes. Finalement, à partir des déclinaisons de ses jouissances inavouables, ce qui est ébranlé, c'est la vérité de l'harmonie entre les sexes. Nous en sommes là pour l'instant.

Quant à l'obsessionnel, il nie le désir de l'Autre et accentue, dans son fantasme, l'impossible évanouissement du sujet, en se portant caution de l'Autre. Contrairement à l'hystérique, il n'y a pas un manque de plaisir durant l'enfance mais un trop de plaisir, comme le faisait remarquer Freud.

L'obsessionnel met une négation sur ses jouissances inavouées. Dans le cas de l'Homme aux rats, on peut noter l'importance de





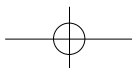
104 IV. LE DIRE DU SEXE

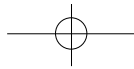
l'agressivité, de la cruauté, des pulsions criminelles. Mais face à ces impulsions, il a des doutes, des compulsions, des commandements pour combattre la sanction. C'est d'ailleurs dans l'ordre inverse qu'apparaissent les éléments : d'abord la punition, la défense qui empêche les jouissances inavouables de se réaliser, et ensuite seulement le désir coupable.

Il peut arriver que certains petits garçons obsessionnels, arrivés au bord de l'aveu de jouissances inavouables dans leur élaboration, s'arrêtent soudain en déclarant : « ça, je ne le dirai pas, parce que c'est personnel ». Et on a beau leur renvoyer qu'ils sont précisément bien à l'endroit même des choses personnelles, ils mettent soudain une négation sur l'aveu de leur désir coupable.

Un enfant de 8 ans m'avait apporté, lors d'une séance, une lettre qu'il avait adressée à son père, où il avait écrit : « cher papa, pardonne-moi de la dispute qu'on a eue et de t'avoir dit que je te quitterai quand je serai grand ». Quand je l'ai interrogé sur ce point, il a refusé énergiquement de me répondre, pour dire ensuite qu'il avait insulté son père, et qu'il en avait honte. Cela étant, son symptôme était d'être pris dans une soumission totale au père, pour justement le soutenir dans son manque, et il commençait tout juste à s'affronter au père, afin d'en mesurer les effets dans leur rapport à la castration. Le problème, c'est qu'il se sentait coupable – d'où la demande de pardon – de quitter son père symboliquement, dans le sens où il craignait que son père ne s'effondre.

J'évoquerai, d'autre part, le cas d'un homme obsessionnel dont le symptôme était une forte angoisse après la mort de son père, associée à la peur de mourir. Son discours était régi par la maîtrise, toute surprise intervenant dans l'analyse étant annulée aussitôt. La jouissance inavouée était négativée. Ce sujet « bluffait » l'analyste comme il disait « bluffer » les autres dans son entourage. Il ressentait les coupures, les interprétations désignant l'envers de la maîtrise, comme des « douches froides ». C'était le seul moyen de débusquer par instants la jouissance cachée. Finalement, cet analysant a articulé son fantasme autour de l'identification paternelle suivante. Son père était à ses yeux peureux et lâche, il avait les signes de la défaillance phallique.





Et la position de cet analysant était de passer au-dessus de ce père, pour atteindre la puissance des images identificatoires de son grand-père maternel, opération qui nécessitait ce qu'il appelait le « bluff ». Il s'est avéré que son désir de maîtrise s'accrochait à cela, et que ses angoisses de mort qui étaient survenues suite à la mort de son père étaient liées à son désir de meurtre du père. S'il se souvient avoir voulu battre son père quand il jouait avec lui au train électrique, il se voit, dans un rêve, mourir sur la chaise électrique là où on meurt de ses fautes. Celles-ci sont aussi articulées à l'inceste, à travers sa mère qui selon lui, méprisait son père. Ce que ce dernier ne lui avait pas transmis, il fallait qu'il l'obtienne hors la loi, dans l'imposture, en tuant le père pour jouir de la mère. Quant à l'analyse, elle lui a permis, au bout de nombreuses années, face aux déclinaisons de son désir mort, dans les coordonnées de sa position incestueuse, de mettre le doigt sur ces jouissances inavouées pour les entamer, et ainsi pouvoir inscrire son désir dans une certaine responsabilité de sa propre famille.

Alors, est-ce qu'on peut dire pour autant que l'analyse consiste à avouer les jouissances inavouables, notamment les jouissances œdipiennes ? Lacan souligne bien que, concernant le témoin, la justice veut juger ce qu'il en est de sa jouissance en ayant pour but qu'elle s'avoue, en ceci précisément qu'elle est inavouable. Dans l'élaboration analytique, il s'agit plutôt de traquer la jouissance, et cela ne peut se faire que dans un semblant : « la jouissance s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, qu'à partir d'un semblant² ».

Il y a donc un au-delà de l'inavouable. Lacan développe la question de l'au-delà de l'Œdipe, dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*. Il critique déjà *Totem et tabou*, dans le sens où selon Freud, le meurtre du père de la horde est réel, il s'est forcément passé, et c'est à partir de là que tout a démarré. On pourrait dire que le mythe de *Totem et tabou* est un aveu de la jouissance. Il montre bien que le meurtre du père est la condition de la jouissance, et dans son énoncé, c'est l'équivalence du père mort et de la jouissance. C'est le père qui garde en réserve la

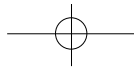
² LACAN J., Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, p. 85.

jouissance, et c'est de là qu'est parti l'interdit. Il s'agit du mythe comme opérateur structural selon la lecture que Freud nous propose. Alors que pour Lacan, que le père mort, soit la jouissance, c'est l'impossible.

Selon le développement du Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Œdipe, dans sa référence à Sophocle, n'est pas du tout traité comme un mythe. Précisément, parce qu'il y a la question du savoir. C'est-à-dire qu'Œdipe cherche à savoir la vérité, il délivre le peuple d'une énigme, supportée par le Sphinx. Œdipe, lui répondant, supprime le suspens qu'introduit dans le peuple la question de la vérité. Cela illustre bien comment la vérité ne peut s'énoncer, s'avouer que d'un mi-dire, le modèle en est l'énigme, à laquelle il faut répondre au titre d'un danger mortel. Pour Lacan, Œdipe est un inconscient au sens adjectif du terme, il est la castration elle-même, à savoir ce qui reste quand disparaît de lui, sous la forme de ses yeux, un des supports élus de l'objet *a*. Donc là, on pourrait dire qu'Œdipe illustre la vérité sœur de jouissance avouée sous la forme de l'objet *a*.

Mais au-delà de la castration, il y a la question de la mort. Lacan rappelle comment l'interprétation des rêves de Freud a surgi de la mort de son père. Et quelque chose s'y cache, c'est le vœu vœu que le père soit immortel. On peut dire que le vœu du sujet, c'est l'inavoué, c'est donc le non savoir de la mort. Le père mort de Freud, est équivalent au père immortel, au père de la jouissance, celui de *Totem et tabou* qui a existé.

Selon Lacan, que le père mort soit la jouissance, c'est le réel comme impossible, se différenciant de l'imaginaire et du symbolique. Finalement, tout mythe est un énoncé de l'impossible. Et si Freud attribuait la jouissance au père, au signifiant maître, pour Lacan, le père est celui qui ne sait rien de la vérité. On voit donc là la différence entre Freud et Lacan en termes de jouissances inavouables : pour Freud, l'inavouable serait à avouer dans un mythe. L'inavouable à avouer, c'est l'inconscient, que Freud situe comme vérité de l'expérience analytique. Tandis que pour Lacan, il n'y a pas à localiser les jouissances inavouables dans une vérité du signifiant maître ou du mythe du père. La vérité n'existe pas, le père étant ce réel



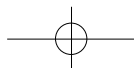
impossible. Dans « Radiophonie », l'inconscient est posé comme un terme métaphorique à désigner le savoir qui ne se soutient qu'à se présenter comme impossible, se confirmant ainsi d'être réel. Donc on peut le dire autrement : l'inconscient, ce n'est pas avouable. Et finalement, la question, ce n'est plus qu'est-ce qui s'avoue dans une analyse, mais plutôt qu'est-ce qui ne s'avoue pas, tout simplement parce que ça n'existe pas.

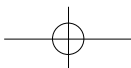
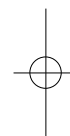
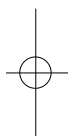
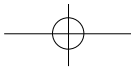
Dans « Inhibition et *acting out* », en mars 1976, Lacan dit qu'« une analyse fait avouer quiconque s'y risque, chacun dans l'analyse s'avoue-rité, (...) pour faire équivoque avec sa vérité », et il n'y a que des vérités particulières³.

Finalement, ce qui s'avoue, c'est une vérité qui ment, ou comme on peut le voir dans le texte que nous avons travaillé cette année au Séminaire École à Paris « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » de 1976 : « le mirage de la vérité dont seul le mensonge est à attendre (...), n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin d'analyse⁴ ». Il s'agit de la passe et du risque qu'on prend de témoigner au mieux de la vérité menteuse. C'est ce que Lacan appelle l'*hystorisation* de l'analyse, avec y, pour faire équivoque avec l'hystérisation. Ce point est repris dans « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre ». Il montre la différence entre l'identification hystérique, paternelle, propre à la vérité menteuse, et l'identification au trait particulier. Donc, si l'hystérique a un inconscient pour se faire consister en « la radicalement autre », comme on l'a vu tout à l'heure avec notre analysante, l'hystorisation de la passe, c'est ce qui pousse à prendre le risque, à mettre à l'épreuve, à faire déconsister le radicalement autre propre à l'inconscient. Il s'agit, dans la passe, de témoigner de la vérité menteuse de la femme, de l'inadéquation entre les sexes, pour faire déconsister les jouissances inavouables.

³ LACAN J., « Pas tout Lacan », « Inhibition et *acting out* », Clôture du Congrès, 24/03/1976.

⁴ LACAN J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Écrits*, Paris Seuil, p. 572.





Le dire, sexué *Ou L'Autre réalité sexuelle*

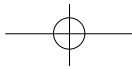
COLETTE SOLER

« [...], l'inconscient est un fait en tant qu'il se supporte du discours même qui l'établit [...] »
« L'étourdit », *Scilicet 4*, Seuil 1973, p. 35.

Quel pluriel ?

Je me suis d'abord interrogée sur ce que le titre de ce Rendez-vous international 2006, « Les réalités sexuelles et l'inconscient », pouvait engager en mettant *réalités sexuelles* au pluriel. Quand Lacan a parlé de « la réalité sexuelle de l'inconscient », c'était au singulier pour dire qu'il n'y en a pas d'autre que la pulsion. Autrement dit pas d'autre que la jouissance déjà civilisée par le langage de l'inconscient, avec son « solde cynique ». En effet, ce qui se dit du sexe, dans une analyse, au niveau de la vérité signifiée par le discours de tout sujet et chiffrée dans son symptôme, ne va pas au-delà, je cite, d'une « sexualité de métaphore, métonymique à souhait¹ » par ces accès non pas pré- mais « extra-génitaux ». Nous partons de ce fait d'absence, absence du rapport là où les corps copulent pourtant. Rien d'un rapport sexuel avérable. Rapport fantasmatique, et rapport d'amour, oui, mais pas de rapport de jouissance. Le mal-dit du sexe, comme on parle de mal-bouffe, « malédiction » disait Lacan, s'impose de la pratique freudienne. Avec l'inconscient langage, ce n'est pas grand chose qui en est dit du sexe et même rien du tout, rien d'autre que l'asexué. Dit autrement : castration et fantasme, y font objection, mais ils y suppléent aussi, présidant aux voies qui conduisent chacun vers sa « vraie couche » comme dit Lacan. Ces voies sont propres à chacun, il n'y a « que des vérités particulières à répondre du malaise », vérités

¹ LACAN J., « L'étourdit », *Scilicet 4*, Seuil 1973, p. 35.



110 IV. LE DIRE DU SEXE

plurielles donc, de la sexualité perversément orientée de l'inconscient. On pourrait donc prendre ce pluriel, au niveau du un par un, nous rabattrions notre titre sur un thème des plus classique, du genre « Fantasme et symptôme » au cas par cas. La palette serait certainement vaste, indéfinie, on pourrait même se divertir de cas originaux, mais ce ne serait rien d'inédit.

Autre hypothèse alors. Ce pluriel pourrait-il désigner la variété des pratiques de corps à corps dans la civilisation moderne, leur foisonnement multiple, auto, hétéro, homo, sado, maso, toxico, etc. ? Je ne le pense pas. Nul ne contestera que tout ce qui peut se dire du « sens sexuel » découvert par Freud, ou de la « réalité sexuelle de l'inconscient » affirmée par Lacan, soit le produit de la technique de déchiffrement et d'interprétation analytique. Autrement dit, le produit d'une pratique qui n'attend rien du témoignage, pas même de la part de témoignage qu'il y a dans la parole analysante, au sens où témoigner c'est dire ce que l'on sait.

Mettre « réalités sexuelles » au pluriel, comme le fait notre titre, n'était donc pas une invite à recenser les variétés actuelles de tout ce que l'on peut faire avec un corps en matière de jouissance – ce que l'on appelle les symptômes contemporains. Le psychanalyste, n'étant ni sociologue, ni statisticien, quoique concerné par le discours de son époque, et n'ayant en outre, pas à prendre parti sur les mœurs de son temps.

Y a-t-il d'ailleurs vraiment du neuf à trouver sur cette voie pour la psychanalyse ? Je note d'abord, que le catalogue de ces pratiques est assez stable à travers les siècles, tout ce qu'il est possible de faire avec un ou des corps s'est déjà pratiqué, voire institutionnalisé. Certes la répartition des fréquences diffère selon les époques, mais pas la nature des phénomènes. Ce qui diffère, par contre c'est qu'il est loisible aujourd'hui de les exposer au grand jour. Et, puis, surtout, que l'on sait désormais, en partie d'ailleurs grâce à la psychanalyse, que notre mode de jouissance, est celui qui – je cite *Télévision* – « ne se situe que du plus-de-jouir, qui même ne s'énonce plus autrement ». Ce qui veut dire qu'en matière de jouissance réglée par le discours il n'y a rien d'autre que ces bonus, que ce soit dans les pratiques érotiques ou dans les pratiques de parole. Je dis jouissance réglée

par le discours, car je laisse de côté la réalité sexuelle « hors discours » de la psychose. Pour celle qu'ordonne le discours, ça ne fait donc encore qu'une seule réalité sexuelle supplétive du rapport qui manque, toujours la même, quoique avec ses variations individuelles. Dans tout ça, pas d'Autre, pas d'Autre réalité sexuelle que la jouissance tenue perverse, celle que la langue colonise.

Reste que les réalités sexuelles sont au moins deux. Et la production des formules de la sexuaction en 72 a entériné ce pluriel du deux. La castration, objecte et supplée au rapport mais elle détermine aussi ce que l'anatomie à elle seule ne suffit pas à faire, à savoir deux moitiés, qui, je cite, ont « un rapport au sexe² » distinct. Et voilà le seul pluriel que je trouve pour donner consistance à notre thème, sans sortir des limites du discours de la psychanalyse. Il me ramène à une question que j'ai pour ma part ouverte il y a longtemps dans les années 90, lors des journées sur l'au-delà de l'Œdipe, avec le cas d'Ysé dans la pièce de Paul Claudel, *Le partage de midi*.

L'Autre réalité sexuelle

La question est la suivante : l'inconscient langage, qui préside à la castration et au solde cynique, ne sait rien de l'Autre réalité sexuelle. Je reprends là une de mes vieilles formules. Comment l'analyste alors, en saura-t-il quelque chose, s'il s'en tient à sa fonction de cause et d'interprète ? Comment une pratique de langage qui « se passe de tout savoir-faire des corps » accèdera-t-elle à ce qui n'est pas inscrit dans l'inconscient-langage, ni dans ses signifiants, ni dans tout ce que les dits chiffrent, ni dans ce qu'ils disent, ni dans ses lettres ? Si l'inconscient-savoir ne sait rien de l'Autre, et c'est par définition en quelque sorte, on peut se demander en quoi une jouissance qui n'est pas toute phallique, qui n'est pas causée par un objet *a*, une jouissance donc non chiffrée, hors symbolique, qui n'a pas de répondant de savoir – ce que Lacan martèle dans le séminaire *Encore* – en quoi elle peut intéresser la cure analytique, qui ne

² *Ibid.*, p. 21.

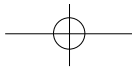
112 IV. LE DIRE DU SEXE

sonde pas les frémissements de la sensorialité corporelle, qui ne peut traquer la jouissance que par le semblant, et ceci pour les deux sexes d'ailleurs. Faut-il penser que l'on n'analyse pas ce qui est femme chez les femmes ? Le dernier cri de Freud « que veut la femme ? », pourrait laisser supposer que l'on analyse seulement des sujets, fussent-ils femmes, et que la part pas-toute reste hors champ. Lacan s'est évertué sur cette question, il a convoqué la logique des ensembles et la topologie pour situer ce qui n'est pas tout dans l'inconscient, et je dois dire que c'est la seule question qui me paraît encore intéressante sur ce thème du sexuel, après un siècle de psychanalyse passé à baliser l'Une-réalité-sexuelle.

La solution tient à ceci, c'est qu'il n'y a pas que l'inconscient comme savoir avec le trou inviolable du refoulement originaire, il y a le dire ! Le dire qui n'est aucun des dits de l'analysant, et qui ni ne se déduit, ni ne s'induit, mais s'infère de tous les dits du sujet. Ce serait d'ailleurs occasion éventuellement de redonner actualité à la notion de construction que Freud a cru bon d'ajouter à l'interprétation. Qu'est-ce qui les fait parler, les hommes et les femmes ? C'est là et seulement là, au niveau de ce qui commande à tous les dits de l'inconscient que peut se trouver, peut-être, l'incidence différentielle de leur jouissance. C'était l'hypothèse de Lacan, car le dire, le dire à interpréter, est – je cite *Encore* – « incarnation distincte du sexe³ ». La seule.

Voyons l'enjeu de cette référence complexe au dire. Lacan l'introduit en tiers entre le réel et la vérité. Le dire vient d'où le réel commande à la vérité, le réel étant à entendre comme l'impossible du rapport, mais aussi, comme ce qui y supplée au titre de la jouissance. Le signifié du dire n'est donc ni le réel, ni le sujet, « lequel est effet de dit ». Le signifié du dire, c'est l'existence à écrire en deux mots. Il nomme une ex-sistence, soit un sujet que Lacan dit réel, en 1975, pas simplement parce qu'il est le -1 du discours, mais aussi en raison de son incarnation. C'est pourquoi dans ces années-là, il ajoute que le dire fait sinthome, nouant borroméennement les trois dimensions, et avec elles la

³ LACAN J., *Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 35.



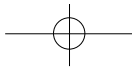
jouissance, désir, le lien à l'amour, et l'identité sexuée. Tout parlant, en tant que tel, tombe sous le coup de « l'Un dire » de « l'Un-tout-seul ». Cette formule donne en fait la traduction, à la fois structurale et clinique, de l'exil du rapport sexuel. Reste alors à spécifier les dire des deux incarnations distinctes du sexe, et à questionner ce qui peut « ex-sister » de dire du côté de l'Autre réalité sexuelle. Pourrait-on parler d'un dire Autre se différenciant du dire Un, celui de l'homme ?

Le dire séxué

Lacan n'est pas allé jusqu'à affirmer Un dire Autre. On comprend pourquoi : ç'eût été une contradiction par rapport à ce qu'il a écrit *La femme barrée*, pour désigner un défi à l'universel, qui objecte à ce que l'on puisse dire toutes les femmes. En 1978, cependant, il produit, en passant, un nouveau couple de termes, le sinthome-il et le sinthome-elle. On pourrait se demander si ce sinthome-elle réduit la barre qui fait les femmes pas toutes. Il ne semble pas, car il fait de ces deux termes les composant du rapport intersinthomatique de chacun à sa chacune. Le sinthome-elle ici, n'est donc qu'une autre formule pour la une-femme symptôme de l'homme. Pas toutes comme ça, justement, on ne peut l'ignorer, encore moins aujourd'hui qu'hier. Ce qui veut dire qu'il faudrait mettre l's du pluriel, sinthomes-elles, pour couvrir tout le champ de ce que l'on appelle les femmes. Pas si simple pourtant.

La question demeure donc, de savoir comment l'Autre, (-1) dans l'inscription langagière, passe à l'acte... du dire. C'est toute la question de l'analyse des pastoutes. Il est sûr que Lacan produisant la série de termes, le *pastoute*, L'Autre, la Femme barrée, la surmoitié, la fameuse, a levé ce qu'il appelait le scandale du discours analytique, à savoir l'élosion du Sexe (avec une majuscule) dans le freudisme. Mais les conséquences sur l'analyse n'ont pas été dépliées.

Je pars ici d'une petite indication de Lacan qui me paraît mériter que l'on s'y arrête. Parlant de l'analyse de la surmoitié en question, il évoque – je cite – « ce qui ex-siste des voies de



114 IV. LE DIRE DU SEXE

son dire⁴ ». Voilà une expression que l'on n'emploierait pas pour la moitié homme car de ce côté-là, tout passe par la voie unique de la fonction unique, que ce soit la cause du désir, la jouissance symptôme, le rapport à l'amour impliqué, et bien sûr l'identité... dite virile qui s'ensuivent. Chez les femmes pas de voie unique. Au moins les deux voies de la partition spécifique que le *pastout* ajoute à la division du sujet. Partition entre le rapport au phallus qu'il y a bel et bien, et le rapport à l'Autre barré, Autre, auquel la femme a plus rapport que l'homme, du fait qu'elle est Autre par sa jouissance. D'où son écartèlement entre deux partenaires distincts grand f et A barré. Comment cette partition, qui ne s'énonce pas, vient-elle à s'affirmer au point que l'on puisse inférer quelque chose du dire de la surmoitié ?

Les voies de son dire

Pour spécifier les voies propres de son dire, j'avais en 1990 évoqué une négativité anéantissante corrélée à une absolutisation de l'amour. Aujourd'hui, je dirai plutôt et de manière plus générale, que l'autre réalité sexuelle comme dire, s'impose par la voie du s'inscrire en faux. Je ne sais comment on peut traduire cette expression en espagnol et en portugais ? S'inscrire en faux contre quelque chose, c'est un mode de négation. C'est objecter, opposer un démenti, une dénégation dit le Robert, une protestation disait le Larousse du XIX^e siècle. C'est que le dire de la partition passe d'abord par les voies d'un « ça n'est pas ça » spécifique, ou mieux d'un « ça n'est pas tout ça » comme on dit idiomatiquement en français pour prendre congé en signifiant que quelque chose vous appelle ailleurs. Je mets cette formule de l'intérêt divisé « ça n'est pas tout ça », en regard du « tout mais pas ça » dont Lacan situe le point de vue masculin sur la femme. C'est un ne pas s'y reconnaître dans la voie unique, un démenti quant à la résidence une, qui ne s'énonce pas toujours, et même rarement, qui peut ne pas faire de bruit, voire s'affirmer dans des silences de plomb. Plus qu'une négation, c'est une formule de retranchement. Lacan utilise d'ailleurs ce terme de retranchement, le même qu'il a d'abord employé pour la *Verwerfung*.

⁴ LACAN J., « L'étourdit », *op. cit.*, p. 25.

Mais distinguons bien : rien à voir avec le dire non du sujet, que l'hystérie porte à l'extrême. Vous vous souvenez de "Fonction et champ de la parole et du langage" : le « sujet dit non », s'affirmant par la négation de tout ce qui le représente. Ce n'est pas non plus le «  a n'est pas ça » de l'appel à l'*Eros* fusionnel que Lacan convoque dans *Encore*, et qui est le cri des Uns-tout-seuls quel que soit leur sexe. Inscrire son être en faux est autre chose. Je dis retranchements, mais eux aussi sont divers. Ce n'est pas le retranchement de l'exil voyageur si souvent illustré dans la psychose. Plutôt celui de l'hétérité mitoyenne, celle de la voisine, dirais-je même de la prochaine, jamais bien loin, toujours voisine et parfois même casani re. Pas étonnant que dans l'imaginaire des terreurs ancestrales elle hante plutôt les alentours que les lointains, fantôme ou mauvaise f e des greniers, sorcière des bois voisins, ombre opaque ou parque qui vous attend au prochain tournant, justement. Autret  retranchée certes, mais accol e⁵. Accol e au phallique et à l'objet dont elle se distingue pourtant. Lacan emploie une expression qui me semble aller dans ce sens. « [...] le singulier d'un "confin"⁶ » Le terme est rare, il désigne justement le voisinage, la mitoyenn t .  videmment, Lacan ne l'a pas choisi sans que ses résonances homophoniques y soient pour quelque chose. De même, quand il parle du « rec s » de la jouissance, terme tout aussi rare, qui réfère à une même logique de voisinage en y ajoutant une nuance de retranchement, et qui assone en outre avec la dissimulation du recel, bien sûr.

Partition des voies du dire selon qu'il va vers le partenaire phallique ou vers l'Autre barré. La voie que je peux bien appeler royale du sujet, la phallique, se doublant ici de la voie retranchée. Or n'oublions pas la fonction du dire spécialement dans l'analyse, qui est je cite de suspendre « ce que le dit a de véritable » car quoi qu'il ait de véritable, le dit, il ne peut dire le vrai du réel. Le dire est donc toujours « dire que non » aux dits – et la thèse ne s'applique pas seulement au père. Lacan a décliné avec soin la différence d'avec le dire non. Le dire que non n'est pas contradiction, pas négation, pas correction⁷. Il pose l'ex-sistence

⁵ *Encore*, *op. cité*, p. 85.

⁶ « L'étourdit », *op. cité*, p. 23.

⁷ *Ibid.*, p. 9.

116 IV. LE DIRE DU SEXE

de ce qui échappe aux dits, qui les commande et qui, de sa constance, voilà l'essentiel, unifie leur variété. Par lui, les dits sont, il le précise, compléter, réfuter, inconsister, indémontrer, indécider, p. 25. Comment et jusqu'où les voies dédoublées de la surmoitié, l'obtiennent-elles ?

Les traces de ces voies au niveau des dits ne peuvent manquer, sous la forme, me semble-t-il essentiellement de ruptures en surprise de la thématique des dits. Disons des ruptures d'insistance. Le dit analysant se caractérise par son insistance jusqu'à ce que le dire en choie. Mais les voies diverses du dire président à des insistances elles-mêmes hétérogènes, qu'elles soient successives ou simultanées et qui mettent à mal sa constance. On pourrait évoquer ici une inconsistance du discours pastoute. Mais il serait plus juste de dire une consistance menacée, qui tombe sous le coup du « ça n'est pas tout ça ». Non pas qu'il y ait deux voix, v-o-i-x cette fois, une seule voix mais toujours en passe d'être mise à mal par le retranchement, comme si de n'être pastoute prise dans le dire-Un pouvait vider son présent ou ses dits d'une part de sa présence. Le propre de la névrose est certes de ne jamais être au présent, partagée entre une fixation au passé ou une anticipation de l'avenir qui la divisent entre regret et espoir. La pastoute y ajoute parfois quelque chose comme un présent évidé, par un pouvoir de mise en suspens.

Ce que Karen Horney a décrit dans la mascarade féminine était déjà un dédoublement, ou plutôt une bascule au sein du registre phallique, bascule de l'avoir sous la forme du succès professionnel, à l'être phallique qu'engage la séduction. La bascule du phallique, quel qu'il soit, vers l'Autre barré s'en distingue d'accoster si je puis dire à d'autres rives. Ce n'est pas que les pastoutes n'aient pas de fantasmes comme certains le soutiennent à ce qu'il semble, c'est qu'elles n'y sont jamais tout entières. Liberté plus grande des femmes, en concluait Lacan à diverses reprises, et sans nier que ce soit un dire sexué côté homme. De l'autre côté du dire sexué on sera sans doute plus porté à souligner le prix de la dite liberté, que Lacan n'a d'ailleurs pas méconnue non plus. En effet, sur la voie royale de la fonction phallique et de la jouissance Une, fantasme et

symptôme fondamentaux sont séparateurs. Ils séparent de l'identité aliénée qui vient du discours de l'Autre, que j'ai appelée à l'occasion l'identité autrifiée. Ils font fixation, avec un x, fixation séparatrice d'identité. Il n'en est pas de même de l'autre côté, et pour deux raisons. D'abord parce que son être symptôme quand elle se conjoint à l'homme, est une autre version de l'identité autrifiée, non pas au niveau du signifiant, mais cette fois au niveau du rapport à la jouissance. Et deuxièmement parce que ce qui se retranche du phallus, est séparé, mais pas séparateur, l'autre jouissance, pas du tout occupée de l'homme, n'étant pas identifiante, je l'ai souvent souligné. Alors, là où l'Autre est radicalement barré, là il ne reste plus que les représentations d'angoisse, comme ultime recours, qui malgré leur horizon d'anéantissement tentent de coloniser par l'imaginaire, les menaces de ce *no man's land* qu'est *the Other's land*.

Lacan a utilisé le terme de ravage pour qualifier le rapport d'une femme à la fois à l'homme et à la mère. De mon point de vue, le même terme pour des réalités aussi différentes ne me paraît pas approprié. Je préférerais son premier terme l'homme *aphliction* à écrire avec le ph de phallus à la place du f, pour connoter que de ce côté le lien d'amour lui-même n'est pas sans être sous le signe du malheur. En fait ces deux termes il les a employés en parlant, dans son séminaire. Mais dans « L'étourdit », quand il écrit et là les mots sont pesés, il ajoute « subsistance » pour le rapport à la mère. Les connotations sont tout autres. Au fond, nous sommes acquis à la thèse qui dit que dans la lignée des hommes ce qui se transmet, c'est la castration. Et la castration se transmet remarquez-le, plutôt en libérant les sujets du poids des modèles. Eh bien, du côté Autre, je dirai : pas de lignée, pas de transmission à proprement parler, mais, oui, plutôt un miroir de la subsistance et de ses formes. Autrement dit, quand même, de l'imaginaire là où l'inscription fait défaut. D'où l'importance capitale, cliniquement avérée, dans la suite des générations de femmes, de la façon dont celles qui précèdent ont affronté leur destin d'être séxué, autrement dit importance plus capitale du style, je ne trouve pas de meilleur mot, du style de subsistance de celles qui ont précédé chacune d'elles. Et on sait leur poids, « comme sans raison », et si difficile à alléger parfois, et notamment quand il s'agit de la mère déprimée, alcoolique

118 IV. LE DIRE DU SEXE

voire suicidée. Je crois qu'il faut donc mettre, en regard du père, modèle de la fonction, les exemplaires – autre façon de dire la singularité des styles – les exemplaires de mères toutes ou pastoutes.

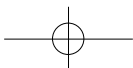
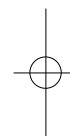
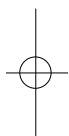
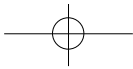
Je termine sur des remarques plus générales et sans les développer. Le destin des sujets est aussi fonction du discours de la civilisation. Or, en tout discours l'Autre du sexe est forclos, quoique sa place reste marquée par les semblants qu'on lui substitue. Le discours capitaliste redouble cette forclusion, en soustrayant même les semblants substitutifs. La traduction de ce fait, c'est l'idéologie de la parité, qui par la promotion du phallicisme pour tous, qu'il soit de l'être ou de l'avoir, gomme la subsistance de la part retranchée. Parlant du MLF, Lacan disait craindre que ce ne soit que témoignage « momentané », de la dissymétrie des sexes à l'endroit du non rapport. D'où la question : ne pouvant plus rêver de s'abolir dans l'amour divin, mystique, ou de s'accoler pour la vie à un couple devenu trop précaire, que devient l'Autre ? Serait-il en voie de... dépression, ou de retranchement assumé ?

Et qu'attendre à cet égard du discours des analystes ? Une part des lacaniens, dans les années 90 a entonné le refrain : nous sommes tous des pastous, nous les analystes analysés – logique oblige. Séduisant ! mais c'est quand même une fort astucieuse façon de noyer le poisson, en feignant d'oublier que si la logique ne perd jamais ses droits, elle est aussi incarnée et qu'il y a deux incarnations distinctes, et une autre réalité sexuelle que celle de la perversion généralisée. Dit autrement, des pastoutes plus pastoutes que les autres. Alors en pratique comment leur faire droit ?

Comment ne pas noyer le poisson de la pastoute, qui ne l'oublions pas n'est pas toutes les femmes, donc pastoute analysante ? On n'en est plus à prôner l'accès à l'amour génital, et c'est un progrès que nous devons à Lacan. Tout indique pourtant que beaucoup ne sont pas loin de penser que hors de l'aphliction – par un homme – pas de salut pour la pastoute. Remarquez que *mutatis mutandis* c'était déjà l'idée de Charcot pour l'hystérique – ce qui en dit long. On rêve donc de la

solution par le couple, hétéro bien sûr, comme s'il n'était pas aussi bien le problème, et on ne résiste pas à lui suggérer, vous allez reconnaître l'expression, de "consentir à être l'objet d'un homme". La charité m'empêche de citer les auteurs. Mais refouler le pastout, le faire rentrer dans la perversion généralisée par l'arrimage au phallus, ce serait, non seulement revenir au scandale du discours freudien, mais surtout à la fallace d'une fausse promesse. Car, à supposer que le couple soit la solution la moins mauvaise, ce que mes goûts me porteraient à admettre, on n'a jamais vu une analyse produire cette solution chez une femme qui ne l'avait pas déjà adoptée dans son inconscient.

Plutôt faudrait-il prendre acte dans le discours analytique pas seulement du non rapport des jouissances, mais du fait qu'il ne préside pas au même malheur des deux côtés de la sexuation et qu'il est tout aussi impossible de lever le retranchement de l'Une-toute-seule, que la castration de l'Un-tout-seul. Reconnaître le réel là où il est, avec les affects qu'il génère, sans les stigmatiser comme pathologie, suppose que l'analyste soit dépris de la promesse du bonheur conforme que l'on demande de partout. Qu'il ne recule pas devant ce qui de l'angoisse et de la douleur est irréductible, passé ce qui se résout de l'angoisse névrotique. Irréductible pour tout sujet et pour la pastoute plus que pour tout autre, ce qui n'empêche pas, une fois l'aperçu pris sur le réel, de pouvoir, comme dit Lacan, se sentir "heureux de vivre".



L'impasse sexuelle et ses dictions

DIEGO MAUTINO

*L'impasse sexuelle secrète les fictions
qui rationalisent l'impossible dont elle provient.**
Jacques Lacan

J'ai choisi le titre *dictions* à la place de *fictions*, pour limiter l'évocation de l'imaginaire en jeu, et y lire plutôt une invitation au réel qui en répond : la fonction de la cause dans l'impasse sexuelle. De plus, pour faire résonner ce que les *réalités sexuelles* doivent à l'inconscient, c'est-à-dire au langage mis en acte par le *dire*. Luis Izcovich¹ rappelait à Rome ce que Lacan indique comme affinité entre les énigmes de la sexualité et le jeu du signifiant, centrant ainsi un « point nodal dans lequel la pulsation de l'inconscient est liée à la réalité sexuelle² » par la voie du symptôme. L'inconscient nous oblige à supposer la réalité – même celle du corps – autrement que comme une donnée primaire. La réalité prend le statut d'une construction subordonnée à la structure signifiante. Dire alors que le corps est une réalité, implique un nœud de trois consistances : réel, symbolique et imaginaire. Cette affirmation théorique nous pose une question pratique : de quelle manière la psychanalyse, opérant par l'intermédiaire de la parole, permet-elle un accès effectif à quelque chose du corps qui est de l'ordre du réel ? Nous éclairerons cette élaboration théorique de quelques éléments de la clinique.

Dans l'enseignement de Lacan nous lisons : « le réel c'est l'impossible » nous l'entendons comme impossible à inscrire

* LACAN J., « Télévision », in *Autres Écrits*, Éd. du Seuil, Paris, 2001, p. 532.

¹ IZCOVICH L., « Enigmi della Sessualità », Séminaire de Praxis – FCL Italie, Rome, 27 mai 2006.

² LACAN J., Séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Leçon du 24 juin 64, Éd. du Seuil, Paris, 1973.

122 IV. LE DIRE DU SEXE

dans une structure signifiante ou formelle. L'impasse sexuelle est un chiffre de l'impossible qui sécrète des *dictions* qui font résonner ce que Lacan, stigmatisant la psychanalyse même, dit dans *Télévision* : « (le discours analytique) ex-siste mal, de ne faire que redoubler la malédiction sur le sexe³ ». Cette malédiction traduit ce que Freud a fini par relever après quarante ans de travail clinique, et qu'il a formulé de manière définitive dans *Malaise dans la civilisation* : « Si le programme que nous impose le principe du plaisir, et qui consiste à être heureux, n'est pas réalisable, il nous est permis pourtant – non, disons plus justement : il nous est possible – de ne pas renoncer à tout effort destiné à nous rapprocher de sa réalisation [...]. Mais nous ne saurions réaliser tout ce que nous souhaitons par aucune de ces voies⁴ ». La pression de la culture n'est pas le seul facteur responsable, mais il y a quelque chose d'inhérent à l'essence de la fonction sexuelle même qui nous prive de satisfaction complète, en nous propulsant à suivre d'autres chemins. Les notes de Freud sur les perturbations au niveau de l'amour, de la relation entre les sexes, tracent un destin commun pour les êtres parlants : 'le symptôme généralisé' comme réponse à l'impasse sexuelle. En termes logiques, l'impasse soutient qu'il est impossible que les êtres soumis au langage établissent une relation (ou proportion) concernant les sexes ; *sécrétant* les dictions dans lesquelles résonnent les multiples versions du *pathos*. En ce qui concerne la catégorie de l'impossible, le terme « male-diction » joue avec l'équivoque entre malédiction et dire mal. C'est un dire qui, révélant le pouvoir du performatif, fait mal. La malédiction élève la contingence de la rencontre infortunée à la nécessité d'un destin qui se répète, et qui ne cesse pas de s'écrire. L'impasse et ses dictions désignent alors, quelque chose qui échappe au sujet qui, de la même manière que Œdipe, reste à la merci d'un destin ignoré. Comme le souligne Colette Soler, « curieusement c'est le même itinéraire que Lacan distingue pour l'amour, dans le Séminaire *Encore*. Nous trouvons quelqu'un par hasard, après nous attendons que cela dure pour toujours et que cela ne cesse de s'écrire ce qui d'après Lacan est la

³ LACAN J. « Télévision », in *Autres Écrits*, op. cit., p. 532.

⁴ FREUD S., *Malaise dans la civilisation*, Puf, Paris, 1971, p. 29.

définition du nécessaire⁵ », point de suspension dont se noue tout amour.

La clinique analytique consiste en cette variété de *dictions* de l'impasse sexuelle qui, faisant exister l'Autre qui n'existe pas, contribuent à mitiger son absence. Le trait que la paranoïa conduit à l'extrême, illustre quelque chose de généralisé pour le sujet du langage : il est très difficile de croire à la contingence, il y a toujours quelqu'un qui trame, sinon... il y a Dieu, au moins dans notre réalité. Ainsi, la cause se situe dans cet Autre que la malédiction fait exister, donnant sens à nos disgrâces et ouvrant le champ de la *jouissance* (dans son homophonie : *joui-sens*). Ce que l'impasse sexuelle nous enseigne concerne une condition de l'acte qui – comme la passe – est toujours à recommencer ; pour accéder à un désir inédit qui puise sa force dans la différence sexuée, conduisant à une option : ségrégation ou réinvention des différences nécessaires ?

1. *Dictions* de l'inconscient

Le fameux boléro cubain *Lágrimas negras*, (Larmes noires) dit : « Même si tu m'as laissé dans l'abandon, même si toutes mes illusions sont mortes, à la place de te maudire avec juste rancune, dans mes rêves je te comble de bénédictions⁶ ». Sauf quelques *dictions*, qui élèvent l'impasse sexuelle au niveau de l'énigme précieuse dans le domaine de l'art – domaine que nous laisserons de côté pour l'instant – les *dictions* de l'inconscient intéressant la psychanalyse sont, au contraire, les *malédiction*s sur le sexe. Celles-ci intéressent la psychanalyse puisqu'elles sont de structure ; à savoir : les malédiction)s correspondent au fait que la sexualité – qui, comme nous l'avons dit, est nouée à l'inconscient – c'est traumatique. Si trauma est le nom d'un réel que nous dépasse, hors programme⁷ et, compte tenu que le

⁵ SOLER C., *Cf. articulations et développements in La malédiction sur le sexe*, Manantial, Buenos Aires, 2000, p. 13.

⁶ MATAMOROS M., [Santiago de Cuba, 1894-1971], compositeur, guitariste et directeur du fameux groupe Matamoros.

⁷ SOLER C., *L'époque de traumatismes* in « Quaderno di Praxis n° 3 », Biblink Editori, Rome, novembre 2004.

programme de l'inconscient n'inclut pas la rencontre avec le *partenaire* adéquat l'impasse sexuelle est assurée. C'est pour ça que les malédictions sur le sexe intéressent la psychanalyse : parce qu'elles rationalisent l'impossible dont elles proviennent. L'inconscient – le discours de l'Autre, le programme – tracent les voies par où le sujet restera accroché et déterminé dans les diverses réalités sexuelles, que dans la psychanalyse nous appelons : symptômes. Freud disait névroses de destin. L'inconscient constituerait-il alors une fatalité, un destin et le *Malaise dans la Civilisation*, une névrose de destin généralisé ? Il serait alors nécessaire de dire « L'inconscient c'est le destin », comme Freud disait « L'anatomie c'est le destin », citant la phrase attribuée à Napoléon ? La psychanalyse lacanienne a révélé la fausseté de cette orientation prévalente dans le mouvement post-freudien. Dans les diverses *fictions* – répression familiale, etc., qui ne sont pas la vraie cause de l'impasse sexuelle, seulement sa cause apparente, prétextes – Lacan a opposé : « l'être sexué s'autorise de lui-même et de quelques autres », ce qui signifie qu'il y a choix. La malédiction alors, n'est pas telle parce qu'elle nous condamne à être hommes ou femmes – indépendamment de l'anatomie – elle nous condamnerait peut-être à quelque malheur, mais ne nous impose pas le choix de sexe, c'est ce que signifie : « l'être sexué s'autorise de lui-même ».

2. Amour et jouissance : solutions problématiques

Quand l'amour est soumis au commandement : « aime ton prochain comme toi-même », restent exclues toute altérité, toute différence. L'amour qui aspire ainsi à l'Un, à la fusion (de l'image narcissique) fait obstacle à la division nécessaire au lien social. Depuis Freud, nous commençons à écouter les plaintes, ce qui ne va pas entre les hommes et les femmes. Dès alors on remarque un problème : comment nouer la jouissance de l'un à l'autre sexué ? Le sexe fait que l'autre n'est déjà pas un semblable très proche, menaçant la rupture de l'enchantement narcissique du « Aime ton prochain comme toi-même ».

À propos de la douleur (jouissance), Freud disait : « l'âme se ferme dans le trou noir de la dent », démontrant ainsi comment

la douleur annule la libido et éloigne du lien social. Que la douleur de dents ne se partage pas ne dérange personne, sauf celui qui la subit. Que la jouissance ne se partage pas crée au contraire, un problème dans le lien d'amour. Les solutions à ces problèmes sont les symptômes, solutions problématiques comme Freud l'a déjà remarqué, puisqu'ils comportent une certaine incompatibilité. Alors, parfois, on peut vouloir les corriger. Au niveau social, ce sont des solutions *hystoriques*⁸ qui portent toujours la marque de l'époque. Bien que pas tous les symptômes soient *hystoriques*, pensons aux « êtres libres » – schizophrénie, mélancolie, paranoïa – dans leur structure, marqués ni par les géographies ni par les époques.

Alors... où se trouve dans tout ça, ce qui fait bon heur ? « Exactement partout. Le sujet est heureux », répond Lacan⁹. C'est même sa définition puisqu'il ne peut rien devoir qu'à l'heur, à la fortune autrement dit, et que tout heur lui est bon pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète. Il y a une ironie fondée sur le malheur d'être soumis à l'heur, de n'être sûr de rien et, en premier lieu, n'être pas sûr de rencontrer le *partenaire* rêvé. Ce bonheur – pour ce que concerne les *partenaires sexuels* – « ne va pas comme un gant » sauf dans les psychoses, pour les martyrs de la liberté de faire à moins du programme de l'inconscient.

3. Inconscient, destin et responsabilité subjective

Ce qui se trouve en jeu dans la question de savoir si l'inconscient est le destin, concerne l'éventuelle responsabilité du sujet face à son destin. Dans la psychanalyse lacanienne s'affirment deux choses qui semblent en contradiction, du moins qu'il est difficile d'articuler ensemble :

⁸ *Hystorique* néologisme créé par Lacan : « L'hystérique, dont chacun sait qu'il est aussi bien mâle que femelle, l'hystorique, si je me permets ce glissement [...] L'hystorique n'a, en somme, pour la faire consister qu'un inconscient. C'est la radicalement autre. Elle n'est même qu'en tant qu'Autre. » Séminaire XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre », inédit, Leçon du 14 décembre 1976.

⁹ LACAN J., « Télévision » in *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 526.

126 IV. LE DIRE DU SEXE

a) l'inconscient c'est un savoir, un programme et, comme tel il détermine le sujet ;

b) le sujet est toujours responsable. Il y a entre ces deux affirmations sinon une contradiction du moins une tension : si l'inconscient fonctionne comme un programme écrit, comme un savoir que détermine le réel... qu'est-ce que le sujet peut y faire ? Il pourrait apparaître comme si le sujet avait été élu ou condamné par la grâce de Dieu, pour la grâce de ce qui a été écrit dans l'inconscient. En fait, il existe un usage diffus de la référence à l'inconscient – comme un certain usage du diagnostic, ou certaines fictions du « roman familial » par exemple – pour ôter sa responsabilité au sujet.

4. Que dit la doctrine... à propos de l'inconscient?

Chez Freud, l'inconscient est identique au refoulement, comme résultat d'une défense du sujet. Ainsi, dans les psychonévroses de défense, il fait du conflit psychique le motif du refoulement. Cette définition ne fait pas de l'inconscient un destin ; au contraire, elle le transforme en résultat d'une élection du sujet : l'élection de la défense. Cela maintient donc la responsabilité de la part du sujet. Cette hypothèse sur l'inconscient qui laisse place au choix subjectif, est cohérente avec la thèse du texte « Analyse avec fin et l'analyse sans fin », sur la fin de l'analyse. À la question : que deviennent les pulsions refoulées à l'origine de la névrose, à la fin de l'analyse ? réponse : la psychanalyse permet d'analyser les refoulements en consentant un nouveau choix. Freud indique deux possibilités : ou bien analyser et modifier, ou bien refouler avec plus de force. Nous pouvons nous demander : si la défense n'est pas volontaire, d'où vient-elle ? Avec la notion de refoulement originaire, Freud arrive au nombril indicible et irréductible de l'inconscient qui s'impose à tous, qui ne dépend d'aucun choix, et alors fait destin... ou structure. À partir du refoulement originaire Freud, relève et démonte la construction imaginaire de la répression comme cause. Celle-ci apparaît plutôt comme une fiction : « La répression familière est une fiction. » Elle pourrait être un bon motif, mais n'est pas la *cause* de l'impasse sexuelle. La psychanalyse lacanienne a révélé la fausseté des promesses de



L'impasse sexuelle et ses dictions – 127

libération sexuelle : la méconnaissance du réel en jeu, recouvert avec ces fictions. De ce que Freud a constaté Lacan a écrit la formule dans la structure du langage : $S (\bar{A})$ Nous lisons: le signifiant du manque dans l'Autre du langage ; c'est-à-dire, il y a là un trou, une perte par rapport à laquelle prendra l'objet *a* sa fonction .

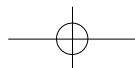
Chez Lacan, les *prédications* de l'inconscient, qui ne laissent pas d'option au sujet, fonctionnent comme malédictions. Les formules situant l'inconscient comme un programme, un savoir, le discours de l'Autre, impliquent que l'inconscient est écrit et qu'alors, le sujet n'a aucune possibilité de choix. Par exemple : « Le sujet s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre¹⁰ ». Et aussi : « L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient¹¹ ». Formules où l'inconscient est la chaîne de l'*automaton* qui s'impose et ne laisse pas place à l'option du sujet. Et encore, « l'inconscient est une phrase qui ordonne toute une vie » ou aussi, « ...le sans pardon de l'inconscient¹² ». Ici la résonance est du même type que celle de la malédiction, d u destin ou de Dieu. Le malheur comme symptôme qui fait référence à la sexualité (au couple sexuel comme problème), relevé par Freud, a été formalisé par Lacan commemal-*diction* de l'inconscient, qui condamne la sexualité à être symptomatique puisque l'inconscient dit mal le sexe ; il n'inclut pas dans son programme le *partenaire* sexuel.

Quand moi, en tant qu'analysant je veux dire ce que je désire sexuellement, qu'est-ce qui se produit ? Nous le savons depuis Freud : des pulsions partielles. Dans l'inconscient manque un dire, se trouve forclos un dire. D'autre part, la *mâle*-diction

¹⁰ LACAN J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Écrits*, Seuil, Paris, 1996, p. 495.

¹¹ LACAN J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits, op. cit.* p. 258.

¹² LACAN J., Séminaire [1973-74], « Les non dupes errent », inédit, Paris, 1973.



évoque la thèse de Freud : il n'y a qu'une seule libido. Lacan dit : « Sa couleur sexuelle, si formellement maintenue par Freud comme inscrite au plus intime de sa nature, est : suspendue dans la lumière d'une béance¹³. »

5. Après un siècle, la psychanalyse... aujourd'hui

Qu'est-ce que s'est transmis dans la civilisation, de la découverte de l'inconscient et de l'invention de la psychanalyse après un siècle ? Le message freudien sur la sexualité est passé dans la civilisation beaucoup plus que la découverte de l'inconscient. Cette Rencontre nous permet de relancer l'hypothèse lacanienne de l'inconscient langage et son incidence sur les relations entre les sexes : « Le langage est un opérateur qui modifie et ordonne le réel en introduisant sa logique propre dans le champ de la jouissance vivante¹⁴. » C'est dans la relation avec l'autre sexué, dans la projection du désir vers la jouissance, qu'entre en jeu la castration. Ce front est toujours en *impasse* ; d'où l'affirmation de Lacan qui évoque comme « raté » la réussite de l'acte sexuel. Ce n'est pas dans les relations humaines qu'est mise en jeu la castration réelle, mais seulement dans le « champ borné » du désir sexuel. L'espace de la relation entre les corps sexués, dans l'activité sexuelle, est en quelque sorte séparé des liens sociaux¹⁵. « Le discours capitaliste forçât la castration » disait Lacan en 1970 en Italie ; il pousse vers l'omnipotence de la lutte pour l'appropriation phallique et généralise le manque, l'insatiable exigence. C'est un discours qui exclut les affaires de l'amour, exclut le lien sexuel, où le manque d'omnipotence est plutôt assuré.

6. Éléments de clinique

Pedro assure le « nœud gordien » de son désespoir, montrant une photo de l'amoureuse dont il dit, qu'elle l'avait « déchargé ».

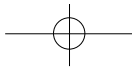
¹³ LACAN J., « Du *Trieb* de Freud... », in *Écrits, op. cit.*, , p. 851.

¹⁴ SOLER C., *Le Champ Lacanien*, in « Quaderno di Praxis n° 1 », Bibrink Editori, Roma, janvier 2004, p. 56-57.

¹⁵ LACAN J., Cf. « Télévision » in *Autres Écrits op. cit.*

« – Regardez quelle merveille ! » s'exclame-t-il, en pleurant devant cette photo, montrant son amoureuse à côté d'une vache (excellent exemplaire couronné à l'Exposition Rurale de Palermo à Buenos Aires). Elles étaient disposées comme les deux cercles d'Euler, bien ensemble. « – Trop d'inconscient ! », s'exclame l'analyste en le congédiant. Pedro arrive à la séance suivante avec un rêve : « – Après une dispute violente avec mon père, je m'éloignais de la maison pour aller dormir et, traversant la porte du corridor, j'entendais qu'il me *maudissait*. Je reviens en arrière pour lui dire que, s'il avait quelque chose à me dire, de me le dire en face ; lui, il reste silencieux. Déjà dans ma chambre, je retrouve *Analisa* à qui je dis : « – Je pars et je ne reviens plus jamais ici. » Elle dénombre une série d'objets en disant : « – Mais ici il manque l'*iBook*. » « – Ah, oui ! » je réponds me souvenant à ce moment-là de l'avoir donné à Alejandro. [...] Je me retrouve conduisant une camionnette 4x4 à la campagne. À un certain moment, une vache que j'avais vue à côté, monte sur la camionnette et je suis surpris par le fait qu'il lui manque les deux pattes de derrière. En arrivant près d'une maison, je m'arrête et je la fais descendre. Ce qui m'impressionne c'est le fait que, en descendant, elle *doit s'appuyer sur les deux pattes qu'elle n'a pas*, mais... elle part et un animal qui la suit, tombe au-dessus de moi de façon imprévisible. Je demande de l'aide pour me libérer de cet animal dont je dis : « – Il me persécute et je ne réussis pas à me séparer. » Pendant que j'avance il se jette sur moi, collé. Intervient comme une épée, la voix d'Alejandro, ou la voix de quelqu'un d'autre fait qu'il se sépare de moi. Il se sépare et je me réveille. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Dans le discours analytique, le sujet se manifeste dans sa béance, à savoir, dans ce qui cause son désir. Bien que déjà sur la photo que Pedro montre – pour montrer le bien-fondé de son désespoir motivé par la séparation – une coupure, redoublée dans le congé à la fin de la séance ; c'est dans le transfert que nous pouvons voir s'inscrire le poids de réalité sexuelle. La plupart du temps méconnue et, jusqu'à un certain point voilée, elle court sous ce qui arrive au niveau du discours analytique. Avec l'angoisse Pedro s'assurait une identification – « les pattes qu'il n'y a pas » – à travers une correspondance imaginaire. Il était appuyé sur : « sans elle, le monde



130 IV. LE DIRE DU SEXE

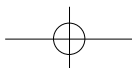
est vide ». Le fait de ne pas céder devant le sens des affects dépressifs amène, en coupant la séance, à la production d'un rêve résolutif de son *impasse*. En appuyant sur le manque « les pattes qu'il n'y a pas », s'opère une limite à l'identification. L'épée de la voix – d'Alejandro¹⁶ – produit par le rêve une expérience sur laquelle Pedro pourra s'appuyer : une expérience de séparation. Ceci nous introduit à la question du désir de l'analyste [*Analisa*]. À ce propos, Lacan a proposé une topologie et un objet pour centrer le point de disjonction et de conjonction – à soutenir pour le désir de l'analyste – en suivant la trace (déjà indiquée dans le *Menon*) de l'accès du particulier à la vérité.

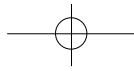
L'objet *a* de Lacan

L'opération du transfert sépare le point d'où le sujet se voit aimable et cet autre point d'où le sujet se voit causé comme manque par la *médiation* de l'objet *a*. Ainsi se révèle une différence essentielle entre l'objet défini comme narcissique, *i(a)*, et la fonction de l'objet *a* : la voix, comme cause. « Pour vous donner des formules-repères, je dirai – si le transfert est ce qui, de la pulsion, écarte la demande, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène. Et par cette voie, il isole le *a*, il le met à la plus grande distance possible du I que lui, l'analyste, est appelé par le sujet à incarner. C'est de cette idéalisation que l'analyste a à déchoir pour être le support de l'*a* séparateur¹⁷. » La coupure de la séance, en redoublant la séparation et reprise dans la coupure anatomique du rêve, présuppose l'Autre, la demande et le désir : « point nodal dans lequel la pulsation de l'inconscient est liée à la réalité sexuelle ». Ce point nodal s'appelle *désir*, et là se décide la fonction de quelques objets. L'objet voix opère dans le rêve est une coupure, une séparation qui le réveille et Pedro commence à compter les tours autour de ces objets dans lesquels

¹⁶ À travers l'épée de la voix d'Alejandro, retourne dans le rêve le « nœud gordien ». Enigme et solution auxquelles Pedro avait dédié une brève allusion initiale. À ce moment résonne ce que Cervantès fait dire à Don Quichotte: « [...] le grand Alexandre défit le nœud gordien en disant : "Autant vaut couper que détacher"... », O.C., II, LX, Ed. Aguilar, Madrid, 1940, p. 811.

¹⁷ LACAN J., Séminaire livre XI, *op. cit.*, p. 245.

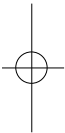




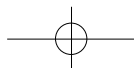
L'impasse sexuelle et ses dictions – 131

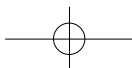
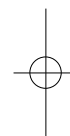
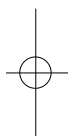
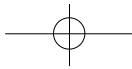
il restaure sa perte originale, activité à laquelle la pulsion se dédie. Gains et pertes, mais cette perte, rétablie dans sa fonction assure – pour Pedro comme pour chaque être parlant – l'ouverture vers le champ des objets. L'objet *a* présuppose l'Autre du langage, l'Autre de l'articulation de la demande, et en ce sens, il n'y a pas facticité de l'objet *a*. « Si *a* est le reste unique de l'existence en tant qu'elle se fait valoir, ce n'est donc pas – comme ces éléments de clinique nous enseignent – de l'existence dans sa facticité [...] il n'y a aucune facticité dans le reste *a*, puisque là s'y enracine le désir qui arrivera plus ou moins à culminer dans l'existence¹⁸. »

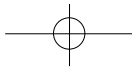
L'objet a de Lacan. Incidences cliniques, conséquence techniques, est le titre des Journées de l'EPFCL-France les 18 et 19 novembre 2006, à Paris. Dans cette perspective s'inscrit ce qui est en jeu dans ces éléments de clinique : ce que l'objet *a* coordonne d'une expérience de savoir.



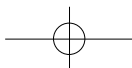
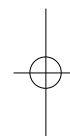
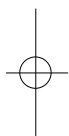
¹⁸ LACAN J., Le séminaire, Livre X, *L'angoisse*, Éd. du Seuil, Paris, 2004, p. 382.

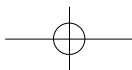
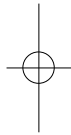
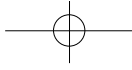






LE CHOIX DU SEXE





La différence des sexes et l'inconscient.

BERNARD NOMINÉ

Le sexe introduit dans la nature des êtres vivants une différence ; elle est structurelle et indispensable à leur reproduction. Cette différence est réelle, inscrite dans les corps aux niveaux hormonal, cérébral et bien sûr anatomique. Cette différence réelle a des conséquences sur l'image du corps, elle est donc également imaginaire, mais chez l'être humain, la psychanalyse l'a démontré, elle est aussi profondément signifiante. Bref, le sexe, introduit de la différence, de l'hétéros dans les rapports entre les êtres alors que le ciment du lien social l'amitié, l'amour, la $\square\square\square\square$ aristotélicienne, se fonde sur l'attrait pour l' $\square\square\square\square$ le semblable.

L'individu est donc tiraillé entre ses pulsions sexuelles et les nécessités de la vie de groupe. Tout le monde sait que la société humaine se distingue de la bande de primates par le fait que les être humains sont capables non seulement de réfréner leurs comportements sexuels mais aussi d'y réfléchir et de les faire évoluer pour préserver la stabilité de leur communauté. La sexualité est donc totalement solidaire de la culture. Ce n'est sans doute pas pour rien qu'en la matière, dans notre siècle, toutes les contestations des mœurs sexuelles ont toujours emprunté les canaux de la culture. La sexualité est solidaire de la culture parce que la réalité anatomique et instinctuelle du sexe est supplantée par son aspect purement signifiant qui ne menace pas l'ordre social. C'est toute la différence entre le sexe anatomique et le genre. Plus une société évolue et plus l'écart se creuse entre le sexe réel et le genre, ce qui va dans le sens de réduire les inégalités issues de cette différence fondamentale. Notre culture n'en est pas pour autant asexuée, loin s'en faut. Par ailleurs, plus on veut gommer la différence sexuelle entre hommes et femmes et plus on va chercher la différence ailleurs, dans la profondeur des comportements des êtres en se référant à des

archétypes : le cerveau de l'homme se serait adapté à sa fonction de chasseur, celui de la femme à sa fonction d'entretenir le foyer et de veiller sur les enfants. D'où ces petites différences dont tout le monde aujourd'hui s'amuse, les hommes voient loin, s'orientent plus facilement que les femmes mais ne savent pas trouver le beurre dans le frigidaire¹. Cela donne lieu à toute une littérature qui nous explique que les différences entre hommes et femmes ne sont pas tant signifiantes, ni acquises par identification, que profondément inscrites dans nos gènes ou modelées par une chimie hormonale. C'est une remise en cause des théories freudiennes et notamment des théories sur le rôle des modèles parentaux, des identifications et des choix d'objet dans la genèse de l'homosexualité. Le politiquement correct impulsé par les communautés gay et lesbienne aux Etats-Unis revendique l'égalité de tous devant la jouissance socialement correcte, donc fondée sur la recherche de l'□□□□□□, et rejette l'inconscient freudien qui témoigne du sexe comme hétéros. C'est à ce titre que l'on fustige la psychanalyse en supposant qu'elle encouragerait l'homophobie. Et si hier on reprochait à la psychanalyse de souligner l'importance scandaleuse de la composante sexuelle dans le psychisme humain, aujourd'hui certains la dénonceraient volontiers comme nouvelle instance morale. La psychanalyse gêne de toutes façons et les psychanalystes doivent en prendre leur parti. Ce qui gêne, c'est l'inconscient et celui-ci se nourrit toujours autant de la polarité sexuelle. Les signifiants copulent toujours aussi allègrement dans l'inconscient, la différence, comme opposition signifiante, y est une des conditions du sens. La cellule élémentaire qui donne son sens à la copulation signifiante se fonde sur le désir d'un homme orienté par une femme qui se prête à causer son désir. Cette relation boiteuse et non symétrique est jusqu'à présent la condition nécessaire à la conception d'un nouvel individu dont la subjectivité s'inscrira à partir des coordonnées symptomatiques de cette primordiale rencontre. Que deux individus de sexe différent doivent s'unir pour donner naissance à un nouvel individu, autrement dit, qu'il en faille deux pour faire du un, ce n'est pas de l'ordre d'une loi, cela ne suppose ni devoir ni droit,

¹ Cf. le best seller de Allan et Barbara Pease : *Why men don't listen & women can't read maps* ?

La différence des sexes et l'inconscient – 137

c'est un réel, jusqu'à présent, difficile à contourner. Ce réel-là est, nous est insupportable et c'est pourquoi nous applaudissons quand les avancées de la science nous permettent de contourner cette difficulté. C'est de ce réel que nos mythes essaient de rendre compte en inventant un paradis perdu où la différence des sexes n'aurait pas existé mais il leur faut alors imaginer une faute originelle et une punition divine qui nous aurait imposé cette malédiction de la différence des sexes.

À ce propos j'ai entendu récemment une version de ce mythe universel que je ne connaissais pas et qui est assez intéressante². C'est un mythe africain qui raconte que les dieux auraient créé primitivement deux races séparées, des hommes qui se reproduisaient entre eux en donnant naissance à des garçons dans un village exclusivement masculin et dans un autre village, à distance les dieux auraient créé une race de femmes qui se reproduisaient entre elles en ne donnant naissance qu'à des filles.

Or il se trouve qu'irrésistiblement, sans savoir pourquoi, à la tombée de la nuit, les hommes étaient attirés par le village des femmes ce qui les amenait à franchir la zone interdite qui avait été fixée par les dieux pour séparer les deux races. Les hommes savaient bien qu'ils transgressaient un interdit et ils utilisaient un stratagème pour tromper la vigilance des dieux. Évidemment les dieux s'en sont aperçus et pour les punir ils les ont empêchés de se reproduire entre eux, ainsi désormais les hommes devront en passer par des femmes pour se reproduire. Autrement dit la naissance d'un garçon témoignera alors d'un rapport sexuel entre un homme et une femme mais pour les filles, ce mythe africain laisse planer le doute. Il n'est pas exclu qu'il y ait quelque part dans quelque recoin perdu, dans quelque île inaccessible une tribu de femmes qui continueraient à se reproduire entre elles. Ce mythe essaye de donner forme discursive au réel de la nécessité du deux pour faire du un et on voit que, comme dans d'autres versions de ce mythe universel, la différence des sexes s'y articule comme une malédiction. On remarquera au passage la similitude de ce mythe avec les

² Cf. une conférence de Françoise Héritier donnée à Pau en avril 2006.

théories sexuelles infantiles qui prétendent séparer le réel de la différence des sexes de la question de la reproduction.

Il est clair que la science d'aujourd'hui nous permet de gagner un peu de terrain sur ce réel incontournable, ce qui promet peut-être de beaux jours aux théories sexuelles infantiles dans les sociétés de demain. Aujourd'hui, en tout cas, les familles sont toujours constituées de parents mais ceux-ci ne sont plus forcément les géniteurs, les familles sont fréquemment recomposées, la mère élève quelque fois seule ses enfants, l'adoption est un recours fréquent pour les couples stériles de nos sociétés occidentales et sans doute de plus en plus pour les couples homosexuels. Bref, les parents d'aujourd'hui ne sont plus – et ceux de demain le seront encore moins – totalement assimilables à ce modèle sur lequel s'est construit l'inconscient freudien. C'est en tout cas ce que claironnent les adversaires de la psychanalyse en espérant trouver échos dans les milieux culturels contestant l'ordre familial traditionnel.

Par ailleurs, certains sociologues, certains philosophes, certains psychanalystes aussi, nous prédisent des catastrophes au vu des profonds changements qui affectent les rapports entre les sexes. Que tout soit fait pour réduire les inégalités sociales entre les sexes n'équivaut pourtant pas à nier la différence. Il est certain que si la polarité signifiante masculin/féminin disparaissait il faudrait réinventer une condition de base pour le sens car le sens se nourrit de la copulation des signifiants, mais nous n'en sommes pas là. Dans un hebdomadaire cet hiver, j'ai lu tout un dossier sur les jeunes filles d'aujourd'hui et notamment sur les jeunes américaines, filles ou petites filles des féministes qui voulaient effacer la différence des sexes. Eh bien, figurez-vous que ces jeunes filles revendiquent maintenant le statut de la femme-objet. Et elles reviennent sur toutes les obsessions de leur mère, comme par exemple le refus de se faire payer le repas au restaurant par un homme. Voilà bien un trait sexuel purement signifiant : qui paye l'addition au restaurant ? La morale féministe exigeait qu'une femme, égale de l'homme, partage l'addition, façon de montrer qu'elle n'est pas dans ce calcul sordide où elle échange ses faveurs contre la protection sociale de l'homme. Aujourd'hui, dit l'une des jeunes femmes, « si je

propose de payer et qu'il accepte, c'est fini entre nous ». Peu importe que la femme gagne autant d'argent que l'homme ou plus – écrit la journaliste – elle s'attend à ce qu'il casque, car c'est la preuve qu'elle est désirable et qu'une histoire d'amour est possible. « J'ai plein de façons de savoir s'il va me considérer comme son égale sans avoir besoin de perturber le rituel de la drague – dit une jeune femme. Perturber ce rituel ça mène au chaos. Tout le monde sait ça³. » Dans ce parcours un peu alambiqué cette jeune femme ne s'y trompe pas, c'est sur le désir qu'elle se règle et le désir suppose la différence signifiante, pas la norme, pas les convenances de l'égalité. Ce n'est donc pas parce que les femmes ont revendiqué un statut social égal à celui des hommes qu'elles ont pour autant renoncé à faire jouer la différence signifiante pour s'y repérer dans leur désir. De toutes façons, par delà ces questions d'égalité entre les sexes qui sont des questions essentiellement sociales et politiques il persistera toujours quelque chose d'inéliminable qu'à l'instar de Freud nous pourrions appeler *le roc du féminin*. Alors, qu'est-ce que c'est que le féminin si on ne le confond pas avec la position féminine ? C'est bien sûr quelque chose qui se déduit du masculin. Il en va ainsi de toutes les paires signifiantes.

Alors partons du masculin parce que c'est beaucoup plus simple, et puis c'est notre tradition, songez que pour la Genèse il y a eu d'abord Adam et ensuite Ève à ses côtés. Partons du masculin, donc. Le masculin, c'est le règne du tout signifiant, c'est un univers où tout se mesure, et tout le monde sait bien quelle est l'unité de mesure, c'est ce que l'on appelle joliment *l'étalon* phallique, les hommes passent de ce fait leur temps à se mesurer. Rien n'empêche un homme de refuser d'entrer dans la compétition avec ses congénères mais alors, bien souvent, cette position de refus le féminise. Rien n'empêche non plus les femmes de se mesurer aux hommes mais alors elles participent de cet univers masculin. Le féminin se définit, par contre, comme ce qui n'est pas mesurable, ce qui ne participe pas de cet univers du tout mesurable.

Le féminin est *pas-tout*. Pas tout phallique, comme Lacan l'a souvent répété. Si les femmes voulaient à tout prix se mesurer

³ DOWD M., « Courrier international », n° 790-791, décembre 2005, p. 47.

140 V. LE CHOIX DU SEXE

aux hommes dans tous les domaines, elles feraient subir au féminin la catastrophe dont Freud parlait dans ses conférences sur la féminité. Le féminin c'est ce qui de la femme résiste à la comparaison, à la mesure avec l'étalon de l'univers masculin. C'est en cela que l'on peut dire que le féminin c'est l'ennemi numéro un du féminisme. Cela dit, il faut bien voir que ce féminin n'est pas que l'affaire des femmes, c'est l'affaire de tous et Freud a même précisé que c'était ce sur quoi chacun butait à la fin de son analyse, lui, il appelait cela *roc de la castration*. Le féminin comme pas-tout phallique, pas-tout signifiant, c'est donc l'affaire de tous. En particulier dans la cellule élémentaire qu'est la famille, le féminin ne concerne pas que la mère, ce *pas tout* concerne aussi celui qui soutient la fonction de père, qu'il le sache ou pas, l'important étant qu'il se soit aventuré à fréquenter ce *pas tout* qui résonne spécifiquement avec ce qui cause ordinairement son désir. Autrement dit le père, c'est celui qui fait du féminin la cause de son désir. Cette conjonction de la fonction du père avec le féminin, c'est une chose qui se voit très bien dans la clinique de la vie conjugale. Très souvent on observe que son impossibilité à lui d'être le père est à la mesure de son impossibilité à elle d'être une femme pour lui.

Il faut dire que dans leur choix inconscient du partenaire, les sujets névrosés savent se reconnaître. Lorsque Lacan a accentué cette version du père qui est celui qui fait d'une femme la cause de son désir, il a dévalorisé la fonction symbolique qu'il lui avait attribué dans un premier temps en suivant Freud. Ce qui est donc mis en avant par Lacan à un moment de son enseignement, ce n'est plus tant le pouvoir sacré du père symbolique, mais c'est le symptôme du père, c'est-à-dire le réel du père, la note perverse de son désir, ce sur quoi on veut généralement fermer les yeux puisqu'on préfère le père symbolique, le père mort, bref, Dieu le père. Il est certain que la figure traditionnelle du *Pater familias* trouvait là sa consistance. Mais cette figure du père qui héritait sa fonction du droit divin ne fait plus recette dans la culture d'aujourd'hui, tout du moins dans nos sociétés occidentales. Cela inquiète certains, ils y voient un déclin de la fonction paternelle. Il est certain qu'il y a eu des modifications notables, dans l'histoire de la famille, mais je ne suis pas sûr que ces mutations témoignent absolument d'un déficit de la fonction paternelle. Ce

La différence des sexes et l'inconscient – 141

que l'on repère, c'est un déficit de l'autorité et si l'on en reste au modèle traditionnel, alors, on assimile toute autorité à celle du *Pater familias*. Mais c'est une déduction un peu rapide, la fonction paternelle ne peut pas être réduite à l'incarnation de la loi. C'est même un contresens que Lacan corrige très clairement à la fin de son enseignement en soulignant que ce qui donne au père son autorité, c'est son désir. La loi, en elle-même, ne se justifie d'aucun désir particulier et c'est bien pour cela que le recours au juridique pour solutionner des problèmes familiaux n'est bien souvent qu'un cache-misère. Donc, les changements enregistrés dans l'organisation familiale traduisent-ils vraiment un déficit catastrophique de la fonction paternelle ? Franchement, je ne le crois pas, nous n'en sommes pas à l'ère de la psychose généralisée. Je crois plus volontiers que si déficit il y a, c'est au niveau de l'autorité du Maître. C'est le discours du Maître qui est dévalué, et pour de multiples raisons. Maintenant, reste à mesurer l'impact de ce déficit du discours du Maître sur la figure traditionnelle du père.

Il est certain que dans la tradition de la névrose, le père est celui qui protège contre les failles du savoir. Quoiqu'il arrive, le père sait et il a raison. Dans la névrose, la figure paternelle est là pour assumer les failles du savoir. Le névrosé érige la figure du père traditionnel pour ne pas rencontrer la faille dans le symbolique. Le père est la première représentation du sujet supposé savoir. Mais qu'est-ce que le père est supposé savoir ? C'est la névrose qui peut répondre à cette question : le père est supposé savoir ce qu'est la jouissance qui n'a pas de nom, ce continent noir mystérieusement caché sous les voiles de la madone. Si le mythe freudien du père qui fait la loi – alors qu'il impose son désir à tout le reste de la famille – est si nécessaire, c'est parce qu'ainsi on confie au père la fonction de savoir là où il n'y a rien à savoir, c'est-à-dire au niveau de ce que Lacan a appelé la cause du désir. Et surtout on ne va pas aller vérifier, le père est là et lui, au moins, il doit bien savoir. « [...] le père, [...], mais sujet qui a été assez loin dans la réalisation de son désir pour le réintégrer à sa cause⁴ [...] » Ce qui permet aux autres de rester dans la méconnaissance par rapport à cet objet irréductible

⁴ LACAN J., *Séminaire L'angoisse, livre X*, Seuil, Paris 2004, page 389.

142 V. LE CHOIX DU SEXE

au savoir et c'est mieux ainsi puisque c'est ce qui conditionne leur désir. On conçoit alors que se passer de cette figure du père érigée par la solution névrotique ne soit pas donné à tout le monde. Il y a pourtant dans la culture d'aujourd'hui tout un mouvement qui nous y pousse. Se passer de la figure légendaire du père, se passer de l'autorité du Nom-du-Père, c'est ce que le névrosé peut espérer faire à la fin d'une analyse mais c'est à la condition, disait Lacan, qu'il sache s'en servir. S'en passer, on voit bien ce que cela veut dire, c'est se passer de l'autorité de son savoir supposé, mais s'en servir, qu'est-ce que cela comporte ? Je pense que cela implique de l'utiliser comme fonction de symptôme. Entre la fascination devant le pouvoir sacré du Nom-du-Père et l'utilisation de la fonction paternelle comme symptôme il y a un monde mais c'est le parcours de l'enseignement de Lacan et c'est aussi le parcours d'une analyse. Ceux qui reprochent à la psychanalyse de vouloir restaurer le patriarcat n'ont certainement pas pris la mesure des derniers développements de Lacan sur la fonction de symptôme du père. Quant à ceux qui, à l'inverse, se désolent de ce mouvement culturel qui pousse à se passer du père et qui craignent pour l'avenir de l'Œdipe et de la psychanalyse on pourrait objecter que la tendance actuelle de la société qui pousse à se passer du père ne décourage pas les névrosés à s'adresser à la psychanalyse. Bien au contraire, me semble-t-il. Cela dit la cure n'est pas le refuge qu'ils espèrent y trouver mais le lieu où ils pourront précisément apprendre à se passer du père à condition de s'en servir. C'est au psychanalyste d'être à la hauteur de sa tâche pour accompagner l'analysant dans l'invention d'un savoir y faire, et pour cela il ne doit pas se laisser contaminer par des présupposés qu'ils soient passésistes ou progressistes.

Le problème de l'hétérosexualité

STÉPHANIE GILET LE BON

Partons de notre actualité et de ce qui commence à faire non seulement débat mais qui encore engendre quasi une nouvelle norme plutôt homosexuelle. Allons-nous vers « la fin du pouvoir hétéro ? » comme le pose un récent article qui a déclenché une polémique, à partir de laquelle les auteurs se sont fait traiter par le politiquement correct, d'homophobes. Pour l'anecdote, je vous résume l'article dans lequel il s'agit essentiellement de l'homme hétérosexuel, mais enfin, évidemment, cela implique la femme hétérosexuelle – en hétérosexualité, l'un ne va pas sans l'autre. Conquérant macho qui a d'abord été désarçonné par les mouvements féministes des années 60, puis menacé dans sa virilité et sa fécondité par les médecins et les biologistes qui enregistrent depuis des années une baisse constante du nombre de spermatozoïdes « provoquée par les polluants perturbateurs endocriniens, enzymes gloutons, protéines manipulées, composants de produits phytosanitaires, shampooings et lessives », de plus en plus sujet à des pannes érectiles avec les femmes, le voilà maintenant évincé par l'homosexuel flamboyant qui occupe le devant de la scène. En effet, 60 % des Français, selon la SOFRES, désormais, épousent la cause *gay*. Et voilà encore que l'hétérosexualité est classée comme une perversion due à la pression sociale, l'humain étant naturellement bisexuel, thèse américaine reprise en France par des biologistes, expériences sur les rats à l'appui. Je passe sur l'homo dans les médias, sur le lucratif *gay-business*, mais je note que nous avons maintenant un SNEG : Syndicat National des Entreprises Gay, une association AHTP (Association Homosexuelle des Transports Parisiens). Les hétéros (de gauche surtout) ont de quoi être jaloux, le PS dont le programme pour 2007 a déjà de vraies propositions pour les lesbiennes, les *gays*, les bi et les transsexuels : lutte contre les discriminations à l'égard des personnes trans, suppression du transsexualisme de la liste des maladies mentales, création d'un

144 V. LE DIRE DU SEXE

protocole unique de changement de sexe, droit à l'asile en cas de persécution du fait de son orientation sexuelle, amélioration des PACS, ouverture du mariage et de l'adoption aux couples du même sexe, délégation de l'autorité parentale et droit à la procréation médicalement assistée. L'hétéro mâle encaisse mais n'en serait pas moins dépressif !

Ainsi l'hétérosexualité serait menacée de n'être plus la norme. Mais que, s'il n'est pas un invétééré conquérant, l'homme n'affronte que difficilement la jouissance féminine ou que la femme ne veuille rien recevoir de l'homme, qu'elle se refuse à la contingence et au pragmatisme de la fonction phallique, ne date pas d'aujourd'hui. Certes, dans la société actuelle, on ne peut pas ne pas constater le refus de plus en plus marqué de l'hétéros impliqué dans toute rencontre – ça va de préférence vers le même. L'hystérie n'y est sans doute pas pour rien.

La psychanalyse non plus qui a mis à jour le clivage entre amour et jouissance. Ainsi, nous en sommes à une trompeuse liberté du droit à la jouissance et à ses modes multiples : sexuellement, pratiquement tous les goûts sont dans la nature, comme l'on dit. Par exemple, le mouvement féministe extrémiste *queer* promeut des pratiques sexuelles dans le rapport à l'objet fétichisé et défend l'appareillage des corps par la technologie – le corps branché sur le sexe en plastique, dans l'objectif explicité de dissoudre le sexe et la sexualité génitale, dans le droit fil d'une néo libéralisation de l'a-sexué. Ce faisant, elles répudient l'embarrassante féminité qui tient pour une part à l'hétéros et veulent rentabiliser, capitaliser la jouissance individuelle. Il y a pour elles, non pas deux sexes, mais autant de sexes qu'il y a d'individus, d'organes et d'orifices du corps capables de procurer du plaisir. Ainsi, la jouissance féminine qui est le cadet de leur souci ne passe pas par la fonction phallique ce qui élimine du même coup l'Autre jouissance. Toutes féministes qu'elles soient elles ne sont pas hétérosexuelles au sens de Lacan. Elles n'aiment pas les femmes, car l'amour, on s'en doute, est tout aussi répudié¹.

¹ Ne connaissant pas le mouvement *queer*, je tiens ces informations d'un article très intéressant de Carmen Gallano, publié dans les Actes des journées de juillet 2003 du Forum du champ lacanien, École de psychanalyse du champ lacanien, portant sur la Clinique de la vie amoureuse. L'article est titré « Errances de l'hétéros ».

L'amour n'a pas sa place dans ce régime du droit à la jouissance individuelle, qui donne toute liberté au registre pulsionnel. Là, il s'agit dans le fond de jouir tout seul de son propre corps. Or, l'amour c'est ce qui fait justement que la jouissance qui pourrait se satisfaire toute seule accepte de « condescendre au désir », c'est-à-dire accepte d'en « venir à regretter une absence » qui est le sens étymologique de désirer – *desiderare*.

« Accepte de condescendre » nous laisse déjà entendre qu'il y a là quand même une grosse difficulté, un problème quant au fait que la modalité de jouissance puisse être hétérosexuelle. Que les hommes aiment et désirent les femmes et les femmes, les hommes, ce qui reste encore malgré tout la modalité la plus courante, il n'y a là pourtant aucune évidence.

Voici ce que dit Freud sur l'hétérosexualité (soit la norme sexuelle ou la sexualité normale) dans une note rajoutée en 1915 (page 168), à ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de 1905 : « Pour la psychanalyse, le choix de l'objet, indépendamment du sexe de l'objet, l'attachement égal à des objets masculins ou féminins, tels qu'ils se retrouvent dans l'enfance de l'homme aussi bien que dans celle des peuples, paraît être l'état primitif. Et ce n'est que par des limitations subies tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre que cet état se développe en sexualité normale ou en inversion. C'est ainsi que pour la psychanalyse, l'intérêt sexuel exclusif de l'homme pour la femme n'est pas une chose qui va de soi et se réduisant en quelque sorte à une attirance d'ordre chimique (ou biologique), *mais bien à un problème qui a besoin d'être éclairci*. » Cette note, Freud la fait à propos de l'inversion, c'est-à-dire l'homme pour qui l'objet sexuel n'est pas la femme mais l'homme, de même qu'il y a des femmes pour qui la femme représente l'objet sexuel. Bref, l'hétérosexualité n'est pas moins un problème que l'homosexualité, du point de vue de sa genèse. Et ce d'autant plus que, dans la même note, Freud dit que la psychanalyse « se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers que l'on pourrait séparer des autres individus ». C'est-à-dire que l'homosexualité ne relève pas d'un type clinique particulier, lesquels types cliniques

146 V. LE DIRE DU SEXE

sont : névrose, psychose et perversion, trois positions subjectives par rapport au réel de la jouissance. Si l'on ne sépare pas les homosexuels des autres, c'est-à-dire des hétérosexuels, il y aura des homos et des hétéros névrosés, pervers ou psychotiques. Ainsi, dans le champ de la clinique sexuée, la question « comment devient-on hétérosexuel » se pose tout autant que « comment devient-on homosexuel ». Disons que hétérosexualité ou homosexualité sont autant soumises l'une que l'autre à des conventions psychiques et de discours. Certes, il fut un temps où le choix d'objet hétéro seulement pouvait permettre de devenir parents, mais maintenant le choix d'objet homo aussi, introduisant d'ailleurs une nouvelle conjoncture de la fonction paternelle.

Mais comment devient-on hétéro, s'il n'y a pas de rapport sexuel, soit de formule pour la relation sexuelle du couple homme-femme ?

Quand il y a pour ce qui concerne la *Liebe* (au sens freudien, c'est-à-dire amour, désir et jouissance), du côté homme, une forme de jouissance fétichiste – un objet fétiche comme partenaire –, du côté femme, qui doit s'imaginer être aimée pour désirer, une forme érotomaniaque – un objet érotomaniaque, soit un objet pas objectal que Lacan écrit $S(A)$, quelque chose qui fait naître l'amour –, une érotique du silence pour l'homme : « pour l'homme l'amour ça va sans dire, parce qu'il lui suffit de sa jouissance » (Les non-dupes errent, leçon du 12 fév. 73) ; pour la femme, une érotique qui ne va pas sans dire, qui requiert la parole d'amour du fait de sa jouissance supplémentaire dont rien ne peut être dit.

Le non rapport sexuel implique qu'au niveau de leur jouissance l'homme et la femme ne se rejoignent jamais, tout au plus se conjoignent-ils, mentalement. L'Un (phallique) et $S(A)$ sont deux pôles entre lesquels il est impossible d'écrire un rapport. C'est l'Un, le faire un d'Éros, qui suggère qu'il pourrait y avoir union, mais il y a conflit entre l'Un et l'Autre réel, entre l'unité et l'altérité, une hétérogénéité irréductible, d'où ratage du coït, éternel acte manqué qui pousse à « encore » s'unir à l'Autre réel, au corps de l'Autre.

Identité sexuelle, être homme ou femme, et choix d'objet, sont les prémisses de cette forme de tentative de faire un². Pour Freud, c'est le passage par l'œdipe qui installe la norme pour l'identité sexuée et le choix d'objet. Dans l'œdipe, sous l'égide du père, par la contrainte du discours, se renonce le pulsionnel de la sexualité infantile, la jouissance de la pulsion qui n'a pas de partenaire humain. S'installe corrélativement l'amour d'objet qui se soutient des idéaux et des semblants et qui fait lien social. C'est donc pour Freud, principalement par l'identification que l'on devient homme ou femme, qu'on arrive à assumer son sexe d'état civil, à partir du un phallique qui se dit dans l'inconscient et à partir de la castration, le phallus étant donc le signifiant de la différence des sexes.

Lacan reprendra d'abord la différence sexuelle de Freud, non pas entre un avoir ou pas le phallus, mais entre être ou avoir le phallus : l'homme l'a, la femme l'est. La femme est encore définie malgré tout par rapport à l'homme. Puis il définira l'homme et la femme par rapport au réel de la jouissance : l'homme tout entier dans la fonction phallique, soumis à la jouissance phallique, corrélée à *a*, plus de jouir, objet du fantasme. Il appellera cette jouissance phallique une *perversion généralisée*, du fait qu'un objet *a* s'interpose entre le sujet homme et sa (ou son) partenaire. L'homme jouit selon son fantasme et prélevant un objet sur l'autre et la femme dans l'ordre de la jouissance Autre, supplémentaire à la jouissance phallique, laquelle, nulle part et partout est impossible à signifier – absente au lieu de la parole, hors symbolique, donc, pas-toute phallique, altérité absolue, *hétéros* – et de plus, non causée par un objet. Dans *Encore*, Lacan qualifie cette jouissance d'énigmatique ou de folle et l'inscrit de $S(\mathcal{A})$.

C'est là une subversion des définitions freudiennes, qui ne laisse pas la question de la féminité dans le sens toujours phallique, et qui dit qu'un sujet peut se dire homme ou femme à partir d'une option de jouissance, d'un choix éthique de son identité sexuelle à partir de la jouissance sexuelle toute ou pas-toute phallique. Un homme peut ne pas vouloir se ranger sous la jouissance phallique malgré son anatomie, une femme peut ne

² On veut aussi faire un avec son corps, ou bien le sujet veut faire un avec l'Autre.

148 V. LE DIRE DU SEXE

pas vouloir de la jouissance pas-toute, ce qui entraîne qu'au niveau du choix du partenaire sexuel – du choix d'objet, d'être homme n'oblige pas le choix de la femme comme objet de désir et de jouissance, il peut choisir un homme : c'est une variante du choix d'objet, ce n'est pas une perversion. Et être femme n'oblige pas de choisir l'homme, selon la norme courante hétérosexuelle. Homos ou hétéros se répartissent aussi bien, selon les cas, des deux côtés de l'identité toute ou pas-toute phallique. On voit que le véritable partenaire d'un sujet c'est la jouissance choisie. Dans le couple, le partenaire homo ou hétéro, n'est pas le partenaire qui se voit : un homme avec une femme ou un homme avec un homme ou encore une femme avec une femme. De plus, il y a le clivage freudien, le partenaire de l'amour qui est sujet et le partenaire de la jouissance qui est objet. Leur séparation est sans remède : rabaissement généralisé pour tous. Freud a démontré ce clivage – ils aiment où ils ne jouissent pas, ils jouissent où ils n'aiment pas – à partir du névrosé, avant de le généraliser à tous.

Alors, définir l'homme et la femme comme le fait Lacan, dans le registre du réel, par rapport au réel de la jouissance, est à la fois éminemment plus juste – en effet, dans le réel la femme ne manque de rien – et cliniquement plus riche et complexe ; et de plus, ne pose pas une norme, dont on sait d'expérience que bien des sujets ne la choisissent pas. Le psychanalyste lacanien fait le constat, prend acte que « les sujets s'autorisent d'eux-mêmes comme êtres sexués³ ». Mais évidemment, ce choix n'est pas un libre arbitre, c'est un choix forcé par l'inconscient qui engendre des symptômes. L'inconscient condamne la sexualité à être symptomatique. Le partenaire est une formation de l'inconscient et se déchiffre, pour une clinique de la vie amoureuse, aussi bien qu'un lapsus ou qu'un symptôme – d'où il n'y a pas d'abus de faire de la femme partenaire d'un homme, un symptôme. Les relations sexuelles sont des solutions symptomatiques conditionnées par l'inconscient, qu'elles relèvent de la névrose, de la psychose ou de la perversion. Le choix sexuel d'hétérosexualité, aussi symptomatique que le choix homosexuel, – l'un et l'autre choix éthique de positionnement par rapport au réel de la

³ Dans le séminaire « Les non-dupes errent ».

jouissance –, est le choix de donner cette modalité-là à la solution au non-rapport sexuel, solution qui témoigne d'un intérêt pour l'Autre du sexe, l'Autre féminin, *l'hétéros* ; bien que l'inconscient ne connaisse rien de l'Autre – mais qu'il permette quand même l'amour qui supplée au non-rapport sexuel : dans le séminaire *Encore* Lacan dit : « l'amour possible grâce à l'inconscient supplée au rapport sexuel que l'inconscient exclut » – . L'hétérosexualité est donc un intérêt pour l'Autre du Sexe : est hétérosexuel, homme ou femme, ce qui aime la femme – c'est-à-dire ce qui surmonte à la fois le respect pour la femme, toujours exalté sur fond de mépris, ce qui surmonte l'horreur de la castration. Et je pense que la femme doit autant que l'homme la surmonter. Car la femme en tant que sujet ne veut pas forcément de l'Autre qui l'habite, de son rapport au réel, de cette jouissance énigmatique, opaque puisqu'elle n'a pas d'objet. C'est d'ailleurs ce qui peut-être pousse une femme à devenir hétéro, à chercher l'homme, qu'elle veut généralement être celui de sa vie. Sans doute quelque chose qui tient au pas-tout de sa jouissance non identifiable, qui lui fait appeler ce qui pourrait inclure l'Autre qu'elle est pour elle-même à l'Un phallique qui la fait sujet. Le « tu es ma femme », parole d'amour qu'elle appelle, évidemment l'identifie comme *une* femme élue, ce qui donne valeur à son être et, la nommant, réduit l'altérité. Là, elle consent à être aimée en tant que femme par un homme, « à se prêter à la perversion de l'homme », « pour que le fantasme de l'homme trouve en elle son heure de vérité⁴ », à être son symptôme comme dira ensuite Lacan.

Cet appel à l'amour d'un homme, cette exigence d'amour, même, il faut bien le dire, est jaloux et exclusif – c'est dans la nature de l'amour d'une femme d'être jalouse, dit Lacan (« Les non-dupes errent », 11 juin 73). Cet amour de l'amour, proprement féminin, C. Soler, suivant l'enseignement de Lacan, dans un article paru dans *Filum* n°13⁵, le dit « être une tentative pour donner un partenaire humain à ce réel. Partenaire à qui dédier en quelque sorte le réel de la jouissance sans Autre au prix éventuellement de s'en faire le symptôme... Cette métaphore (de

⁴ LACAN J., *Télévision*, p. 64.

⁵ Bulletin de psychanalyse de l'ACF Dijon, dont j'étais à l'époque la rédactrice.

l'amour) est une sublimation et sans doute la meilleure ». Et C. Soler lui ajoute une portée sociale : « Sa portée sociale est en effet évidente, car elle peut arrimer la jouissance trop réelle aux rets d'un lien d'élection. Et, pour peu que le lien social soit en péril, ne devient-elle pas l'ultime recours contre les fragmentations ségrégatives ? du moins l'ultime recours susceptible de faire pièce aux impostures diverses du Un ségréatif. »

Alors, si l'on voulait donner une définition de l'hétérosexualité chez l'homme, on pourrait dire sans trop se tromper que c'est faire d'une femme la cause de son désir. Ça ne va pas de soi, à partir de sa perversion généralisée. Et mis à part le conquérant macho, sans doute le fait-il avec beaucoup de prudence, de timidité – généralement pas trop près (cf. le « Tabou de la virginité » où Freud introduit la menace portée sur l'homme, foncièrement en danger parce qu'il a l'organe, et qui doit se remparder de divers tabous pour se soutenir). Mais enfin, l'homme hétéro fait le saut éthique d'aller vers *l'hétéros* contrairement à ceux parmi les hommes qui choisissent *l'éthique du célibataire*⁶. Ceux-là évitent, se retranchent de l'Autre sexe – éthique hors Sexe – comme l'inconscient structurellement *hom mo*-sexuel, qui forclôt l'Autre féminin, exclu de la nature des mots (et des choses). Le célibataire ne veut pas dire, chez Lacan, celui qui n'est pas marié, mais celui dont l'orientation sexuelle ne prend pas la femme pour objet, l'homosexuel notamment qui se tourne vers le même, le semblable, vers son image idéalisée. Donc, depuis la perversion généralisée de l'homme, ce fait, soit l'hétérosexualité soit l'homosexualité et cette structure n'impose absolument pas – à la psychanalyse du moins – de hiérarchiser moralement ces deux options.

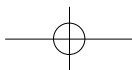
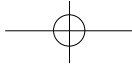
J'en reviens à la définition que j'ai donnée plus haut de l'hétérosexualité chez l'homme. C'est en partie celle que Lacan donne du père. Dans la leçon du 21 janvier 1975 de « RSI » : « un père n'a droit au respect, sinon à l'amour que si le dit amour, le dit respect est – vous n'allez pas en croire vos oreilles – père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet *a*

⁶ LACAN J., *Télévision*, p.65. Montherlant et Emmanuel Kant en sont les exemples. Voir aussi le hors sexe du chapitre VII de *Encore*.

qui cause son désir (...) *dans la version qui lui est propre de sa perversion* laquelle est la fonction du symptôme (père), peu importe qu'il ait des symptômes, s'il y ajoute celui de la père-version paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme qu'il se soit acquis pour lui faire des enfants et que de ceux-ci, qu'il le veuille ou pas, il prenne soin paternel ». Et c'est d'ailleurs un peu plus loin qu'il dit : « pour qui est encombré du phallus, qu'est-ce qu'une femme ? c'est un symptôme – c'est un symptôme et ça se voit, tandis que l'homme pour une femme est tout ce qui vous plaira, une affliction, pire qu'un symptôme, un ravage même ». Donc, parmi les hommes hétérosexuels, le père a une version propre – père-version paternelle – de sa perversion (généralisée). Et ce n'est pas n'importe lequel des hommes hétérosexuels qui peut remplir les conditions de la perversion paternelle. Le père digne de ce nom c'est celui qui fait d'une femme objet *a* qui cause son désir et que cette femme il se la soit acquise pour lui faire des enfants dont il prendra soin paternel.

Trois conditions donc, pour que l'on puisse dire qu'un homme a le symptôme père, qui tiennent à l'I de l'amour, au S du désir et au R de la vie des enfants. Il faut qu'il y mette du sien, que cette femme il se la soit acquise, c'est-à-dire qu'il lui ait dit « tu es ma femme » et qu'elle y ait consenti. Pour lui faire des enfants : il veut donc des enfants, il veut donc faire de sa femme une mère, c'est-à-dire qu'il accepte qu'elle donne la vie à des enfants réels, qu'il reconnaîtra. Ainsi, parmi les hétérosexuels il y a ceux qui ont le symptôme-père et d'autres qui ne l'ont pas. En effet, il y a des hommes qui veulent bien une et très souvent plusieurs femmes mais pas d'enfant ; il y a des hommes qui ne veulent faire de leur femme une mère qu'à condition qu'elle soit la sienne propre pour en être l'enfant materné et narcissisé. Ce qui prouve que l'hétérosexualité masculine n'est pas forcément paternelle. Mais enfin l'on peut dire qu'un homme qui a le symptôme-père passe de la perversion généralisée au lien à *l'hétéros* du féminin sur le modèle de la père-version.

Pour finir, je dirai que chez celui qui a le symptôme-père, les courants tendre et sensuel de Freud se rassemblent selon son idéal pour un comportement amoureux normal, malgré la règle de la divergence d'amour et de jouissance.



L'homosexualité : désorientation ou préjugé ?

VIVIANA GOMEZ

Deux questions vont sous-tendre le travail que je vous présente aujourd'hui.

1. Quelle est la position de Freud en tant que penseur de son époque par rapport à l'homosexualité ?
2. Quelles sont les raisons analytiques tirées de son travail de recherche qui l'amènent à dire que l'homosexualité n'est pas une maladie ?

Voici une lettre de Freud lui-même. Elle va me permettre de présenter d'une certaine manière ces interrogations.

Lettre à une mère américaine
Vienne 1 X, Berggasse, 19
le 9 avril 1930

« Chère Madame,

Je déduis de votre lettre que votre fils est homosexuel. J'étais surpris que vous n'évoquiez pas le terme dans les informations que vous m'avez envoyées sur lui. Puis-je vous demander pourquoi vous l'éludez ? Sans doute l'homosexualité ne représente pas un avantage, mais il n'y a pas non plus de raisons d'en avoir honte puisqu'elle ne suppose ni vice ni aucune dégénérescence. L'homosexualité ne peut pas être classifiée comme une maladie et on considère que l'homosexualité est une variante de la fonction sexuelle produite pour un certain dérèglement du développement sexuel. Plusieurs hommes fort respectables de l'Antiquité et de notre époque ont été homosexuels, parmi lesquels quelques très célèbres personnages de l'histoire (tels que Platon, Michel Ange, Léonard de Vinci). C'est une grande injustice et aussi une cruauté de persécuter l'homosexualité comme si c'était un délit. Si vous ne me croyez pas, je vous suggère de lire les textes d'Havelock Ellis.

Lorsque que vous me demandez si je peux vous offrir mon aide, je suppose qu'il s'agit d'enquêter si je suis en mesure de supprimer l'homosexualité pour la remplacer par une hétérosexualité normale. La réponse est qu'en général on ne peut rien promettre du tout. Dans certains cas, on arrive à développer les germes des tendances hétérosexuelles qui sont présents dans chaque homosexuel, même si, dans la plupart des cas, ce n'est pas possible. La question s'appuie notamment sur la qualité et sur l'âge de l'individu, sans qu'on puisse prévoir le résultat du traitement.

154 V. LE CHOIX DU SEXE

Ce que l'analyse peut faire pour votre fils, c'est autre chose. S'il se sent malheureux en raison de conflits ou inhibé dans sa vie sociale, l'analyse peut lui apporter harmonie, paix mentale et pleine efficacité, qu'il reste homosexuel ou qu'il change.

Si vous vous décidez, ce que je ne crois pas, il faudra venir à Vienne et le faire analyser par moi. Je n'ai pas l'intention de quitter la ville.

J'attends néanmoins votre réponse.

Sincèrement vôtre.

Freud

PS : Je n'ai eu aucune difficulté à déchiffrer votre écriture. J'espère que vous ne n'en aurez pas non plus avec la mienne et mon anglais. »

Sans aucun doute, Freud élargit la conception de la sexualité humaine et opère une subversion à l'égard de l'idée que l'on avait de l'homosexualité non seulement dans le monde scientifique mais aussi dans la société de son époque, y compris l'IPA.

Déclarer en 1930 que l'homosexualité n'était pas une maladie mais une orientation perverse indique une prise de position particulière qui même aujourd'hui, n'est pas très claire pour l'Autre social, ni évidente, d'après moi, pour nous en tant qu'analystes. Mais cela requiert un travail de recherche et d'élaboration.

Dans son texte « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », Freud nous conduit à penser que la perversion est une déviation de la pulsion sexuelle, mais que toutes les déviations ne sont pas perverses et il inclut ici l'homosexualité. Il établit une différence entre les pervers – chez qui une fixation infantile à un but sexuel provisoire a empêché le primat de la fonction de reproduction – et les *homosexuels* ou *invertis* dont le but sexuel a été détourné du sexe opposé. Ainsi, dira-t-il, la constitution des invertis ou homosexuels se caractérise fréquemment par le fait que leur pulsion sexuelle est particulièrement apte à la sublimation culturelle.

On trouve dans l'argumentation que nous offre Freud une première donnée qui peut rendre compte de la nécessité de distinguer l'homosexualité de la perversion.

L'homosexualité : désorientation ou préjugé ? – 155

En 1903, dans une entretien réalisé par le Journal viennois *Die Zeit*, Freud se montre précis lorsqu'il affirme que les homosexuels ne doivent pas être traités comme des malades étant donné qu'une *désorientation perverse* est loin d'être une maladie.

« La jeune fille n'était pas une malade » dira Freud dans son texte « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », il poursuit ainsi : « elle ne souffrait pas pour des raisons internes, elle ne se plaignait pas de son état et la tâche commandée ne consistait pas à résoudre un conflit névrotique, mais à faire passer l'une des variantes de l'organisation sexuelle génitale dans l'autre de ces variantes ».

En relisant *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, on retrouve cette orientation des énoncés freudiens. Freud part des aberrations de la pulsion sexuelle par rapport à ses objets et à ses buts et il en vient à se demander si de telles aberrations sont innées ou acquises. La réponse lui est donnée par la connaissance des caractéristiques de la pulsion sexuelle des psychonévrosés et il souligne : « c'est-à-dire d'un groupe des individus pas très éloignés des normaux ». Freud poursuit en disant que chez de telles personnes peuvent surgir les tendances à toutes les perversions en tant que composantes inconscientes qui agissent en qualité de générateurs des symptômes. Devant le fait, dès lors reconnu, que les penchants pervers étaient largement répandus, l'idée s'imposa à nous que la prédisposition aux perversions était la prédisposition originelle et universelle de la pulsion sexuelle humaine sous l'effet de modifications organiques et d'inhibition psychique apparues au cours de la maturation.

Sans aucun doute la question surgit de savoir ce qu'est la maladie pour Freud.

En 1909, il souligne que l'issue par la maladie qu'il appellera *nervosité* ou *psychonévrose*, entraînera des phénomènes substitutifs provoqués par l'inhibition des pulsions. La conceptualisation qu'il nous propose relie l'intensité de l'énergie de la pulsion sexuelle avec le dénouement de la maladie.

156 V. LE CHOIX DU SEXE

Par conséquent, si l'homosexualité n'est pas une maladie mais une variante de la fonction sexuelle produite par un certain dérèglement dans le développement sexuel, ou orientation perverse, dans quelle mesure légitimer la pertinence de la psychanalyse pour ce type de patients, qui ne sont pas des cas ?

Freud dira que les réussites de la thérapie psychanalytique dans le traitement des homosexuels ne sont en réalité pas très nombreuses. Très souvent, l'homosexuel n'arrive pas à renoncer à son objet de plaisir, on ne parvient à le convaincre qu'après avoir modifié ses tendances sexuelles. Il retrouvera dans un objet distinct le plaisir qu'il renonce à trouver dans ses objets actuels. S'il commence un traitement, c'est presque toujours pour de raisons extérieures, on en raison des désavantages et des dangers sociaux de son choix et ces composantes de la pulsion de conservation apparaissent plus fragiles dans la lutte contre les tendances sexuelles.

La réussite consiste peut-être seulement à ouvrir à la personne limitée par l'homosexualité le chemin vers l'autre sexe qui lui avait été auparavant interdit en établissant ainsi une pleine fonction bisexuelle. Le fait de suivre ou non cette voie en abandonnant l'orientation antérieure qui attirait sur elle l'anathème de la société reste donc pleinement dépendant de sa volonté.

Peut-être peut-on relier cette thèse freudienne au « choix d'une forme de jouissance ». On traitera cette question plus loin.

Freud ajoute : « Il faudrait prendre en compte le fait que la sexualité normale repose sur une limitation du choix d'objet et qu'en général l'entreprise de convertir en hétérosexuel un homosexuel arrivé à son complet développement n'a pas plus de probabilités de réussite que la tâche contraire. Mais cette dernière n'est jamais innée, naturellement par d'évidentes raisons pratiques.

Retrouver la plénitude de la fonction bisexuelle est déjà pour Freud très éloigné de la biologie. Il critique vivement la littérature qui a l'habitude de ne pas séparer les problèmes du choix d'objet de ceux qui correspondent aux caractères

L'homosexualité : désorientation ou préjugé ? – 157

somatiques et psychiques, comme si la solution apportée à un de ces points entraînait nécessairement tous les autres. Freud considère que cette littérature tendancieuse a empêché la vision de ces relations, mais qu'en plus cela ferme le chemin qui conduit à une connaissance plus approfondie de ce à quoi on a donné le nom d'homosexualité. Freud réagit contre deux faits fondamentaux découverts dans le travail analytique : 1° Le fait que les hommes homosexuels sont passés par une fixation intense à la mère ; 2° Le fait que tous les gens « normaux » laissent reconnaître, à côté de leur hétérosexualité manifeste, une part considérable d'homosexualité latente ou inconsciente.

Prendre en compte ces découvertes, fait bien évidemment disparaître la possibilité d'admettre un « troisième sexe », créé par la nature dans un moment de caprice.

Quel est l'avis des analystes ?

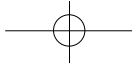
Au fur et à mesure que je passais par différentes lectures de Freud et de Lacan sur ce sujet, quelque chose restait et c'était précisément cette question que je place en sous-titre.

Par plusieurs écrits, Lacan a su nous montrer ses divergences avec les post-freudiens que je citerai plus loin.

Freud, tout particulièrement à propos de l'homosexualité, a subverti non seulement les conceptions existantes mais il a pris aussi une position par rapport aux analystes de son époque qui appartenaient pour la plupart d'entre elles à son cercle le plus proche.

Nous allons examiner ce que développe Freud dans la Préface de *Trois essais sur la théorie de la sexualité*.

« Les personnes qui s'étaient activement intéressées à la psychanalyse pendant un temps, en sont venues à l'abandonner et à adopter de nouvelles conceptions qui devaient restreindre à nouveau le rôle du facteur sexuel dans la vie psychique et la pathologie...



158 V. LE CHOIX DU SEXE

Seuls les chercheurs qui ont assez de patience et de savoir-faire technique pour pousser l'analyse jusque dans les années d'enfance du patient pourront confirmer le début de la vie sexuelle humaine décrite ici.

Pour ce qui concerne l'« extension » du concept de la sexualité nécessitée par l'analyse des enfants et de ce qu'on appelle des pervers, qu'il nous soit permis de rappeler à tous ceux qui, de leur hauteur, jettent un regard dédaigneux sur la psychanalyse, combien la sexualité élargie de la psychanalyse se rapproche de l'*Eros* du divin Platon ».

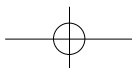
Ainsi, avec la découverte de la sexualité infantile et la transformation de sa majesté le bébé en pervers polymorphe, Freud opère un virage à l'opposé de plusieurs de ses contemporains et collègues les plus proches.

Freud défendait aussi en privé ses convictions sur l'homosexualité. Par exemple, il soutenait qu'il n'y avait pas de raisons valables à refuser la candidature des aspirants homosexuels à la formation analytique de l'IPA.

Freud a objecté à nouveau à cette position lorsqu'en 1920 l'Association Néerlandaise de Psychanalyse a reçu la candidature, pour devenir membre, d'un médecin connu manifestement pour son homosexualité.

Ernest Jones, membre du cercle le plus proche de Freud, consulté sur cette admission a conseillé de la refuser. Ernest Jones demande ensuite à Freud si cette attitude peut être une règle sûre et générale à partir de laquelle on pourrait procéder, et Freud répond :

« Votre question, mon cher Ernest, qui concerne la qualité possible des membres homosexuels, a été examinée par Otto Rank et par moi et nous divergeons de vous. En fait, on ne peut pas exclure de telles personnes sans avoir d'autres raisons suffisantes, nous ne sommes pas d'accord non plus avec la persécution légale. Nous avons le sentiment que dans de tels cas, la discussion devrait dépendre d'un examen très attentif des autres qualités du candidat ».



L'homosexualité : désorientation ou préjugé ? – 159

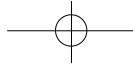
Rank, Sadger et Tausk sont restés fermes aux côtés de Freud, mais la plupart des analystes pensaient de manière différente. Les analystes américains ont désapprouvé l'homosexualité et ont voulu l'exclure. Même en 1916, alors que Freud était très actif, Smith Ely Jelliffe, un remarquable analyste new-yorkais a déclaré : « l'instruction individuelle et l'éducation doivent contrôler la tendance homogène et la diriger vers une 'vie sexuelle normale et bien adaptée' et de cette façon l'homosexualité n'existe pas ».

Si l'on prend en compte ce contexte et si on reprend la « Lettre à une mère américaine », on peut dire que ce qui a motivé Freud à écrire n'a été nullement la seule bienveillance, ni la nécessité de modifier ce qu'il affirmait depuis 30 ans. La raison en était une profonde critique contre le moralisme et son abus dans la psychanalyse par les Américains. Il savait très bien que sa lettre ne passerait pas inaperçue et c'était là son intention. C'était presque une provocation, notamment le passage final dans lequel il disait que si la mère se décidait, le fils pourrait faire une analyse avec Freud. Mais il ne croyait pas qu'elle le ferait puisqu'« il faudrait venir à Vienne » !

Il semble que Freud ait voulu lui dire, à cette mère, que son fils ne pouvait pas être correctement suivi en Amérique.

De même, Freud, en tant que penseur du mouvement d'émancipation homosexuelle de son époque, n'acceptait pas non plus que celui-ci se considère comme une *exception*, et il a donné des raisons analytiques de ne pas considérer l'homosexualité comme un « troisième sexe ».

Sur le plan clinique, Freud a refusé de traiter les homosexuels qui n'étaient pas considérés suffisamment névrosés. En d'autres termes il n'y avait rien à traiter. Il ne pensait pas que l'homosexualité était une maladie et lorsqu'un membre supposait qu'il y avait un sujet homosexuel névrosé, on le dirigeait vers Freud pour son traitement. Mais on ne le savait pas à l'avance. De ces entretiens il n'y a pas eu de notes à propos de son procédé. Pour Freud ce n'était pas des cas. (Nous n'avons eu que connaissance de l'enregistrement d'une seule séance de Bruno Goetz)



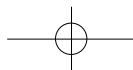
160 V. LE CHOIX DU SEXE

Lacan relève le défi d'une discussion bien évidemment engagée par Freud, une critique de la psychiatrisation de la psychanalyse. Il s'adresse ainsi aux Américains :

« Il apparaît en tout cas de façon incontestable que la conception de la psychanalyse s'y est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social... C'est donc à la distance nécessaire à soutenir une pareille position qu'on peut attribuer l'éclipse dans la psychanalyse, des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité, dont il semble que bientôt la mention même doive s'effacer. » (« Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Editions du Seuil, Paris, 1966, p. 245-246.)

Assurément, penser une sexualité « adaptée » aux circonstances sociales implique de méconnaître les concepts d'inconscient et de sexualité, tels que Freud les a pensés et reconnaître que l'analyste est aussi exposé que quelqu'un d'autre à un préjugé sur le sexe, hors de ce que lui révèle l'inconscient. C'est l'aiguillon* de Lacan pour nous réveiller des rêves qui font croire que l'on est placé dans une position d'exception, qu'on est guéri de notre inconscient.

* L'auteur de cet article utilise le mot « tábano » en français « taon » : insecte piqueur et suceur. Nous avons utilisé le mot aiguillon dans le sens où il y a incitation à agir (NdT).



Le partenaire sexuel

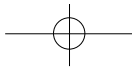
LUIS IZCOVICH

La question du partenaire sexuel, notamment celle du choix et des modalités de lien entre le sujet et son objet, traverse le champ de la doctrine analytique depuis Freud jusqu'à nos jours, et sa réponse diffère selon les courants. Posons donc d'emblée le problème : que peut-on espérer d'une analyse concernant le devenir du rapport du sujet à celui qui est en position d'être son partenaire sexuel ?

Lacan subvertit, avec une formule, ce par quoi la psychanalyse post-freudienne avait rejoint le discours du maître. En effet, quand Lacan dénonce comme pur mensonge la notion de stade ambivalent d'Abraham, c'est pour indiquer que la visée du désir reste – même après l'analyse – foncièrement ambivalente. Le pur mensonge est donc la promesse analytique de l'accès à la post-ambivalence. Nous sommes au moment du séminaire *Le transfert*¹, bien avant la formulation portant sur la non inscription inconsciente du rapport sexuel, et pourtant l'orientation est claire : il n'y a pas d'objet susceptible de produire la synthèse absolue des courants définis par Freud comme tendre et érotique.

Dès lors, la thèse de certains élèves de Lacan proposant qu'à la fin de la cure s'opère pour un homme la conjonction complète du désir et de l'amour autour d'un objet, soit aimer la femme qu'on désire, relève, me semble-t-il, plutôt du mirage d'une promesse, que de ce que la clinique atteste. Ce Rendez-vous nous donne l'occasion de renouveler un débat qui n'est pas clos, qui est celui de la soi-disant maturité génitale à savoir, ce que cette notion recouvre, et surtout ce qui peut changer après une analyse concernant le partenaire sexuel.

¹ LACAN J., Le Séminaire, Livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 440-455.



162 V. LE CHOIX DU SEXE

Ce que l'expérience analytique démontre avant tout, ce sont les ratages de la rencontre, toujours présents ou masqués dans la demande initiale adressée à l'analyste, et qui ne sont jamais déconnectés de ce qu'un discours prescrit. Et notre époque, faisant croire que les choix infinis sont possibles, introduit de nouvelles impasses, sans résoudre la question du partenaire adéquat pour le sujet. Disons mieux : alors qu'aujourd'hui on stimule la rencontre et on interdit de moins en moins la jouissance, ce qui se manifeste de façon aiguë est comment savoir quel est le partenaire qu'il me faut ou une variante : « est-ce que je ne peux pas trouver un partenaire meilleur ? ».

Cette question qui ne se limite pas à une structure clinique fait au doute une place essentielle dans notre temps, ce qui comporte une conséquence majeure : la prévalence de l'interrogation sur la jouissance plutôt que sur le désir, et la difficulté à accéder à la certitude de l'autorisation quant au choix.

Autrement dit, si le phallus est par essence le signifiant boussole du sujet, il ne suffit pas à stabiliser le rapport à l'autre sexe dans la mesure où le phallus par définition peut-être interchangeable. C'est ce qui donne pour chaque sujet, névrotique – faut-il ajouter – la série de partenaires, qui est toujours à inscrire dans le schéma basal de sa constitution érotique. À l'occasion la série trouve son point de départ dans un modèle, ou dans un anti-modèle, voire à partir du signifiant traumatique. Je reprendrai ce point.

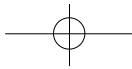
Que le langage supplée à l'absence structurelle d'orientation vers le partenaire, et que le phallus soit une boussole, se démontre déjà dans les cas où il n'opère pas. Il suffirait de prendre deux exemples, situés aux extrêmes opposés de l'œuvre de Lacan. Aimée d'abord, pour laquelle il pose le choix de partenaires d'incompatibilité maximale, et Joyce pour lequel la seule femme de sa vie lui va comme un gant. Le phallus n'oriente pas le sujet, c'est le cas d'Aimée, le phallus n'encombre pas le deuxième, c'est le cas de Joyce. Le phallus est donc ce qui, du programme inconscient, pallie le dérèglement dans le choix du partenaire et nous avertit de ce que peut avoir de suspect toute solution parfaite. Le recours au phallus ne requiert d'adresse à

l'analyse que là où le ratage impose au sujet le recours à un nouveau partenaire.

Il suffit en effet, que le partenaire électif – à entendre électif au sens d'avoir le pouvoir de déranger son fantasme – se déloge de là où il est placé par le sujet, pour qu'une irruption de jouissance voie le jour. Pensez au cas de l'Homme aux rats par rapport au capitaine cruel ou à Dora face aux propos inattendus de Monsieur K. La quête du nouveau partenaire qui est l'analyste trouve ainsi sa justification dans l'issue spécifique aux impasses de jouissance.

L'analyste est un partenaire du sujet par rapport au symptôme. C'est ce que Lacan définit de façon limpide dans le séminaire « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », où « le psychanalyste s'introduit comme sujet supposé savoir, est lui-même, reçoit lui-même, supporte le statut du symptôme » dont il a la moitié de la charge.

L'analyste comme nouveau partenaire, capte, concentre, mettant à jour la voie sans issue que le postulat inconscient du sujet détermine. L'analyste complément du symptôme n'est une conception possible que si l'analyste est logé par le sujet dans la série des choix d'objet inconscient. C'est cela qui permet de poser l'analyste comme partenaire sexuel du sujet. La question fondamentale devient : l'analyste, par son action, peut-il déranger la série inconsciente du sujet ou va-t-il seulement permettre des déplacements à l'intérieur de celle-ci ? Soyons plus précis : est-ce qu'une analyse permet autre chose que ce dont l'inconscient donne les prémisses ? Notons que si le sujet rencontre un analyste, à condition que celui-ci fasse partie de ses conditions érotiques, il rencontre en même temps, un désir nouveau. Je parle ici du désir de l'analyste et pas encore du désir du sujet. Déjà, ce désir est ce qui objecte au sujet la croyance d'avoir finalement trouvé l'objet adéquat. Le désir de l'analyste est l'obstacle à l'érotomanie transférentielle et les risques que celle-ci peut engendrer comme l'infinisisation de l'analyse. La cure implique une concentration de libido dans le transfert, dont les effets se répercutent dans l'économie générale du sujet, dans une redistribution de la libido qui, comme le dit Lacan, ne va pas



164 V. LE CHOIX DU SEXE

sans coûter à certains objets leur poste. Le poste perdu concerne le choix de partenaires symptomatiques, à distinguer du partenaire symptôme.

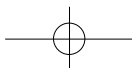
En réalité, le désir de l'analyste qui soutient l'interrogation essentielle du sujet, celle qui concerne le savoir sur le sexe, c'est un désir averti sur l'identité impossible entre le savoir et le sexe.

C'est ce qui fonde l'exigence hystérique. Elle concerne un savoir qui puisse révéler la vérité sur le sexe. Remarquons d'ailleurs que cette exigence a au moins deux conséquences. Une face positive, au sens où sa position d'objection au savoir universel fait appel à un partenaire qui ouvre la porte au savoir inconscient. C'est la face où l'exigence hystérique, insoumise aux prescriptions universelles, a été la condition pour fonder un nouveau discours, le discours analytique.

Il ne faut pourtant pas négliger la face négative qui se déduit de ce que Lacan signale à propos du discours du maître qui se fonde sur le discours hystérique. Pour le dire autrement, il ne suffit pas de dire que l'hystérique (si on la prend au féminin) unilatéralise la castration du côté de l'homme. Car la castration est ce qui permet à un homme de jouir d'une femme. L'hystérique, plutôt que d'instaurer l'acte sexuel *via* la castration, travaille pour le ratage, et préfère la jouissance du fantasme à celle du partenaire. Si faire l'homme ne suffit pas comme réponse à l'hystérique, reste le discours du maître. Donc, plus l'hystérique fait l'hystérique, plus le maître fait le maître.

L'analyste comme partenaire de l'hystérique, sait qu'une option est possible, qui n'est pas celle de faire l'homme, ni de faire le maître – entre parenthèse, il existe une grande affinité entre ces deux-là – mais de rendre possible une satisfaction, alors que le partenaire auquel elle ne se soustrait pas forcément dans l'acte sexuel est mis à la place de confirmer pour elle son postulat de base : qu'il n'y a pas plus qu'un, celui qu'elle n'a pas rencontré.

Cette incompatibilité entre trois termes, sujet, savoir et sexe, fonde ce que Lacan désigne comme les positions subjectives de



L'homosexualité : désorientation ou préjugé ? – 165

l'être, comme modalités singulières de réponse à l'irréductible entre ces trois termes et qui trouve sa racine dans le rapport d'exclusion fondamentale entre le sujet et son être sexuel. Notons d'ailleurs la reprise de trois autres termes où s'avèrent trois dimensions de l'impossible : elles concernent le sens, la signification et le sexe, à propos de ce qui est exigible dans la fin de l'analyse et elles révèlent l'irréductible entre le sexe et le langage.

Il existe un impossible concernant la certitude de l'être sexuel, de même qu'il existe un impossible concernant le désir de l'analyste. Ce qui légitime leur mise en série, est la formulation homogène que Lacan propose pour le traitement de ces impossibilités. De même qu'il conclut que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, il pose que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même ». Ceci pour indiquer non seulement qu'avec le partenaire on ne s'autorise pas de l'Autre, car les semblants restent au bord du lit, mais que plus radicalement, une certitude conclusive est requise de la part du sujet concernant son identité sexuelle. L'énigme de l'être sexuel ne se résout jamais complètement par les significations sexuelles. C'est ce que Lacan a appelé « l'exhaustion impossible » et qui concerne le réel du sexe. Suffit-il de dire que l'incidence de la psychanalyse est de régler la signification impossible par l'accès à une certitude de désir ? Il me semble qu'elle n'est pas assurée sans le choix de jouissance. Dans ce sens, la dimension traumatique de la jouissance, index donc de la béance irréductible qui s'avère infiltrer la vie du sujet, ne trouve pas sa solution dans l'analyse uniquement par l'épreuve du transfert. Celle-ci est une condition fondamentale mais insuffisante sans l'expérience décisive de la rencontre, sans qu'il s'agisse forcément d'une nouvelle rencontre. Autrement dit, le savoir extrait d'une analyse ne remplace pas l'expérience. Les positions subjectives de l'être se démontrent donc comme réponse du sujet, et sont la tentative d'intégrer les signifiants qui viennent de l'Autre. J'évoque, dans deux courts exemples, ce qui constitue la marque des signifiants venant de l'Autre, qui sont inducteurs de jouissance et décisifs dans le rapport au partenaire.

Ainsi cette femme centre son analyse sur une possible scène qui aurait été refoulée. Cette scène qui n'a jamais existé, celle

166 V. LE CHOIX DU SEXE

d'un attouchement avec son père, mais qui opère comme une rêverie diurne à laquelle elle donne un statut causal, pourrait rendre compte, selon le sujet, de la quête perpétuelle d'un amant beaucoup plus âgé qu'elle, faisant de chaque rencontre une rencontre symptomatique, dont elle sait par avance qu'une fois passée la séduction, il lui faudra un autre partenaire. Une nouvelle scène refoulée introduit une nouvelle perspective. Il s'agit d'une lettre d'amour écrite dans son enfance, ayant pour objet un ami du père, et destinée à rester secrète jusqu'au moment où la mère, dont le rire est interprété comme une moquerie, la rendra publique auprès de cet homme. Ceci constitue la base du postulat construit dans la cure : « je ne peux pas être prise au sérieux en tant que femme. »

Le deuxième exemple concerne la femme vouée à la perfection et ceci dans tous les plans où elle intervient : son objectif est d'être l'amie parfaite, la meilleure dans sa carrière professionnelle, et la femme irréprochable. Pourtant, une tache apparaît toujours dans le tableau : ses amis lui font des remarques disant qu'elle est trop sérieuse, ses collègues ne supportent pas tant de perfection, son ami voudrait un peu plus d'échec. Elle-même s'interroge pourquoi, si elle aime et désire un homme dont les signes d'amour ne sont plus à prouver, il reste néanmoins la question : « est-ce que tu ne t'es pas trompée d'homme » qui se redouble d'un « et si ma mère avait raison », cette mère trouvant toujours le moyen de dire à sa fille qu'elle pouvait prétendre à mieux dans ses choix amoureux.

Mais la parole qui a touché son être dès l'enfance, au point de déterminer sa position dans l'existence, est la phrase de sa mère : « il faudrait savoir si tu te contentes de peu ». C'est en effet le genre de phrase qui empoisonne une vie, car comme l'article cette analysante : où passe la frontière permettant de conclure que c'est assez ? On peut démontrer à travers ces deux exemples, comment les signifiants du caprice de l'Autre, que le sujet n'intègre pas, façonnent les modalités de sa jouissance jusqu'à déterminer ce qui est satisfait dans le rapport au partenaire. Car si le rapport sexuel n'est pas inscriptible, reste que la jouissance sexuelle n'est pas impossible et la question qui s'ouvre pour chaque cure est : quelle est la jouissance qui permet au sujet de dire « c'est assez » ?

Il ne me paraît pas suffisant dès lors de soutenir que l'opération analytique induit un déplacement par rapport à l'objet qui pourtant, il ne faut pas le négliger, comporte un bénéfice important par rapport à la fixation à un partenaire unique, et les risques d'un délire à deux, même dans la névrose.

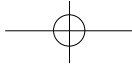
C'est ce que Freud évoque comme l'élargissement des conditions érotiques. Plus radicalement, la question qui se pose est de savoir si le sujet est sorti du choix du même. Car le sens du dernier enseignement de Lacan et la proposition d'une femme, symptôme pour un homme, désignant qu'un partenaire aspirant et concentrant sur elle la jouissance du sujet est ce qu'on peut espérer de mieux quant au choix, appelons-le post-analytique.

Notons que rien dans cette formule n'indique que la place de l'élue soit unique. Cette formulation, solidaire de la définition du symptôme, comme jouissance « à condition que l'inconscient le détermine », fait valoir que la certitude conclusive du sujet en ce qui concerne le partenaire sexuel, est que celui-ci n'existe pas. En réalité, le partenaire sexuel du sujet est l'inconscient.

Mais alors, direz-vous, ceci n'est-ce pas déjà le cas avant l'analyse ? Justement, il ne suffit pas d'avancer que l'analyse, par le déchiffrement inconscient, contribue à élucider la fonction des partenaires symptomatiques. L'option de Lacan est tracée de façon patente dès son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », quand il pose que « la castration fait du fantasme cette chaîne souple et inextensible² », ici inextensible désigne les points d'arrêt dans le choix objectal. Autrement dit, c'est à condition d'opérer sur la castration que les effets se répercuteront sur l'inextensible du fantasme et par conséquent sur le schéma causal de la jouissance du sujet.

Cette conception laisse ouverte une autre option que la thèse classique qui est celle du partenaire comme substitut inconscient du choix érotique infantile. La nouvelle conception est le partenaire comme objet *a*, hors-série donc et au-delà de la répétition.

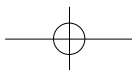
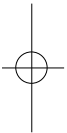
² LACAN J., « Subversion du sujet et dialectique du sujet », in : *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 826.



168 V. LE CHOIX DU SEXE

Récapitulons donc. Je trouve que la psychanalyse trouve sa raison fondamentale dans le contexte du pousse-à-l'illimité dans le choix du partenaire, par son effet castration. Notons que les sujets en analyse et en dehors, réclament cette castration. Ne serait-ce que par la perception que faute d'interdiction, l'objet perd sa valeur de jouissance. Mais ce n'est pas là le fait essentiel qu'ils vont rencontrer dans l'analyse. Il s'agit plutôt de l'effet castration qui porte sur le fait qu'il y a un réel dans le sexe à considérer comme ce qui ne peut pas ne pas être. Autrement dit, une condition s'instaure qui ne laisse pas le sujet ouvert à toutes les rencontres.

Au fond, pouvons-nous conclure, il n'y a pas de rapport au partenaire sexuel, car celui qui ferait le rapport manque. Il ne reste pas moins qu'une jouissance est possible avec le partenaire par l'intermédiaire de ce que Lacan a appelé *lalangue*. Ceci n'est pour minimiser ni la place, ni la fonction du partenaire. Mais cela ordonne les choses de façon précise : une psychanalyse permettra à un sujet de décliner les différentes formes de jouissance avec *lalangue* en fonction du partenaire. De cela l'analysant pourra juste dresser un constat. Il pourra aussi tirer les conséquences, pour son choix de partenaire et même longtemps après la fin de l'analyse. Ce sera son affaire.



Le sujet transsexuel

FRANCISCO ESTÉVEZ

Introduction

A la fin du mois de mai j'ai trouvé une petite annonce dans un journal local, à la page consacrée aux anniversaires. Quelque chose a attiré mon attention. Il s'agissait d'une photo dans laquelle on pouvait voir un couple de petits amis l'un sur le visage de l'autre et une légende qui disait : « Bon anniversaire E. Je désire passer le reste de ma vie avec toi ». Cette phrase était adressée à la fille. Tout à coup j'ai reconnu, en dépit de la métamorphose, le patient dont j'avais choisi le cas quelques semaines auparavant pour réaliser cette présentation.

À ce moment-là j'étais sur le point de d'entamer la rédaction du présent texte. J'ai considéré opportun de commencer par exposer le jugement qui soutenait, sur le plan juridique, l'opération subjective que le patient avait accomplie sur le plan symbolique. La remarquable sensibilité du juge dans sa rédaction montrait ce qui avait été mis en jeu dans une opération aussi complexe.

Il est d'abord nécessaire d'éclaircir que l'on se trouve face à un sujet qui un jour du mois de février de 1997, se présente au Centre de santé mentale avec le prénom, le phénotype et la physiologie d'une femme, et quatre ans et demi plus tard elle en sort avec un jugement établissant qu'elle est en réalité un homme et que, en tant que tel, il a le droit d'être réinscrit dans le Registre de l'État-Civil, corrigeant ainsi *l'erreur de la nature*.

Le décalogue

Le juge fonde son jugement sur le décalogue suivant :

1) « Mme (...) a une totale conviction de son identité sexuelle masculine, ce qui se traduit dans un *désir décidé d'être un homme*. »

170 V. LE CHOIX DU SEXE

2) « Il agit tout à fait comme un homme sans qu'aucun doute n'existe sur son (...) intime conviction (...) de ce qu'il est et ce qu'il veut être. »

3) « Ayant subi (...) à deux reprises, des opérations chirurgicales pour effectuer des mastectomies (...) nulle altération psychologique n'a été détectée. »

4) « L'identité sexuelle masculine appréciée (...) est ferme et ne répond pas à une option transitoire. »

5) « Pendant les trois ans écoulés depuis qu'elle (...) suit un traitement aucune altération psychopathologique ni des indices de *réversibilité* de son identité masculine n'ont été remarqués. »

6) « Depuis la puberté (...) elle a le sentiment d'un genre différent du biologique, (...) ce fait n'a été conditionné secondairement par aucun trouble mental. »

7) « La normalisation juridique de [sa] condition (...) irait dans le sens d'une plus grande stabilité psychologique, en lui permettant une pleine intégration dans la société en tant que citoyen. »

8) « Elle a été opérée de mastectomie bilatérale, et d'hystérectomie ainsi que d'une double anexectomie (...) s'étant déroulée dans la plus absolue normalité. »

9) « Également (...) elle a suivi un traitement hormonal, ce qui, ajouté à ce qui vient d'être dit, rend possible qu'il puisse passer, socialement, pour un jeune homme de son âge. »

[9] « Il n'a pas encore réalisé *l'opération qui lui reste*, qui consiste en changement des organes génitaux féminins en masculins, ce qui entraîne la reconstruction d'un micro pénis, de trois à six centimètres, avec un allongement du propre clitoris qui est déjà hypertrophié (...) et la reconstruction d'un scrotum, avec implantation une prothèse testiculaire bilatérale de gel de silicone. »

10) « L'intéressée explique que si elle n'a pas subi cette dernière opération c'est à cause de la *singularité de celle-ci* (...) et pour des raisons à caractère économique. »

Jugement et Loi

De ce décalogue forcé (forcé par l'acte manqué du juge qui répète deux fois l'ordinal 9^{ème}) découlent quelques conclusions, parmi lesquelles il ressort qu'« on n'est pas face à une pétition

capricieuse, immédiate ou au produit d'une pathologie mentale (...) mais devant un désir clair et décidé d'une personne qui, étant née femme, a pleinement conscience d'être et vouloir être traitée et reconnue comme un homme ». Le juge rappelle que « même la Cour d'appel a reconnu et déclaré admis le changement d'identité sexuelle (...) comme conséquence de l'existence d'un syndrome transsexuel et de l'opération chirurgicale qui correspond ». Il s'avance un peu plus quand il « estime la demande dans son ensemble, même s'il manque *la dernière opération* pour conclure le processus », puisque « l'identité sexuelle masculine (...) assise dans la psyché de Mme (...) ne précise pas du tout la dernière opération chirurgicale pour s'affirmer ».

Un paragraphe du jugement est rédigé de manière un peu ambiguë : « On se trouve face à une personne **qui** sexuellement n'est plus une femme et (...) [cependant] dans la législation en vigueur, un *troisième sexe* n'est pas reconnu, ce qui implique qu'il n'est pas hors propos de l'inclure dans la catégorie des hommes, il y a au moins autant de raisons pour le faire dans la catégorie des femmes ».

Le juge pense-t-il que la sexuaction peut être aléatoire ? On comprend qu'il n'envisage pas cela, mais ce qui est aléatoire c'est de déterminer le sexe par l'apparence physique et non pas par la structure psychique. Il rappelle : « les normes légales en matière de détermination du sexe chez les nouveaux-nés (...) sont fondées sur la simple apparence externe » et qu'un Arrêté du Ministère de la Justice « ne fait aucune référence au *sexe chromosomique* ». En tenant compte de cela, il conclut qu'« il n'y a pas de raison suffisante qui empêche de considérer le *sexe psychique* comme déterminant au moment d'attribuer l'un ou l'autre ». Mis à part que l'on parle de transsexualisme, c'est-à-dire de psychose, on pourrait penser que M. le juge a consulté le séminaire *Encore* de Lacan.

Et, ce faisant il (le juge) poursuit en disant que « Mme (...) n'est plus officiellement une femme et devient juridiquement un homme ». Et il termine en énonçant le dogme de tout collectif de transsexuels : « *un homme coincé dans un corps qui ne lui correspond pas* ». Le jugement se conclut par la modification de

172 V. LE CHOIX DU SEXE

l'acte de naissance du patient au Registre de l'État-civil, de son identité sexuelle et de son prénom.

Ce jugement est en avance de cinq ans par rapport à la Loi d'identité de genre que le conseil des Ministres d'Espagne vient de rendre publique le vendredi 1^{er} Juin, et qui établit trois préalables :

- 1- Un diagnostic de dysphorie de genre.
- 2- Deux ans de traitement médical et psychologique.
- 3- Pendant lesquels la personne a vécu selon son nouveau genre.

Dans son aspect le plus sage la loi exclut l'obligation de subir une opération chirurgicale de changement de sexe et n'établit pas que la sécurité sociale ait à prendre en compte le financement des interventions chirurgicales (à l'exception de certaines régions autonomes espagnoles : Andalousie, Asturies, Estrémadure).

L'erreur de la nature

Voilà la signature des temps actuels sur des sujets tellement délicats, (comme notamment le mariage homosexuel). Que peut-on dire à la lumière de la psychanalyse ?

En premier lieu il est nécessaire de signaler l'apparition de nouveaux signifiants dans le champ de l'Autre, encouragés depuis l'ordre juridique – *dysphorie de genre, réattribution de sexe, réinscription dans le Registre, sexe chromosomique, syndrome transsexuel* –, avec ceux qui étaient déjà utilisés dans la modernité, comme *troisième sexe, ajustement d'identité, sexe psychique, non réversibilité, genre différent*, pour conclure avec le postulat par excellence du transsexualisme : *un homme coincé dans un corps de femme à cause d'une erreur de la nature*.

Deuxièmement, il est nécessaire de mettre en évidence que le sujet transsexuel est un sujet psychotique, mais comportant une caractéristique spéciale en tant qu'être parlant, puisqu'il n'agit pas comme étant en dehors du discours mais il génère (le verbe

est opportun) le lien social. Il se regroupe, parle et fait parler. En appuyant ce fait, nous pouvons citer les mots de la Vice-présidente du gouvernement de l'Espagne quand elle a annoncé la loi : « Elle rendra plus digne la vie de milliers de personnes (...) ; c'est une réalité sociale qui a besoin d'une réponse du législateur pour garantir le développement et la dignité de ces personnes ».

Dysphorie de genre *versus* psychose

Quelle est donc la clé de cette psychose qui produit le consensus ?

Les indices de psychose ne sont pas forcément toujours aussi criants que dans le cas *Aimée*. Il sont souvent très légers. Comme le signale Geneviève Morel dans son magnifique livre *Ambiguïtés sexuelles. Sexuation et psychose* (Paris : Antropos, 2000) les transsexuels ne remettent pas en cause l'ordre du monde, ils se présentent avec la plus innocente normalité et leurs idéaux prennent une forme très conventionnelle. C'est à cause de cela qu'ils ont eu une telle attention parmi les cliniciens les encourageant dans l'opération de réattribution du sexe, quand ils écoutent littéralement les dires des patients. Ce sont les mêmes qui ont fixé, à partir de Stoller, le concept de *gender*, qui n'est pas autre chose qu'une fiction organisée autour d'un noyau de vérité : celle de dire que pas tout est anatomique dans la sexuation. Mais le *gender* fait revenir l'ancienne dualité du corps et de l'âme en reprenant l'idée d'une espèce d'« âme sexuelle véritable » sous le corps erroné du sujet.

Le sujet transsexuel se rebelle contre l'« erreur commune » du deuxième temps de la sexuation, par lequel s'inscrit la jouissance sous le signifiant phallique. Il refuse, de cette manière, la corrélation entre la jouissance et le phallus que propose le discours sexuel, car ce discours prétend lui appliquer un critère universel que le sujet, dans sa particularité, a forclus.

En rejetant la soumission au signifiant phallique il est obligé d'inventer un autre moyen de capitonner la jouissance. Il le fera à travers un sinthome, pas nécessairement délirant, qui

capitonne le réel, le symbolique et l'imaginaire. Plus ces modes symptomatiques vont être couronnés de succès, plus le sujet offrira une apparence de normalité. De là cette présence raisonnable (non raisonnante), qu'ont beaucoup de sujets transsexuels et la facilité avec laquelle leurs revendications sociales sont écoutées. Ainsi on pourrait dire que le transsexualisme est une psychose qui crée du discours.

Notre patient, par exemple, se comporte comme un névrosé : il aime une femme et en désire une autre. Le lendemain de son installation avec sa petite amie – celle qui apparaît sur la photo du journal – il va passer le week-end avec la femme qu'il désire, sous prétexte d'un voyage d'affaires. Ceci se passait à la fin de sa cure. Au début les choses étaient un peu plus complexes.

Demande initiale et éthique de l'analyste

Le patient est arrivé en consultation pour la première fois avec la demande de se procurer un certificat et recevoir de l'aide psychologique pour réaliser l'opération de changement de sexe. Son corps et sa physiologie étaient ceux d'une femme, avec des formes féminines et une menstruation régulière. Elle avait eu la méningite à 12 ans et elle avait pris conscience de son changement d'identité sexuelle à 15 ans, après une rencontre avec un garçon. À vingt ans un médecin lui diagnostiqua un transsexualisme.

Comment agir en position d'analyste quand on est confronté à une telle demande ? Comment rester dans l'éthique de la psychanalyse ? Robert Stoller nous propose une première réponse dans son texte *Sex and gender* (1968) quand il dit : « Dans la clinique on retrouve des garçons sans pénis qui sont cependant, sûrs d'avoir un noyau d'identité de genre masculin. (...) N'importe quoi qui sera fait, et même ce qui ne sera pas fait, comporte des risques. Entre autres la décompensation du sujet. »

De notre côté nous entendons qu'un analyste ne peut pas orienter la cure d'un patient vers une dimension chirurgicale, et

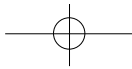
moins encore s'il a une structure psychotique. Le champ du psychanalyste n'est pas le corps, mais le sujet. Il ne peut jamais encourager une intervention chirurgicale sur l'image sexuée. Cependant la position éthique ne se résout pas en se détachant du sujet qui est décidé à subir une intervention, en l'abandonnant dans son propre passage à l'acte. Quelle marge de manœuvre reste-t-il alors ? Nous n'avons pas une réponse standard, mais celle du cas particulier, même si de cette dernière nous pouvons extraire une première conclusion : l'opération que l'on peut proposer au sujet comme alternative à celle qu'il réclame c'est une opération symbolique. En paraphrasant Lacan, on traduirait « le traitement du réel par du symbolique » par « le traitement du chirurgical par du symbolique », et pour ce faire, comme il s'est avéré pour notre patient, le juridique est une voie essentielle. Se faire un nom (Daniel où il y avait avant Elizabeth) passe par le fait de « se faire (devenir) un homme ».

L'Homme Transsexuel

Le cas d'un homme et celui d'une femme sont-ils comparables ?

La femme transsexuelle ne se distingue pas, dans sa structure, de l'homme transsexuel, puisqu'elle rejette avec la même véhémence l'interprétation que fait le discours sexuel de l'organe anatomique comme lieu de résidence de la jouissance. En rejetant (comme forclos) ce qui est phallique, la jeune fille refuse ses organes génitaux féminins comme lieu évocateur du manque phallique. C'est pour ça qu'elle réclame un nouvel organe, une prothèse. Et c'est là que la folie peut se déclencher, quand elle force le réel du premier temps de la sexuaction avec la chirurgie, tandis que le problème se joue dans la conjonction du réel et du symbolique.

Or, à plusieurs reprises le sujet ne veut pas avoir un pénis mais être un homme. Ce n'est pas par hasard si l'association qui rejoint les transsexualistes qui étaient femmes à l'origine, porte le nom de L'Homme Transsexuel. Avec majuscules. Même si cela peut nous sembler une dénomination paradoxale, elle montre



176 V. LE CHOIX DU SEXE

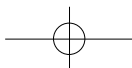
que ce qui pousse ces sujets, n'est pas d'éprouver la jouissance sexuelle de l'autre sexe, mais de récupérer leur vrai être. C'est au nom de la vérité et de l'amour qu'ils le réclament. C'est ainsi que la loi peut être pacificatrice, en évitant le recours acharné à l'amputation génitale.

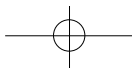
L'opération qui reste

Cette « opération qui lui reste », comme dit le juge dans sa décision – ou, selon les mots du patient, « la dernière opération » – et que le sujet nomme « la grande opération finale » est, en effet, une opération en suspens, manquante, non seulement à la fin mais encore au commencement c'est-à-dire la *Bejahung*, la soumission primordiale au signifiant. Nous savons que si à un certain moment celle-ci ne s'est pas réalisée cette opération est déjà irrécupérable, mais nous savons aussi que pas toutes les imitations sont semblables, que le traitement du réel par le symbolique est plus stabilisateur que le traitement du réel par l'imaginaire et tous les deux le sont encore plus que le traitement du réel par le réel. Face au sujet transsexuel l'analyste peut déplier les trois cercles dénoués de RSI et les placer à la manière de digues, l'un après l'autre suivant la séquence S – I – R. Voilà les limites.

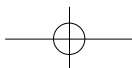
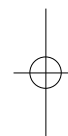
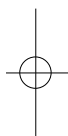
Notre sujet n'a pas seulement marché sur la pointe des pieds sur le réel, mais il a contourné trois formes de celui-ci : mastectomie, hystérectomie et traitement hormonal. L'analyste a été obligé de transiger sur ces opérations *secondaires* (ceci dit avec la plus grande précaution). Il n'y a eu aucune alternative face à ces interventions, à cause de la décision ferme du sujet soutenue au cours de plusieurs mois. Nous pensons que ces interventions ne sont pas aussi graves que l'intervention génitale. Les premières appartiennent à la normalité médicale. L'émasculatation, pas du tout.

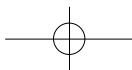
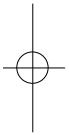
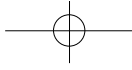
En tout cas, devant l'idéal démocratique qui soutient que chaque collectif symptomatique a des droits citoyens qu'une démocratie moderne a le devoir de normaliser, on place la raison psychanalytique, toujours engagée dans une position inconfortable.

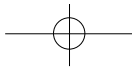




CLINIQUE







Du champ freudien au champ lacanien : rebondissement

DOMINIQUE FINGERMANN

*« L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent
l'impossible dont elle provient. Je ne les dis pas imaginées,
j'y lis comme Freud l'invitation au réel qui en répond. »*
J. Lacan¹

1-Mise en place du champ freudien – mise en jeu du champ lacanien.

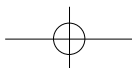
La mise en place du « champ freudien de l'expérience : à savoir ce qui s'appelle le désir² », coextensif à l'invention de la psychanalyse a été produit par Freud à partir du déchiffrement de l'inconscient, dans les réalités sexuelles telles que les hystériques ont bien voulu lui en parler. Lacan a entendu dans le témoignage de l'expérience freudienne et dans les concepts qui la saisissent que c'est d'un sens interdit que surgissent tous les sens annoncés sur le sexe et que ceux-ci renvoient à un dire, le dire de Freud, dit par Lacan « il n'y a pas – de rapport – sexuel ». L'enseignement de Lacan, qui « restitue ce dire³ » d'où se chiffre l'être sans substance, nous permet encore aujourd'hui le renouvellement de l'expérience dans ce « champ que Freud a ouvert⁴ ». En effet, en restituant ce dire, il « restaure le soc tranchant de la vérité » du champ freudien de sorte que le maniement du transfert, qui fonde l'expérience en tant que « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient », puisse y mettre en jeu le champ lacanien, c'est-à-dire puisse mettre du jeu dans le champ de la jouissance.

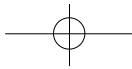
¹ LACAN J., « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, Paris 2001, p 532.

² LACAN J., « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, Seuil, Paris 1966, p.656.

³ LACAN J., « L'étourdit » *Autres écrits*, p 453.

⁴ LACAN J., « Acte de Fondation », *Autres écrits*, p 229.





180 VI. CLINIQUE

Si tous les dits du transfert se fondent sur cette mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient (fictions du fantasme), leur dire (« il n'y a pas ») ne peut rester oublié, si l'on veut savoir en soutenir l'enjeu c'est-à-dire l'a-sexualité qui s'y rencontre et s'y déploie. La condition de l'expérience, c'est que le discours de l'analyste sache faire retentir autrement les avatars de l'a-sexualité et puisse jouer des risques que l'expérience peut faire courir à la jouissance.

Le rebondissement de l'affaire c'est donc que du fait du dire de Freud, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, se montre dans la clinique ce qu'il y a comme symptôme, inhibition ou angoisse, fomentés par le fantasme, jusqu'à ce que tombe sous le sens ce qui peut être, autrement, comme jouissances, et comment. Mettre en jeu le champ lacanien, c'est faire courir le risque de « l'invitation au réel » qui se produit quand se dérangent les « fictions qui rationalisent l'impossible ».

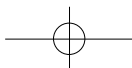
Il nous revient de dire comment une analyse depuis les tours dits, des détours et des tours des discours d'un discours à l'autre produit une « modification de structure » qui implique du nouveau dans « l'économie de la jouissance⁵ ». Nous allons donc essayer de rendre compte de cette modification, à entendre comme changement de mode, puisqu'il s'agit dans l'analyse d'élever l'impuissance, celle qui rend raison du fantasme – à l'impossibilité logique, celle qui incarne le réel⁶ ».

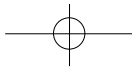
2- Clinique de la jouissance ?

C'est un cas clinique qui nous orientera pour faire cette preuve où l'on voit comment le fantasme incarne l'impuissance du « il n'y a pas », localisant le sujet dans une certaine jouissance, et comment le travail du transfert et l'acte qui y ex-siste produit l'évidement jusqu'à ce qu'une évidence s'ensuive et retentisse, ce qui permet finalement de rebondir, dispos pour l'acte et l'évènement, puisque, après tout, et autant de tours dits, il ne s'agit pas seulement de se dégonfler.

⁵ LACAN J., *Le séminaire XX, Encore*, Seuil, Paris 1973, p. 105.

⁶ LACAN J., « ...Ou pire », *Autres Écrits*, Seuil Paris, 2001, p. 551.





Du champ freudien au champ lacanien : rebondissement – 181

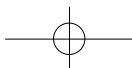
Le discours analytique permettrait-il ainsi d'espérer du nouveau en ce qui concerne le traitement des jouissances ? En tous cas la nouvelle a été éventée, et le bruit court. « Faites-vous la clinique de la jouissance comme le Docteur X. qui a si bien analysé ma mère, et ma soeur, et finalement mon père ? » me demanda Simone sur le seuil de son premier entretien préliminaire. Parlons-en, dis-je. Elle demandait aussi, précisément, à être bousculée, pincée et prise de force pour qu'un Autre sachant y faire fasse cesser cet excès qui débordait son corps, que l'extraction chirurgicale d'une malformation ovarienne tératologique, qui précéda de peu sa démarche, n'avait pas fait cesser, et que l'oralité ne cessait pas d'écrire. Il y avait dans sa demande « une voracité dont se tamponnait l'inexistence du rapport sexuel⁷ ». En fait, elle demandait un Autre qui répondrait de sa jouissance et garantirait qu'elle fasse rapport, qu'elle fasse Un avec l'Autre et non simplement symptôme avec tout le réel que cela comportait. Elle voulait que la vérité ne soit pas qu'un mi-dit, une espèce de savoir à la manque et qu'elle rejoigne la jouissance. Cette demande cependant et quelques autres, lui ont permis de faire plusieurs tours dans les dits qui ont eu de sérieuses conséquences dans sa vie mais, après un bref retour suite à la naissance d'un très joli bébé qui dû être opéré d'une énorme tache de naissance, trois p'tits tours et puis elle s'en fut « faire la clinique de la jouissance chez le docteur X ».

Je dois avouer que cela a eu de sérieux effets sur le questionnement de ma pratique entre dits et dire : où donc quelque chose n'avait pas coupé comme il faut dans les dits, comment avait manqué quelque part « le temps qu'il faut » pour que Simone coupe ainsi court au dire (que non) ?

3- Les tours dits de l'étourdie

Mais c'est avec une autre analysante que je vais poursuivre ce questionnement. Le jour où finalement elle m'a dit assurément : « je ne reviendrai plus », il n'y a pas eu objection à faire. Raquel a réalisé son analyse en deux temps avec une interruption de

⁷ LACAN J., « L'étourdit », *Autres Écrits*, Seuil Paris 2001, p 457.



trois ans entre les deux. À la première mi-temps – si je puis dire – elle s’est appliquée à déposer en lieu sûr son histoire tumultueuse à laquelle elle tenait finalement. Et aussi suite à d’importants gains thérapeutiques « qu’on dise est resté oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s’entend ». Oublié, pas tout à fait, puisqu’un reste à dire la fait revenir trois ans après sur les lieux de ses dits, re-trouver le temps perdu de ce dire oublié. Ce cas, comme le premier, pose précisément la question de la limite entre effets de l’analyse et *acting-out*. Il y a des rebondissements qui finissent par exclure l’analyste et le dire qu’il porte, très souvent pour aller se faire aimer ailleurs, problème que l’on retrouve dans les transferts parallèles.

J’ai choisi de parler de Raquel parce que son travail et la construction analytique jusqu’à sa fin montrent bien les détours inénarrables des fictions et des scènes montées autour des trous et des trop pleins de son roman familial, et exposent la multiplicité des versions des réalités sexuelles produites depuis ce tissage de la réalité par le fantasme autour du réel du « il n’y a pas ».

Elle vient à l’analyse par indication de l’analyste de son fils traité pour encoprésie, celui-ci, en faisant le merdeux, faisait ce qu’il pouvait pour être le symptôme de cette mère qui au lieu de l’ennui et de l’énigme de l’Autre foutait n’importe quoi.

J’utilise ce mot « foutre » à bon escient car un des noms qu’elle se donnait jusqu’à ce que l’analyse soit finie, c’était *porra louca*. *Porra louca* en portugais est un mot d’argot courant qui désigne quelqu’un qui fait n’importe quoi : écervelée – étourdie – irresponsable délinquante même et *porra* signifie foutre – sperme, on l’utilise comme insulte et interjection. *Louca* veut dire folle (*loucura*=folie).

Porra louca est donc un nom bien commun de réalité sexuelle dont elle avait fait un nom propre à la désigner et à faire lien social. « Foutre n’importe quoi » organisait les modalités de jouissances dont le principe fantasmatique « se faire » foutre rendait raison, évitant ainsi l’impossible que l’ennui annonçait et que l’énigme de la non réponse de l’Autre faisait résonner.

Du champ freudien au champ lacanien : rebondissement – 183

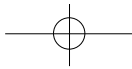
4- Les fictions du roman « rationalisent l'impossible »

Cela avait commencé très tôt dans l'enfance par de l'ennui. L'ennui dans la maison close et obscure tenue par la grand-mère, douceur de la dentelle des napperons et des confitures, mais aussi ce mystère (cette odeur ? de sexe ?) dans les couloirs, et l'ennui.

Il est frappant de constater combien les plus forts souvenirs d'enfance sont des souvenirs d'ennui et de solitude immense, souvenir écran, trace dans la mémoire du « il n'y a pas » traumatique.

L'énigme de l'Autre dans son roman a été incorporée de diverses manières ; la grand-mère paternelle polonaise, cultivée mais alcoolique, tenancière de maison, où la petite fille s'abritait de l'absence du père et la bizarrerie de la mère. La mère toujours toute à ses affaires, jamais où il faut et surtout pas à sa place attendue de mère, elle se fait remarquer par sa négligence et le manque de soins pour les enfants, son absence a été un mystère jusqu'à ce que Raquel saisisse que son regard toujours ailleurs cherchait à se poser du côté de la femme et que s'avère son homosexualité.

Les réalités sexuelles qui ont répondu de ces énigmes, se succèdent et finissent par serrer un filet dans laquelle elle se trouve à l'abri de l'ennui et du silence de l'Autre, mais prise comme un rat qui ne peut plus s'échapper du nom qu'elle s'est donné *porra louca* : séduction du vieil oncle dans les couloirs de la grand-mère, horreur de l'amie de la mère, horreur de l'abandon des petits frères, un frère alcoolique à 12 ans, elle-même mère à 15 ans, l'alcool, les drogues, le sexe, un jeune neveu mort d'overdose, un autre enfant, le merdeux, des avortements, un, deux compagnons *junkie*, j'en passe. Le premier temps d'analyse semble avoir mis une sourdine au chaos de ce bric-à-brac hétéroclite de réalités sexuelles commandées par le fantasme « se faire foutre », au point qu'elle puisse « se faire aimer ». Elle interrompt cependant l'analyse pour aller se faire voir et aimer ailleurs, car elle se trouve aussitôt surprise, par l'amour fou, *louco*, d'une femme qui l'a ravie et par l'homosexualité – dit-



elle, quand elle revient 3 ans après, mariée, sagement cette fois, à une dame dont elle fait la femme, et qui détient sa *loucura*.

5- Le sens du transfert

Dans le pataquès de son roman familial, le travail analytique lui fait saisir l'élucubration sur laquelle elle a construit sa vie, soit le fantasme qui « fige dans le non rapport » l'impuissance du sujet, « qui comme effet de signification est réponse du réel⁸ ». Le transfert va dans le sens de la mise en acte de cette réalité sexuelle figée dans le fantasme, mais le travail qu'il implique dé-chiffre comment à l'ennui rencontré au lieu du réel, répond l'enfant mal traitée/abusée d'où la *porra louca*, qui se fait « foutre » quand l'Autre ne répond pas, et comment ainsi « fait fonction de réel ce qui se produit effectivement, le fantasme de la réalité ordinaire⁹ ».

Le fantasme incarne le non-rapport sous le mode de l'impuissance, localisant le sujet dans une certaine jouissance. Une jouissance certainement attachée par le nœud du fantasme, où s'alternent l'équivalence entre la *porra louca* et l'ennui. Un nœud qui évite le « vrai trou » en le tamponnant et en rationalisant le non-rapport avec les fictions qui enchaînent la jouissance phallique au sens¹⁰ y figeant l'objet *a* dans une substance merdique. Le fantasme et sa grammaire fait signification, il se comporte comme une interprétation de l'inconscient, constante qui gonfle le sens et produit l'inflation des pires solutions : « c'est que à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance¹¹ ».

Si le transfert va dans le sens de la signification fantasmatique, c'est en ce point qu'objecte le discours de l'analyste : « à qui ne parie que du père au pire, comme Raquel, « l'interprétation doit être preste pour satisfaire à l'entreprêt de ce qui perdure de perte pure¹² ».

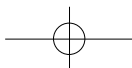
⁸ LACAN J., « L'étourdit », *Op. cité*, p.459.

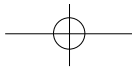
⁹ LACAN J. « Préface à l'Éveil du Printemps », *Op. Cité*, p 562.

¹⁰ Référence au nœud borroméen tel que Lacan l'écrit dans RSI.

¹¹ LACAN J. « La Troisième », Conférence à Rome novembre 1974.

¹² LACAN J. « Télévision », Seuil Paris, *Autres Écrits*, Seuil Paris, 2001, p. 543.





Du champ freudien au champ lacanien : rebondissement – 185

6- L'ab-sens du dire.

L'interprétation s'interpose comme scansion logique qui prête à la perte pure entre les dits – intruse. Elle ne va pas de concert avec le sens pris aux rets de la grammaire fantasmatique mais déconcerte. Là où le fantasme gonfle, elle fait du vide. C'est ainsi que le maniement du transfert a pu produire un évidement manifeste du futoir des réalités sexuelles de Raquel qui occupaient ses dits et ses redites, en interposant un dire que non, un dire qui ne donnait pas raison ni résonance à tous ces dits du pire, mais au contraire introduisait l'ab-sens.

Déjà, dès le premier abord, dévider le sens dans l'association libre cela décolle de la signification par l'effet du signifiant : glissements de la métonymie et surprises de la métaphore ; mais en outre cela permet l'abord du réel par la mise « à l'épreuve de cette liberté de la fiction de dire n'importe quoi qui en retour va s'avérer être impossible¹³ ». Il y a quelque chose qui revient à la même place « impossible non pas à dire mais qui serré de tous les dits, s'en démontre pour le réel¹⁴ ». Dans la pratique du discours analytique qui est de faire sens, l'interprétation réduit le sens à sa plus simple expression, le résout « à sa référence première qui est l'ab-sens¹⁵ ». Dans le bruit du sens où foisonne la malédiction sur le sexe retentit l'ab-sens de sa logique.

7- Y mettre la voix

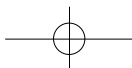
Mais il faut que l'analyste y mette la voix. « [...] je vous passe un truc – dit Lacan dans « la Troisième » –. Ça me donne l'occasion simplement, cet ourdrome, de mettre la voix sous la rubrique des quatre objets dits par moi *a*, c'est-à-dire de la revider de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait, c'est-à-dire la remettre au compte de l'opération signifiante, celle que j'ai spécifiée des effets dits de métonymie. De sorte qu'à partir de là la voix – si je puis dire – la voix est libre, libre d'être autre chose que substance¹⁶ ».

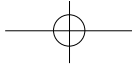
¹³LACAN J. *Op. Cit.*

¹⁴ LACAN J. « L'étourdit », *Autres Écrits*, p. 457.

¹⁵ LACAN J. « L'étourdit » *op. cité*, p. 458.

¹⁶ LACAN J. « La troisième – discours à Rome », séminaire inédit du 11/1974.





186 VI. CLINIQUE

Dans l'opération réduction de sens de l'analyse de Raquel, les meilleures interprétations ont été les plus courtes, peu importait le texte, il suffisait d'y mettre la voix qui déconcertait le sens : sereine, grave, légère, soudaine, posée, ne donnant jamais la réplique au tragique. Elle s'en étonnait, me trouvait culottée ; mon silence toujours inadéquat provoquait l'inattendu comme l'inentendu, et puis l'interruption « qui ne faisait pas de sens » : de fait toujours énigme (comble du sens).

Tout autant de coupures dans les dits qui évoquent le dire. L'entremise de la voix, c'est le tour que joue l'analyste – en y mettant du sien – pour faire résonner autrement les tours du dit pour que le sujet en destitution en revienne au dire : l'ab-sens, et se le tienne pour dit.

L'analyste est un interprète du dire, comme un acteur qui fait retentir le dire de l'auteur. L'oraculaire de l'interprétation provoque le déchiffrement du sens qui se réduit au bout du compte à ce qui en fait le chiffre de l'ab-sens : « le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse, c'est que le déchiffrement se résume à ce qui fait le chiffre¹⁷ ». L'interprétation en y mettant la voix, traverse la jouissance opaque du fantasme évidant le vrai trou qu'elle obstruait, évidemment qui laisse la voie libre à l'évènement.

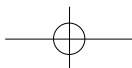
8- Rebondissement : « se faire » une conduite.

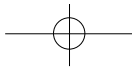
Une analyse, « topologie de notre pratique du dire », n'en reste pas à cet évidement du sens, elle se pousse jusqu'à ce que l'évidence s'ensuive et retentisse sur ce que le sujet peut en faire de mieux dans sa conduite, « De tout cela il saura se faire une conduite. Il y en a plus d'une même des tas à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens et dans la signification¹⁸ ».

Quelle évidence doit être produite pour permettre le rebondissement de ce qui peut être quand même, soit le sinthome,

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ LACAN J. « L'étourdit », *op. cit.*, p. 487.





Du champ freudien au champ lacanien : rebondissement – 187

en tant que c'est le nom que Lacan donne à ce qui reste de jouissance à la fin de l'analyse. En effet il y a un reste du bien dire qui convie à ce que quelque chose se « laisse faire » : « l'opérateur langage touche à la substance jouissante du corps pas seulement pour la négativer, mais pour la réguler, voire pour la positiver autrement. C'est là l'économie de ce qu'il laisse de jouissance à l'être parlant¹⁹ » dit Colette Soler.

L'évidence produite par l'analyse de Raquel c'est qu'au-delà de l'ennui – faux trou – et son fatras : l'enfant foutu et la *porra louca*, il y avait la jouissance de l'Autre qui n'existe pas. Le rebondissement d'une analyse c'est quand au lieu du sans issue peut se produire de l'inattendu en conséquence du sens issu.

9- Sens issu : invitation au réel

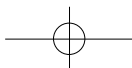
L'évidence produite c'est que *Y a d'Un* au lieu de l'ennui qui « faisait » horreur. *Y a d'Un*, ce n'est pas l'Unien, ça ne conduit pas à faire l'Un avec l'Autre : c'est ça la destitution du sujet ; il n'y a pas ni l'Un ni l'Autre, pas de rapport non plus. *Y a d'Un* tout seul et ça fait pas-tout. Pas-tout c'est peut-être, c'est quelque fois une autre modalité de jouissance non attachée certainement au fantasme qui la boucle entre le sens et la jouissance phallique et qui ne « laisse pas faire » la contingence. Quand les fictions ne rationalisent plus l'impossible dont provient l'impasse sexuelle, il y a peut-être du jeu pour la jouissance, une autre modalité pour l'invitation au réel qui en répond²⁰.

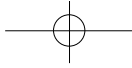
Il y a du un qui ne fait pas deux avec un autre signifiant pour souder le destin à une signification supposée (se faire foutre, *porra louca*). Le S1 produit par le discours analytique est homologue à l'objet *a*²¹ (sans substance), dans le discours analytique son impuissance à rejoindre le savoir qui se maintient en

¹⁹ SOLER C. *Le Champ Lacanien*, Link n °8, Revue interne de l'EPFCL-France.

²⁰ Cf note 1

²¹ « Mon S₁ n'a le sens que de ponctuer ce n'importe quoi, ce signifiant – lettre que j'écris S₁, signifiant qui ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens. L'homologue, en somme, de ce que je viens de vous dire de l'objet *a*. » LACAN J. « La troisième », séminaire inédit du 11/1974.





188 VI. CLINIQUE

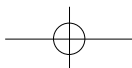
position de vérité peut lui causer des surprises du type « Je suis où je ne pense pas » : l'inattendu au-delà du bien entendu du sujet supposé savoir cela peut être du bonheur. C'est de là qu'un sens issu peut promettre autre chose que du sans issue.

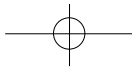
Il n'y a pas de rapport, il n'y a pas d'Autre de la jouissance : ab-sens, il y a de l'Un : rebondissement. Cette mise en évidence de l'analyse a permis à Raquel de disperser ses partenaires de névrose : la mère bizarroïde, les fils maltraités, la femme qui lui donnait une contenance etc., ce qui ne veut pas dire qu'elle les a tous jetés mais que leurs attributs ne donnaient plus sens à sa signification névrotique.

Son rebondissement n'est pas très mirobolant, mais elle a traversé l'ennui sans pour cela « se faire foutre », elle est devenue : une dame, sérieuse, et reconnue dans sa profession où elle est pédagogue, c'est-à-dire qu'elle enseigne aux adultes à bien traiter les enfants. Se faire une conduite pourrait avoir dans son cas des relents de redressement moral, c'était ce qu'elle craignait tout au long de sa cure et qui la faisait chaque fois retomber dans la tentation d'aller se faire foutre, mais sa traversée de l'ennui lui avait restitué son sens de l'humour et elle-même trouvait comique cette petite dame qui n'avait plus besoin de l'enfant foutu (gain de l'analyse dont ses fils ont bénéficié), ni que l'amour soit mêlé au sens interdit. Quand un sujet peut rendre compte de ses rencontres inopinées au lieu de conter sans cesse ses répétitions malencontreuses, on peut compter sur une « modification », un changement de mode, où « l'impuissance, celle qui rend raison du fantasme est élevée à l'impossibilité logique, celle qui incarne le réel ».

10- Autant que faire se peut

Il n'y a pas de rapport : ab-sens. Il n'y a pas d'Autre de la jouissance : c'est le trou du trou. Il y a de l'Un : rebondissement. Il permet de fixer, de nommer ce qui est hors sens et qui peut arriver. Il ne fait pas colle mais collabore à la cause (flèche entre S1 et *a* dans le discours analytique), c'est ce qui lui permet sa souplesse, sa dérive, sa plasticité, sa disposition, son style. Ce





Du champ freudien au champ lacanien : rebondissement – 189

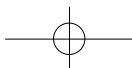
qui tombe sous le sens rebondit ailleurs – ce qui reste non symbolisé réapparaît dans le réel – comme rencontre. Pouvons-nous dire que dans tous les abords du réel – comme dans l’amour – « la jouissance condescend au désir » ? Est-ce ce qui permet le rebondissement comme l’amour qui repercute sur l’(a)mur du non rapport ? Alors, qu’on sache s’en faire une conduite, autant que faire se peut : faire l’(a)bord, faire la chose²², l’amour, l’artiste, l’analyste – ça dépend de ce qui ne peut être dit mais qui pour rester à dire, laisse à désirer.

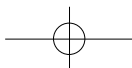
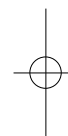
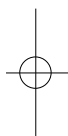
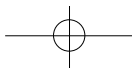
Du champ freudien au champ lacanien, le rebondissement, c’est qu’au-delà de la suture du fantasme et malgré la butée de la structure (la castration), il y a – peut être – du jeu.

Il y a un traitement de la jouissance – en fonction du désir – qui ouvre la voie à ce qui peut être, non comme substance mais comme évènement, comme acte.

L’expérience de la passe dans notre École nous donne parfois accès à un autre abord. Quand on peut dire qu’il y a passe, le tour est joué – le tour qu’il faut – est joué ; est-ce seulement l’après-coup de la passe qui permet de le saisir, et de faire retentir ce rebondissement dont un des noms peut être le désir de l’analyste ?

²² BOUSSEYROUX N., *Clinique de la vie amoureuse* Soit « Mais en outre cela permet », soit « qui en outre permet ».





Le Medjnoûn

FRANÇOISE GOROG

*Je suis ce malheureux comparable aux miroirs
Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas voir
Comme eux mon oeil est vide et comme eux habité
De l'absence de toi qui fait sa cécité*

Ainsi dit une fois An-Nadjdi,
comme on l'avait invité pour une circoncision.

Lacan cite puis répète une seconde fois ce poème d'Aragon *Le fou d'Elsa*, un an après sa parution, dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il dit en effet cette correspondance de l'objet de la pulsion scopique, avec la fonction centrale et symbolique du – □.

Cette pulsion scopique intervient dans « la création de l'âme féminine » un art, le « Soul Art » selon l'expression de celui que j'appellerai Papageno, et qui fait mon titre. Dans un article de 62, Louis Aragon qui a tant promu La femme, tant déclaré son amour pour Elsa non sans déclarer ensuite, après la mort de celle-ci, son goût pour des garçons, écrivait¹ :

« [...] dans un monde d'où l'idée même de Dieu est absente, je me permets de transcrire à ma manière la formule de Marx : "L'homme est l'avenir de l'homme", sous cette forme qui ne la contredit pas : "La femme est l'avenir de l'homme". »

La clinique nous apprend en effet qu'il y a des hommes, en tout cas, qui considèrent La femme comme leur devenir, et c'est ceux qu'on dit aujourd'hui transsexuels. La question de leur structure reste difficile après un débat qui nous passionna il y a bien longtemps quand nous allions, avec Lacan, rencontrer certains d'entre eux dans la clinique où ils arrivaient au temps irréversible de ce devenir, la chirurgie des *pudenda*. La chose n'est

¹ ARAGON L, « Prendre son bien où on le trouve ou les ennemis », *Les Lettres françaises*, n°. 956, daté du 14 au 20 décembre 1962.

pas nouvelle, pas seulement symptôme de l'époque, mais la possibilité est depuis plusieurs décennies médicalisée, protocolisée. Catherine Millot avait recensé les occurrences culturelles, souvent religieuses, qui continuent à faire la une des journaux, à propos de l'Inde, par exemple. De l'âne d'or d'Apulée évoqué par Lacan aux Fastes d'Ovide, à Origène, de la Diane d'Ephèse à Cybèle, des dits Mégalonyses, sans doute eunuques congénitaux aux galles, aux valésiens, elle avait recensé jusqu'à la secte des Skoptzy (ce qui veut dire châtré) aux XVIII^e et XIX^e siècle, les rituels de castration qui sont depuis toujours la trace de la pente vers La femme.

Pousse-à-la femme de la psychose, perversion, suppléance au Nom-du-Père, il me semble qu'aucune généralité ne peut prétendre à l'exhaustion.

Bien sûr, je ne confondrai pas le propos de Louis Aragon et celui du « cas » qui me soucie.

Demeure le souci bien trivial d'exposer les propos d'un qui me demande la guérison « une demande qui part de la voix du souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée² », au risque de la trahison de que Lacan appela, à propos de ses patients, « leurs secrets triviaux et sans pareils ». Au risque du fameux « flagrant délit de *frotti frotta* littéraire », je donnerai la parole aux textes d'Aragon pour parler le moins possible d'un « qui souffre ». Tel Samuel Beckett parlant de lui-même, pourrais-je ironiser :

« Dire que je fais tout ce que je peux pour ne pas parler de moi. Dans un instant je parlerai des vaches, du ciel, vous allez voir. »

Je fais tout ce que je peux pour ne pas parler d'eux, et donc je vais vous parler du ciel de la poésie d'Aragon.

Aragon a pu écrire :

« À chaque instant je me trahis, je me démens, je me contredis. Je ne suis pas celui en qui je placerai ma confiance³. »

² LACAN J., *Télévision*, p. 16.

³ ARAGON L., « Révélation sensationnelles », in *Littérature* 13.

Il savait l'utilisation du démenti dans la théorie analytique et il est l'auteur d'une nouvelle intitulée *Le mentir-vrai*, dans lequel il évoque son histoire d'enfant « morganatique » d'un père marié :

« j'appelle publiquement mon père mon tuteur et maman Marthe »,

Voilà sa position de départ dans la vie, « pas né sous une bonne étoile » dira-t-il aussi, soit un désastre au sens strict de l'étymologie, abandonné des astres, non reconnu par l'astre paternel.

Aragon écrivit aussi un roman, *La mise à mort* qui situe son rapport à Elsa. *La mise à mort* se termine par la déclaration du médecin à l'épouse de l'homme qui s'est blessé en croyant tuer son rival imaginaire :

« Il vous a aimée, madame, comprenez bien, il vous a aimée à la folie ».

Aragon nous offre le lien entre son désastre et son amour à la folie pour Elsa :

« L'enfant Boabdil du *Fou d'Elsa* peut-être me ressemble qui dit "je n'aimais pas mon père". »

Boabdil, c'est le *rey-chico*, l'Enfant Roi dont la rébellion contre son père, forme de déclin et de suspension, donna à Isabelle la Catholique l'occasion de porter le coup décisif à son peuple en s'emparant de Grenade en janvier 1492.

Un jour où le fils légitime d'Aragon dit du mal de leur père, Louis écrivit :

« Le roman de cet homme, je m'en suis toujours détourné.

« Je craindrais trop, ma mère morte, de ne pouvoir parler de cet homme autrement que ce fils qu'il eût de la Loi. »

Aragon remarquait dans *Blanche ou l'oubli*⁴, paru en 1967, que le mot orang-outan, vient du malais *orang* qui signifie homme, j'ajouterai que l'orang-outan, est proprement un « homme des bois », du malais *orang* « homme », et *hutan* « forêt, jungle ». Il est donc amusant de voir que l'étymologie du mot que Lacan utilise quand il parle « du mythe où l'Œdipe se redouble de la

⁴ ARAGON L., *Blanche ou l'oubli*, Gallimard, 1967.

comédie du Père-Orang, du pérorant Outang⁵ », était une préoccupation pour Aragon, écho des goûts d'une génération⁶.

Puis, Aragon, qui en savait un bout sur la « sychanalisse⁷ », parle ainsi de son écriture, où se lit la fonction de ses phrases glissées là où quelque chose chez la mère était « mal jointoyé » :

« Quand les romans ne suffisaient plus, il me fallait inventer d'autres miroirs à mes folies. Je traçais sur des bouts de papier des phrases qui n'avaient de sens commun que de l'exaltation. J'en faisais de petits rouleaux que je glissais dans les marches de l'escalier de ma mère souvent *mal jointoyés*⁸. »

Soit pas assez jointes par le mortier.

Aragon, enfant de curé, n'a-t-il pas touché un point juste, en évoquant La femme comme avenir de l'homme là où Dieu n'était plus ou, en tout cas, avait été déclaré mort, avant de retrouver une santé avec les fondamentalismes et un discret retour de la gnose, soit deux faces de Dieu ? Il glisse, comme en passant, une comparaison entre les noms infinis qu'il donne à Elsa, défiant ceux qui sont donnés à *Allah* par ses adorateurs :

« Vous vous vantez d'avoir pieusement offert cent noms à Allah... Et moi, je vous le proclame, à cette femme, je donne tant de noms admirables que pour les compter dessus vous n'avez pas suffisance d'étoiles⁹. »

⁵ LACAN J., « L'étourdit », *Autres écrits*, 1972.

⁶ LACAN J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 22/1/64.
« Ils saisiront, je pense, ceux-là (je m'excuse d'être aussi abrégé, elliptique, allusif), ils saisiront la saveur du fait qu'Aragon dans cette œuvre admirable où je suis fier de trouver l'écho des goûts de notre génération, celle qui fait que je suis forcé de me reporter à mes camarades du même âge que moi, pour pouvoir encore m'entendre sur ce poème d'Aragon. »

⁷ ARAGON L., *Traité du Style*, Gallimard 1928, réédition coll. « L'imaginaire », Gallimard 1980, p. 148, « Avec le plus grand sérieux il se trouve des particuliers qui pour faire valoir leur romantisme de chevet prétendent que le digne pisseur de copie bien que n'ayant pu lire Freud a eu, comment dirais-je, le pressentiment de la sychanalisse, et tel est le génie de Prou, comme on prononce à droite. »

⁸ Jointoyer : 1. Techn. Traiter (une maçonnerie, un mur) de sorte que les joints en affleurent exactement le parement (soit qu'on remplisse les joints de plâtre, de mortier, soit qu'on les lisse à la truelle. - Gobeter - 2. Fig. et littér. Assembler étroitement. Jointoyer les épisodes d'un récit, les scènes d'une pièce. 1335 ; jointoyer, fin XII^e ; de joint, p. p. de joindre.

⁹ ARAGON L., *Le fou d'Elsa*, poème, 1963, NRF, Gallimard, p. 65, qui par conséquent vient de paraître au moment du séminaire *L'angoisse*.

Formes de l'infini ?

Ce sont les chants du Medjnoûn An-Nadjî, celui-là même qui, Lacan le rappelle, dit ces lignes énigmatiques :

« Ainsi dit une fois An-Nadjî comme on l'avait invité pour une circoncision¹⁰ ».

Aragon traduit Medjnoûn par le fou mais c'est est aussi l'ensorcelé. C'est Medjnoûn Elsa ou Al-za « qui pourrait être un camouflage de la déesse préislamique Al-Ozza ». Une de ces déesses, formes de l'infini dont Muriel Mosconi¹¹ a éclairé la version de Cantor.

Pas à la mode, Aragon, certes, mais, avec Barthes, je persiste, « être à la mode, c'est déjà en retard ».

Aragon est-il si loin de ce sur quoi Lacan a pu mettre les points sur les i dans *Le sinthome* dont je rapproche deux passages un peu éloignés, à propos de « l'Evie¹² » :

« celle que j'appellerai l'Evie, e v i e, l'évie que j'ai bien le droit d'appeler ainsi puisque c'est ce que ça veut dire en hébreu la mère des vivants... L'Evie donc, n'est pas mortelle plus que Socrate. La femme dont il s'agit

¹⁰ « Ils saisiront, je pense, ceux-là... », passage cité *supra*, que Lacan fait suivre de ces lignes énigmatiques : « Ainsi dit une fois An-Nadjî comme on l'avait invité pour une circoncision », » *Les quatre concepts*, 22 janvier 64.

¹¹ MOSCONI M., *Psychoses et infinis*, éditions du PERU, 2000.

¹² LACAN J., *Le sinthome*, Leçon du 18 Novembre 1975. « Remarquons, au passage, que dans la création dite divine, divine seulement en ceci qu'elle se réfère à la nomination, la bactérie n'est pas nommée. Et qu'elle n'est pas plus nommée quand Dieu, bouffonnant l'homme, l'homme supposé originel, lui propose de commencer par dire le nom de chaque bestiole. De ce premier, faut bien le dire, déconnage, nous n'avons de trace qu'à en conclure qu'Adam, comme son nom l'indique assez – c'est une allusion, ça, à la fonction de l'index de Peirce –, qu'Adam était, selon le *joke* qu'en fait Joyce justement, qu'Adam était bien entendu une *madame*. Et qu'il n'a nommé les bestiaux que dans la langue de celle-ci, *il faut bien le supposer, puisque celle que j'appellerai l'Evie, e v i e, l'évie que j'ai bien le droit d'appeler ainsi puisque c'est ce que ça veut dire en hébreu si tant est que l'hébreu soit une langue – la mère des vivants*, eh! bien l'Evie l'avait tout de suite et bien pendue cette langue, puisque après le supposé du nommer par Adam, la première personne qui s'en sert c'est bien elle, pour parler au serpent... ».

196 VI. CLINIQUE

est un autre nom de Dieu¹³, et c'est en quoi elle n'existe pas, comme je l'ai dit maintes fois¹⁴. »

La femme a-t-elle été aussi écartée, suspendue que Dieu par le « progrès » ? Ou bien, elle qui est tabou aurait-elle mieux résisté ? Dans *Totem et tabou*, Freud écrivait que :

« Le progrès social et technique de l'humanité a été moins préjudiciable au tabou qu'au totem. »

C'est une autre façon de dire le déclin du père mais aussi ce que Lyotard a résumé comme la fin des grands récits ou ce à quoi Myriam Revault d'Allones a consacré son livre : *La crise de l'autorité ou le pouvoir des commencements*. Bernard Nominé a évoqué un déclin de l'autorité plus qu'un déclin du père.

Décliner au sens juridique, c'est bien ne pas accepter, refuser. Marc Strauss rappelait que le dit déclin était à entendre comme de toujours¹⁵. La suspension en serait-elle une forme ? J'y reviendrai. Pouvons-nous y lire que le progrès aurait été moins préjudiciable aux femmes taboues qu'aux hommes totem ?

Pas exactement, il faut distinguer une femme de La femme, bien sûr. Rappelons-nous pourquoi une femme est tabou selon Freud :

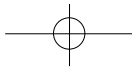
« Peut-être ce qui fonde cette crainte (une crainte essentielle à l'égard de la femme, danger qui motive le tabou) c'est le fait que la femme est autre que l'homme – je souligne autre – qu'elle apparaît incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie¹⁶. »

¹³ Rabelais écrivait déjà : Et le bon messer Priapus, quand eût fait ne la pria plus.

¹⁴ Mais elle ne sera alors que mi-dite, s'incarnant d'un S indice 1 de signifiant, là où il en faut au moins deux pour que l'unique, la femme, à avoir jamais été, mythique en ce sens que le mythe l'a fait singulière – il s'agit d'Eve dont j'ai parlé tout à l'heure –, que l'unique, la femme, à avoir jamais été incontestablement possédée pour avoir goûté du fruit de l'arbre défendu, celui de la science, *l'Evie, donc, n'est pas mortelle plus que Socrate. La femme dont il s'agit est un autre nom de Dieu, et c'est en quoi elle n'existe pas, comme je l'ai dit maintes fois.*

¹⁵ STRAUSS M., *Le désir d'enfant*, Revue du Champ lacanien, n°3.

¹⁶ FREUD S., « Le Tabou de la virginité », in *La Vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1989.



Le Medjnoûn – 197

La popularité d'une reine autrefois, d'une présidente de nos jours, de l'Inde aux pays scandinaves, n'est-elle pas un phénomène frappant ? L'époque ferait-elle à l'occasion, plus qu'une autre, d'une femme taboue La femme totem ? Avenir de l'homme ?

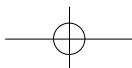
Nous observons que rien n'a changé quant au traitement appliqué aux unes femmes taboues. Il n'est que de lire le *Livre noir des femmes* de Christine Ockrent et Françoise Gaillard, et la réaction qu'il appelle lui-même « masculiniste », du livre d'Eric Zemmour, journaliste au Figaro, intitulé *Le premier sexe*, bien sûr en réponse au *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Les deux livres se répondent parfaitement quant à la guerre des sexes. Zemmour voit dans le retour des fondamentalismes de tous ordres qu'il déplore, un premier signe de cette réaction masculiniste, qu'il appelle pourtant de ses vœux mais sur un autre mode que fondamentaliste. Voilà notre hypermoderne certes.

Dès son article de 1931, *Folies simultanées*, le jeune Jacques Lacan n'avait-il pas déjà remarqué, dans un cas de la fille d'un couple délirant mère-fille, la conception de la patiente de « sa correspondance avec un autre être unique qui est le Créateur, qui, si elle le désigne par « Il », n'en est pas moins « plus dame que toutes les dames ». Il s'agissait déjà du rapport entre La femme et Dieu, évoqué plus haut, qu'il formulera en 75.

Celui qui me pose une double question qui convoque à la fois l'énigme de sa pente particulière et l'évolution de notre monde hyper moderne dans son rapport à la différence des sexes, Papageno, me consulte pour des difficultés de couple, une inquiétude quant aux relations de sa femme avec un homme qu'elle a connu à son travail.

Il ajoute incidemment qu'il était en cours de processus de féminisation selon le protocole de Harry Benjamin introduit au début des années 50.

« Hélas ! Que ne suis-je une femme ! » dit le héros de *La flûte enchantée* quand il découvre les rites initiatiques de la maçonnerie qu'il doit franchir. Papageno avait, bien sûr, commencé cette démarche en lisant des témoignages sur des



sites américains, qui montraient « des gens normaux ayant tant de bénéfice à cette démarche », sur le *net* comme il dit. *Net* soit le filet en anglais, je le rappelle. Il faut noter qu'il a ensuite fait en sorte de ne plus pouvoir avoir accès à Internet : « je ne veux plus avoir accès au Net parce que je trouve que ça m'a foutu dedans ».

Belle prise pour le filet, pensais-je d'abord. C'est vrai mais ce n'est pas si simple.

Cet homme a, en effet, avant qu'existe Internet, revêtu en cachette dans son enfance vers l'âge de 8 ans, les vêtements de sa mère. Il n'a jamais ressenti en lui le refus d'être un garçon mais plutôt l'envie, en plus, d'être une fille, précisant qu'il n'était pas tarauté, comme les transsexuels, par un dit « caprice de la nature », selon l'expression fameuse « erreur de la nature » promue par Stollers. Il s'excepte donc de ce sort devenu commun et qui a coutume de fournir au clinicien spécialisé le discours repéré par Stollers.

Il faut préciser que cet homme est passé par un peu de psychanalyse jungienne soit selon Lacan, il le dit dans « L'acte analytique », par la gnose, cette gnose qui ressurgit actuellement.

« Jung, dont il est clair que sa position est exactement opposée, à savoir que nous entrons dans la sphère de la *Gnose*, à savoir de l'obligatoire complémentaire du *Yin* et du *Yang*, et de tous les signes que vous voyez tourner l'un autour de l'autre, comme si, depuis toujours, ils étaient là pour se conjindre, *animus* et *anima*, l'essence complète du mâle et de la femelle¹⁷. »

Le couple qu'il formait avec sa femme est en effet, selon lui, de ceux qui se comprenaient sans se parler, qui se disaient tout, mais absolument tout, jusqu'à ... l'intrus. Cet homme, ne dit rien qui évoque l'impasse de la conjonction de deux jouissances. Il pensait bien poursuivre le couple qu'il formait avec son épouse sur le mode du couple lesbien, son épouse ayant fait preuve de quelques petites dispositions de ce type avant de le rencontrer. Il

¹⁷ LACAN J., « L'acte analytique », inédit, 21 février 68.

se disait comblé et structuré par ce sentiment d'unité avec elle. Papageno avait cherché et trouvé son *anima*, sa Papagena.

« Une fiancée bien assortie, faite entièrement pour te plaire, » lui assure le prêtre.

« Faite comme moi, couverte de plumes ? »

demande l'oiseleur de l'opéra. Papageno aurait pu, je crois, employer à propos de leur couple ce terme de *vraies âmes siamoises*, un pas de plus que chez l'oiseleur de Mozart, l'amour fou¹⁸. Il avait trouvé sa solution selon sa, voire, ses pentes :

« C'est pour ça que ça va si mal depuis ce temps-là, concernant ce qu'il en est de cette perfection qui s'imaginerait comme étant la conjonction de deux jouissances... c'est de cette première simple reconnaissance que ressort la nécessité du médium, de l'intermédiaire des défilés constitués par le fantasme, à savoir cette infinie complexité, cette richesse du désir, avec tous ces penchants, toutes ces régions, toute cette carte qui peut se dessiner, tous ces effets au niveau de ces pentes que nous appelons névrotiques, psychotiques ou perverses et qui s'insèrent précisément dans cette distance à jamais établie entre les deux jouissances. »

Mais, ayant, aimant sa déesse femme, voilà qu'un jour voulut l'être femme, mais à sa façon ;

« Je ne me voyais pas être une femme comme une femme issue d'un homme, comme Ève sortie de la côte d'Adam. »

Autrement dit il n'est pas question pour cet homme d'être ce que Lacan dit dans « L'acte analytique » toujours, soit objet *a*, telle

« une vérité inscrite au coin de la Genèse, le fait que le partenaire, Dieu sait que ça ne l'engage en rien, figurait dans le mythe, comme étant la côte d'Adam, donc le *a*¹⁹. »

¹⁸ LACAN J., Paru dans *Le Minotaure*, 1933-34, avec la mention : « Au docteur Georges Dumas, en respectueuse amitié », puis, dans *Obliques*, 1972, n° 2, p. 100-103.

¹⁹ LACAN J., « L'acte analytique », 21 février 68. Quand je dis que c'est dans l'objet *a* que sera ensuite retrouvé toujours nécessairement le partenaire sexuel, là nous voyons surgir « une vérité inscrite au coin de la Genèse, le fait que le partenaire, Dieu sait que ça ne l'engage en rien, figurait dans le mythe, comme étant la côte d'Adam, donc le *a*. »

« C'est pour ça que ça va si mal depuis ce temps-là, concernant ce qu'il en est de cette perfection qui s'imaginerait comme étant la conjonction de deux jouissances. À la vérité, j'en suis sûr, c'est de cette première simple

200 VI. CLINIQUE

Sa féminisation à lui, cet homme la qualifie de tentative de *Soul Art*, pour la rapprocher tout en la différenciant, du *Body Art*. Il pratique cet art « comme le mystique se met dans la posture de la prière pour induire la prière ».

L'intervention ne lui a jamais paru très indispensable.

Pas question pour lui d'être la femme qui manque à tous les hommes.

Pour lui, pas de doute sur son choix d'objet, les femmes et rien que les femmes. Même s'il a toujours eu peu de goût pour la jouissance dans la pénétration.

Il se dit « dingue d'elle », constant à vie, tel Aragon qui conspue

« les hommes-échos, qu'un mot suffit à faire pivoter sur leurs convictions... les hommes de prosternation changeant plus facilement d'idole que de liturgie

... et leur mépris pour le monogame, l'incapable du ravalement de la vie amoureuse, lui qui aurait pu comme Joyce déclarer qu'il était plus vertueux que tous, réellement monogame²⁰ :

« Le Fou, vous savez bien, le Fou d'Elsa ? ...

Démence inexplicable

En rupture avec toutes les règles de l'amour convenu

Et qui semble une gifle à nous tous qui vivons tranquillement

Avec nos épouses et concubines

Passant de l'une à l'autre et parfois sans tragédie

Fermant les yeux sur leurs amants²¹. »

Papagena est sa muse. Comme il pense l'avoir perdue, il ajoute qu'en la perdant, il a perdu le point d'appui de son identité. Il pourrait dire avec Aragon :

reconnaissance que ressort la nécessité du médium, de l'intermédiaire des défilés constitués par le fantasme, à savoir : cette infinie complexité, cette richesse du désir, avec tous ces penchants, toutes ces régions, toute cette carte qui peut se dessiner, tous ces effets au niveau de ces pentes que nous appelons névrotiques, psychotiques ou perverses et qui s'insèrent précisément dans cette distance à jamais établie entre les deux jouissances. » p. 171.

²⁰ GOROG F., « Joyce le prudent », n° 23. *L'énigme et la psychose. Revue La Cause Freudienne*, 1993.

²¹ ARAGON L., *Le fou d'Elsa*, p. 61.

Si le miroir mimer osa
 ...ne voit plus rien quand tu t'en vas
 ...Et n'est plus miroir que d'Elsa²².

Elle est son Dieu « plus dame que toutes les dames ». Avec Aragon toujours, il pourrait ajouter :

« Je ne vais pas cacher mon amour sous la religion, faire semblant de tourner à Dieu ce qui revient à cette femme²³. »

Il a éprouvé, je cite, une jouissance extraordinaire à se sentir femme – sans jamais – ce sont ses termes – « quitter d'être un homme », soit devenir cette figure de la chimère, monstre mythologique. Pas loin de la *queer* attitude qu'il connaît et dont nous a parlé Martine Menès. Mais voilà.

Cet homme a cependant arrêté le processus de féminisation quand sa femme a refusé de faire le pansement lors de l'ablation projetée de son sexe. Elle l'avait pourtant, je cite « tellement soutenu » jusque-là dans cette évolution. Il l'avait crue, en tout cas l'aimant de cet amour qui est une folie, il la crut comme le psychotique croit la voix, il avait voulu le croire²⁴. Un tel partenaire offre probablement l'occasion de ce que Lacan appelle : «une grande insistance de la part de la femme sur la chanterelle de la castration du mari²⁵. »

Mais, au moment fatal, fatal à l'organe,
 « Gardez ceci qui est le plus aimé²⁶ »,
 lui dit-elle en somme.

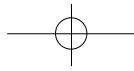
²² ARAGON L., *Le fou d'Elsa*, p. 86, *Le miroir*, poème qui précède *Le contre chant*.

²³ ARAGON L., *Le fou d'Elsa*, p. 65.

²⁴ LACAN J., « RSI », 17 décembre 74. « C'est de même pour ce qu'il en est d'une femme, à ceci près, ce qui arrive, mais ce qui n'est pas évident, c'est qu'on croit qu'elle dit effectivement quelque chose, c'est là que joue le bouchon. Pour y croire, on la croit. On croit ce qu'elle dit. C'est ce qui s'appelle l'amour. Et c'est en quoi c'est un sentiment que j'ai qualifié à l'occasion de comique. C'est le comique bien connu, le comique de la psychose : c'est pour ça qu'on nous dit couramment que l'amour est une folie. »

²⁵ LACAN J., « L'objet de la psychanalyse », inédit, Leçon du 15 juin 1966.

²⁶ LACAN J., *Le transfert*. « Quelque part dans Rabelais, Gargantua part pour la guerre : « Gardez ceci qui est le plus aimé », lui dit sa femme en



202 VI. CLINIQUE

Dans « Comment la braguette est la première pièce du harnois chez les gens de guerre », chapitre du *Tiers Livre*, Rabelais, auquel Lacan faisait allusion, écrit :

« Armez cela qui est le plus aimé... sa peur la plus grande de perdre estoit, le voyant animé, le bon morceau dont elle estoit friande ».

Marc Strauss nous a, hier, très opportunément rappelé les formules du rapport de la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », faisant valoir comment une femme supplée par le phallus imaginaire, et investit l'organe de l'homme pour suppléer à S(A).

Papageno voudrait donc maintenant se libérer de ce désir de féminisation pour la garder, renoncer à l'identification pour conserver l'amour. Il faut noter d'ailleurs, que déjà il entreprit la démarche de féminisation quand le désir de Papagena fut moins marqué. Comme s'il était passé alors de l'amour à l'identification.

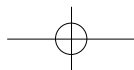
Cependant, s'il a renoncé facilement à l'intervention qu'il ne souhaitait pas vraiment, toute sa vie, il lui est plus difficile de renoncer à « se démarquer par son apparence, avoir un look particulier ». Un brin de travestisme fait son look actuel.

Après s'être aperçu du refus de sa femme, il avait foncé vers la reconquête de sa masculinité. Je cite son « bien dire » :

« « Et *Homo factus est* » chante si admirablement Mozart par la voix d'une soprano absolue de la féminité dans le *Credo* de sa *Grand Messe en Ut* ; je souhaite maintenant prendre ma part à cette injonction, à la place et à la mesure qui sont les miennes. »

Ce thème de la *Grand Messe en Ut* est bien proche de *La flûte...* Il voudrait entrer dans « l'initiation » qui lui a fait défaut. Mais voilà qu'il a un manque terrible de sa féminisation. Comme si « ça » compensait « un trouble au joint le plus intime de la vie ». C'est que pour lui, je cite ses propos :

désignant du doigt ce qui, à l'époque, est beaucoup plus facile à désigner sans ambiguïté qu'à notre époque puisque vous savez que cette pièce de vêtement qui s'appelait la braguette avait alors son caractère glorieux, cela veut dire : elle ne peut pas se garder à la maison. » Pantagruel traite Panurge de lifrelofre (pour philosophe) grand buveur.



« l'homme a l'énergie pour réaliser un objectif précis tel que s'enrichir ou obtenir une promotion. La femme elle, est porteuse de vie et par là porteuse d'énergie. Elle sait jouir du présent, de ce qui est, comme c'est, du lieu de ce qu'on respire et même du manque. La femme est habitée de plein de choses dont les hommes sont exempts. »

Ce n'est pas le président Schreber et sa solution élégante au sens mathématique. L'accent est justement mis sur l'élégance, plutôt au sens esthétique qu'au sens mathématique de solution élégante. Mais dans les deux cas, élégant signifie l'exception, ce qui se sort du lien, *e-legare*, ce qui s'excepte du lien, du lien qui se dit dans le religieux du *religere*, celui du Nom-du-Père. Mais élégant signifie aussi la féminité d'une personne d'une mise distinguée, du latin *elegans*, qui signifie entre autres *paré*, *délicat*. Élégante, peut donc qualifier la solution qui condense l'exception et la féminité. Le maniérisme des aliénistes n'était-il pas déjà une forme de cette élégance ? Mais il y a d'autres raisons à se vouloir exception.

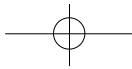
Il faut souligner que son handicap fit de Papageno un petit garçon excepté des jeux de ses camarades du même sexe et ainsi conduit à évoluer parmi les filles. Exception de fait de ce sujet qu'il déclinera ensuite sur tous les tons ?

Il évoque par son vœu de s'excepter comme par le fait qu'il ne s'est pas entré entre ses semblables, Moritz, le héros anti-héros de *l'Éveil du Printemps* de Wedekind dont Lacan fit la préface pour le programme du festival d'Automne 74. Je vous rappelle ce qu'en dit Lacan :

« Moritz, dans notre drame, parvient pourtant à s'excepter, en quoi Melchior le qualifie de fille. Et il a bien raison : la fille n'est qu'une et veut le rester, ce qui dans le drame passe à l'as. Reste qu'un homme se fait. L'homme à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables²⁷. »

Et homo factus est, en somme ! L'homme se fait ou ne se fait pas, se veut exception, fille.

²⁷ LACAN J., « Préface à la pièce de Frank Wedekind, *l'Eveil du printemps* », Texte paru dans le programme du Festival d'automne, *À propos de l'Eveil du printemps*, traduction de François Régnauld, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1974, p. 7-10, 1^{er} septembre 74.



204 VI. CLINIQUE

Freud avait considéré que la reine sans tête annonce le destin à venir de Moritz. Ainsi si Lacan contredit les propos des autres présents à cette réunion, il ne s'éloigne pas totalement de Freud. En tout cas, il s'en sert.

Wedekind lui-même était un homme d'exception, on le tenait pour un dépravé. Quand on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait : « je m'occupe à mourir. » On voit ce que Moritz, qui s'occupe aussi à mourir, tient de lui.

De quoi s'agit-il chez Papageno ? D'une perversion ou d'une père-version ?

Il n'est pas exempt de quelques goûts pervers. L'exception qu'il veut être est du côté du deuxième mythe, de *Totem et tabou* plus que de l'Œdipe. Rappelons comment Lacan oppose les deux mythes en 71 dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, avant d'inventer les formules de la sexuation et la « père-version ».

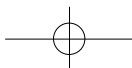
« Dois-je souligner que la fonction clé du mythe s'oppose dans les deux strictement ? Loi d'abord dans le premier, tellement primordiale qu'elle exerce ses rétorsions même quand les coupables n'y ont contrevenu qu'innocemment, et c'est de la loi qu'est sortie la profusion de la jouissance. Dans le second, jouissance à l'origine, loi ensuite, dont on me fera grâce d'avoir à souligner les corrélats de perversion²⁸. »

Cette incarnation d'une exception, incarnée par le père avait déjà été décollée du père biologique par la traduction de l'Œdipe freudien en un Nom-du-Père, puis du père adoptif en tous les cas, mais ce n'est pas par hasard que Lacan cite, à la fin de sa « Préface à l'Éveil du printemps », Robert Graves.

« Comment savoir si, comme le formule Robert Graves, le Père lui-même, notre père éternel à tous, n'est que Nom entre autres de la Déesse blanche, celle à son dire qui se perd dans la nuit des temps, à en être la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance, – telles ces formes de l'infini dont nous ne commençons l'énumération qu'à savoir que c'est elle qui nous suspendra, nous²⁹. »

²⁸ LACAN J., *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon du 9/6/71, Paris, Seuil, 2007.

²⁹ LACAN J., le 1^{er} septembre 1974, Texte paru dans le programme du Festival d'automne, *À propos de l'Éveil du printemps*, traduction de François Régnauld, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1974, pp. 7-10.



Robert Graves, un des maîtres de la poésie anglaise contemporaine, fils d'un poète irlandais, petit fils évêque de Limerick, antécédents proches de Joyce et de Beckett, eut la révélation, en 1944, de la déesse blanche. Il s'inscrivit dans la série des adorateurs de la déesse, au moins de ceux dont elle est la muse. Voici son point de vue sur la répartition sexuée : « *Man does, Woman is* » Vous voyez que la conception de Papageno n'est pas indigne dans ses formulations de cette lignée. *The White Goddess* (1948), surgie de cette rencontre de Graves avec la déesse blanche est un livre de soixante-dix mille mots écrit en trois semaines sur un sujet que Graves n'avait pas étudié.

Je passe sur sa description du physique de la déesse blanche³⁰ pour m'appesantir sur la suite :

« Elle peut se transformer tout soudain en truie, en jument, en chienne, en renarde, en ânesse, en belette, en serpent, en chouette, en louve, en tigresse, en sirène ou en sorcière repoussante. Ses noms sont innombrables³¹. »

Formes de l'infini ?

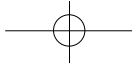
Graves nous apprend dans son livre *La déesse blanche* que dans ce qui s'appelle le thème des légendes gaéliques ou irlandaises, le Dieu de l'année est toujours victime de la déesse. Et qu'il existe la même figure chez les Akans ouest africains. Dans un *post-scriptum*, Graves explique comment il a écrit *La déesse blanche*³². Il y eut « tant de chaînes de plus-que-coïncidences », qu'il pourrait s'agir d'un épisode délirant³³.

³⁰ « La dame est une belle dame élancée, au nez aquilin, au visage mortellement pâle, aux lèvres rouge orangé comme les fruits du sorbier, aux yeux d'un bleu saisissant et à la longue chevelure blonde. »

³¹ *La déesse blanche*, p. 26.

³² Il avait sur son bureau plusieurs petits objets ouest africains dont un poids pour peser la poudre d'or en forme de bossu jouant de la flûte. Dix ans après, il apprit que le bossu était un héros au service de la déesse mère et que chaque déesse mère akan proclame être une incarnation de la déesse. Pour Graves chaque poète doit mourir pour sa muse comme mourait le roi pour la triple déesse. Graves défie son lecteur qui prendrait pour une coïncidence la présence de cet objet quand il écrivit le livre.

³³ Après la publication de *La déesse blanche*, on lui offrit un sceau de la période des Argonautes gravé d'un cerf royal galopant vers un fourré. En somme c'est probablement dans un épisode délirant que surgit ce livre et cette création, ce *soul art*, comme dirait mon patient, de la déesse blanche de Graves dont parle Lacan.



206 VI. CLINIQUE

Alors Papageno est-il « demi-fou », terme dont Beckett qualifie son héros Molloy ?

Ce Molloy peut décrire Ruth, la bien nommée, seule expérience de l'amour dans sa vie, cette vieille femme extraordinairement plate appuyée sur une canne d'ébène avec qui il lia connaissance, appréciez, dans un terrain vague. Terrain vague comme celui que laisse le ravage, 1355, « pillage », de ravir, sens propre, ici à différencier de l'*aphliction* comme l'a très justement souligné hier Colette Soler. Apparition de l'« hommelle³⁴ ».

Graves conclut cependant ainsi son livre sur la déesse blanche opposant le poète aux dévots :

« Mais le poète réel fait une distinction entre la déesse dont il reconnaît le pouvoir suprême, la gloire et la sagesse dans l'amour d'une femme, et la femme-individu dont la déesse peut faire son instrument pour un mois, une année, sept ans ou même plus. »

Fou de la Déesse blanche, à l'instar peut-être d'Aragon, fou d'Elsa, Graves sait pourtant distinguer La femme d'une femme. Rabelais écrivait déjà, avec son gai savoir :

« Et le bon messer Priapus,
Quand eût fait ne la pria plus »

Voie de retour de La femme à une femme chez Graves.

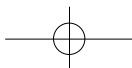
On pourrait parler chez Papageno d'une certaine suspension entre les sexes telle que Lacan l'évoque à propos du texte de Joyce :

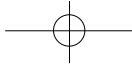
« ...la façon dont est ressentie la suspension, entre les sexes, celle qui fait que le nommé Bloom ne peut que s'interroger s'il est un père ou une mère³⁵. C'est quelque chose qui fait le texte de Joyce. »

« Ce qui, assurément, a mille irradiations dans ce texte de Joyce, c'est à savoir qu'au regard de sa femme, il a les sentiments d'une mère, il croit la porter dans son ventre et que c'est bien là, somme toute, enfin, le pire égarement de ce qu'on peut éprouver vis-à-vis de quelqu'un qu'on aime.

³⁴ LACAN J., *D'un Autre à l'autre*, leçon du 30/4/69, « ...cette façon de parer à la béance radicale dans l'ordre du signifiant que représente le recours à la castration, d'y parer ce qui est la base et le principe de la structure perverse, en pourvoyant de quelque chose qui comble, qui remplace le manque phallique, en pourvoyant cet Autre et en tant qu'il est asexué, est-ce que ce n'est pas cela qu'un jour, devant vous, j'avais désigné du terme de l'hommelle. »

³⁵ JOYCE J., *Ulysse*, op. cit., p. 380.



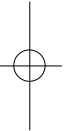


Le Medjnoûn – 207

Et pourquoi pas ! Il faut bien expliquer l'amour et l'expliquer par une sorte de folie, c'est bien la première chose qui soit à la portée de la main³⁶. »

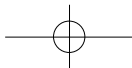
Comment envisager l'amour fou d'un Medjnoûn pour La femme-Dieu, sa tentative d'incarner La femme, un brin de perversion, soit la complexité des pentes d'un sujet ? Rapport avec la femme comme version du père, de l'amour à l'identification et retour, avec sa figuration de père-version, mettant parfois l'accent sur l'équivoque de ce terme avec la perversion. Cela vaut-il pour notre hypermodernité ?

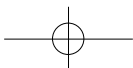
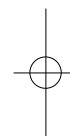
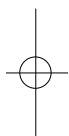
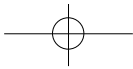
« La femme comme version du Père, ne se figurerait que de Père-version³⁷ ».



³⁶ LACAN J., *Le sinthome*, Leçon du 13 Janvier 1976, Paris, Seuil 2005.

³⁷ LACAN J., 7« Préface à la pièce de Frank Wedekind », *L'éveil du printemps*.





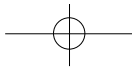
Lustprinzip

SONIA ALBERTI

Quand, dans le *Séminaire XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan propose le syntagme « la réalité de l'inconscient est – vérité insoutenable – la réalité sexuelle » il note : sur le sexe, nous en savons aujourd'hui un petit peu plus que Freud quand il faisait sa découverte de l'inconscient. « Nous savons que la division sexuelle, en tant qu'elle règne sur la plus grande partie des êtres vivants, est ce qui assure le maintien de l'être d'une espèce¹. »

En 1971, il reprend la question du vivant. Cette fois-ci, au lieu de se préoccuper de ce qui assurerait le maintien de l'être d'une espèce, Lacan reprend le principe de plaisir freudien pour se demander ce qui régule l'économie du vivant. Et il dit : la vie est une nouveauté face au regard du monde qui, d'aucune façon, ne la comporte pas universellement. Le principe de plaisir règle son économie de telle façon que l'excitation minimale est la visée du comportement du vivant et, « s'il s'avère que la répétition s'exerce de façon telle que la jouissance dangereuse, qui outrepassse cette excitation minimale » se présente, alors elle doit être ramenée en conformité avec la règle. De sorte que la mort est le point terme de la jouissance de la vie, au point exact infime de la limite inférieure des courbes d'excitation, ascendantes et descendantes de la répétition, en tant que la vie est la répétition du plaisir tant que ça dure. La jouissance qui a lieu au point de tangence inférieur qui peut devenir dangereux – s'il est outrepassé, le point suprême comme Lacan s'exprime – c'est, peut-être ce que le discours du capitaliste promet dans son incessante tentative d'éviter la perte.

¹ LACAN J., *Le séminaire Livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p.168.



210 VI. CLINIQUE

Mon propos se fonde sur une question surgie quand j'ai mis en tension la lecture que j'ai pu faire du livre *Lust*, de Elfriede Jelinek, et quelques textes de notre volume préparatoire² à ce Rendez-vous. La question se réfère au contraste entre ce qui peut s'écrire sur le sexe, au début du XXI^e siècle par un auteur qui recevra le Nobel de Littérature deux ans après (2004), et ce qu'écrivent des psychanalystes sur le sujet, à la même période.

S'il est vrai que l'artiste précède le psychanalyste selon Freud en lui frayant la voie où il s'avère savoir ce que le psychanalyste enseigne³, alors en quoi Jelinek peut-elle nous apprendre quelque chose ?

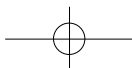
Deux choses ont particulièrement éveillé mon attention pendant ma lecture du volume préparatoire :

Premièrement, quelques psychanalystes s'occupent – se préoccupent même – de l'orientation narcissique du choix d'objet et de la jouissance. Cependant, ils la commentent en l'articulant avec le discours du capitaliste et l'*homosexualisation* – si je peux dire – des rapports actuels. Comme si le narcissisme était plus fort aujourd'hui avec l'homosexualité manifeste qu'il n'était autrefois dans l'histoire, et ceci en fonction des discours contemporains. À mon avis, ceci exige un développement, puisqu'il n'est pas clair pour moi que le narcissisme soit plus fort aujourd'hui qu'hier, et je ne trouve pas non plus nécessaire que le versant narcissique soit le corrélat intrinsèque au discours capitaliste. On pourrait, au contraire, formuler l'hypothèse que ce discours particulier est plutôt du côté de l'auto-érotisme, de l'érotisme du corps morcelé, ou encore proposer que cette homosexualité est un produit de plus mis sur le marché provoquant le désir d'avoir, d'être...

Deuxièmement : il est possible de rencontrer certains psychanalystes – ils arrivent à le dire – qui avouent le malaise devant les pratiques sexuelles actuelles mais aussi, et surtout, devant la publicité qu'on leur fait, etc. Dans ces cas, on ne manque pas de

² *Les réalités sexuelles et l'inconscient* – Volume préparatoire au rendez-vous International 2006, EPFCL France.

³ LACAN J. – « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein » in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p.192-193.



trouver des observations qui se réfèrent – je caricature – 1) à un bon vieux temps perdu de la rencontre sexuelle où la jouissance ne se vendait pas, de nos arrières grands-parents, ou au « bon temps perdu où il y avait rapport sexuel » ; 2) à l'interprétation selon laquelle l'absence de rencontres hétérosexuelles aujourd'hui – qui, comme l'ironisait Lacan, donneraient à chacun sa chacune –, est due à l'*homosexualisation* des rapports sexuels, vectorialisée par les références aux images.

Avec Jelinek on pourrait dire que le discours du capitaliste n'est pas du tout nécessairement lié à l'*homosexualisation* des rencontres sexuelles. Au contraire, il s'agirait beaucoup plus d'une réaffirmation des positions masculine et féminine, directement référée aux relations économiques de pouvoir : la femme passe son temps à faire des courses, acheter des robes, des produits de beauté, avec l'argent de son homme/mari, qui paie ainsi son objet sexuel de la nuit.

Ma question : est-ce que nous ne devrions pas examiner un peu plus ce qui arrive effectivement avant de proposer par les temps qui courent : 1) la faillite de la différence des sexes, 2) qu'aujourd'hui c'est pire qu'hier, et 3) l'homosexualité qui aurait pour cause le discours du capitaliste en tant qu'il empêche le développement des rapports *hétéro* (impliquant la castration et la rencontre avec l'Autre sexe) quand, en réalité, l'homosexualité a souvent été une manière – et même la seule – d'accéder au désir sexuel ?

Cette question se soutient aussi d'une autre observation : elle vient des *120 jours de Gomorrhe*, que Pasolini a repris dans *Salo*, en associant l'œuvre de Sade avec le nazisme. Dans ce film nous voyons que tout est permis SAUF, justement, le rapport sexuel qui n'existe pas. Quand cela arrive, lorsque seul le couple de jeunes fait l'amour et a des relations sexuelles impliquant le « pas tout x, phi de x », le châtement est la mort. Ce qui nous amène à penser que la castration est encore, dans le XX^e siècle, la seule façon par laquelle le réel du sexe peut barrer le capital lui-même. Puisque dans ce contexte, la castration s'identifie paradoxalement, avec le fait que « pas tout x, phi de x » parce que c'est la seule manière de châtrer l'Autre, châtrer dans sa

volonté de pouvoir dans laquelle tout x châtré permet à l'Autre de mieux jouir de lui.

La question qui se pose se décentre alors un petit peu par rapport aux pratiques sexuelles, pour vectorialiser des interrogations sur la manière dont il faut « prendre en compte le manque » pour que le sexe puisse fonctionner comme symptôme⁴.

Dans la dernière partie du volume préparatoire, il est possible de lire que les pratiques perverses surgissent quand il s'agit de la méconnaissance de l'autre, de la recherche du même, de la rencontre narcissique, il s'agit de nier le manque dont le sujet vit et souffre. On part du principe que l'amour a à voir avec l'illusion et on est averti du fait que pas tout amour n'est référé à la castration. Pourtant, le volume témoigne qu'on peut aussi vaciller entre les deux. Qu'est-ce qui fait qu'on puisse penser encore aujourd'hui en psychanalyse que le dévouement à l'autre aimé se soutient toujours de la castration et que, de toute façon, toutes les conceptions culturelles du terme de l'amour se trouvent plus dévalorisées actuellement ? Pourquoi telle idéalisation, tel dévouement, tel rapport de confiance ne peuvent-ils pas être aussi l'effet d' « une rencontre narcissique » ? On peut lire dans le volume que « forçant les choses, nous pouvons même soutenir que l'inconscient est d'une certaine façon homosexuel », puisque dans l'inconscient il n'y a qu'un sexe !

Dans ce même volume on identifie alors le capitalisme avec des manières de jouissance dans le sens inverse de la référence à l'Un. On peut même le soutenir à partir d'un « narcissisme exhibé », en contrepoint de la limitation freudienne qui maintient la cohésion de la foule, et avec la référence à Antonio Negri, le texte propose une résistance de la coopération productive comme rébellion contre l'empire, dès lors que la foule se reconstitue dans un projet d'amour... En accord avec la gravité du thème, quand le monde entier semble morcelé, j'appelle à mon secours une artiste, qui précède le psychanalyste, pour essayer de nous instrumentaliser d'une autre manière. Même si la rébellion ne vient pas...

⁴ ROTMISTROVSKY H., « Pratiques perverses » in *Les réalités sexuelles et l'inconscient*, EPFCL France, 2005, p. 303.

« Les conséquences du discours capitaliste moderne – observe un autre texte – apparu par l'effet de la science sur le discours du maître, peuvent être évaluées, et c'est ce que nous ferons, autant pour ce qu'elles suppriment que pour ce qu'elles font apparaître de neuf ». Mais on doit rester attentif aux observations qui viennent d'Espagne, selon lesquelles « c'est une utopie, que celle de fonder un lien social autre que celui homme-femme, en dehors du couple hétéro ou homo » et que les nouvelles formes de jouissance « suscitent de nouvelles dissidences symptomatiques au sein des sujets, de nouveaux mal-être au sein desquels se fait *pathos* une vérité dans le sujet, ne s'accommodant point des offres de jouissance qui fleurissent dans le marché du corps ». En somme, la sexualité présente toujours une vérité qui est encore un mi-dire. Je reprends Elfriede qui observe : « ce qui vit perturbe et est perturbé », raison pour laquelle ça cherche toujours l'excitation minimale. Mais c'est une raison aussi pour nous amener à penser jusqu'à quel point toute ce mouvement sexuel auquel nous assistons aujourd'hui ne correspond pas à la vie parce qu'elle perturbe, perturbant même ce que nous comprenons jusque-là de l'amour.

Voyons le cas de la Femme (Gerti), de Elfriede Jelinek. Elle a un Homme puisque ce serait « une utopie » si les choses étaient d'une autre forme. Dans le livre, l'auteur se réfère aux personnages comme « l'homme », « la femme » et « l'enfant ». En plus, comme vous savez, en allemand les noms s'écrivent en majuscules ce qui permet au lecteur lacanien de se poser des questions sur la place de la Femme dans l'histoire. De toute façon, dans d'innombrables passages, Jelinek fait des observations sur le mari de Gerti et, du fait de se référer à lui comme l'Homme, elle divise le lecteur, celui-ci ne sachant pas souvent à qui attribuer telles observations, au personnage ou à tout Homme, en majuscules.

Par l'exemple :

« L'Homme ne se compte pas entre les citoyens, il compte Un. » Il dirige une industrie de papier et a apporté à la petite ville la Femme de la grande ville. Souvent « elle n'est pas satisfaite des macules (salissures) qui pèsent en sa vie : Homme et Enfant

214 VI. CLINIQUE

». Quand l'homme arrive à la maison de son travail, la femme lui ouvre la porte et il se rend compte à nouveau que « rien n'est trop grand pour sa domination, mais ne doit pas non plus être trop petit puisque alors ça sera ouvert tout de suite ». À partir de là, l'histoire rebondit dans son versant porno, qui se déroule autour de l'insatiable désir de cet homme pour sa femme, proie impuissante dans les mains du mari toujours puissant pour profiter, justement, de chaque trou qui peut être ouvert !

Comme l'écrit un critique de l'œuvre : tout porno fatigue. La répétition fatigue, et les seules raisons qui nous font continuer à lire – non sans avoir besoin d'intervalles dans lesquels on ne lit pas – sont le génie du texte et la capacité de l'auteur d'articuler la question justement avec ce qui ne se soumet pas à la virilité même quand, indubitablement, celle-ci règne. Je veux dire, même quand le désir de la Femme est à chaque fois plus affaibli elle est toujours l'anti-héroïne du livre, dans lequel la critique sociale, la vision marxiste de l'histoire à laquelle Elfriede apporte son militantisme dans le Parti (auquel elle n'appartient plus pour avoir démissionné) pointent toujours vers autre chose. Selon quelques observations que j'ai pu recueillir malgré la distance qui sépare le Brésil de l'Autriche, Jelinek aurait affirmé qu'elle aurait manqué son projet au moment d'écrire le livre, parce qu'il n'y a pas un langage pornographique féminin. Et pourtant... justement de l'avoir vérifié, comme Freud, qu'il n'y a pas de sexualité en dehors de la référence phallique, elle a pu démontrer que le rapport sexuel n'existe pas et que la Femme est pas-toute. Gerti rêve d'autre chose. Dans le cas, sa pauvreté d'esprit la mène ainsi au jeune garçon qui ne la verrait pas comme pur objet sexuel parce qu'« elle veut être quelque chose », mais, par amour, elle finit par lui concéder le même que ce que tout homme veut, puisque « le plaisir à vous est toujours le même ».

Il n'y a pas de doute que cette histoire, vécue au centre du capitalisme contemporain, reflète le fait qu'on est loin de laisser tomber le lien social homme-femme, indépendamment du fait que le couple soit homo ou hétérosexuel. Et au sein de ce même capitalisme, nous pouvons vérifier la place de la femme comme objet d'un homme qui peut être pour elle « une affliction pire qu'un symptôme, un ravage », comme le dit Lacan.

La Femme le vérifie plus d'une fois. Dans l'histoire du livre, il y a des moments où elle essaye d'échapper à ce mari, elle s'enfuit de la maison saoule. C'est pendant un de ces moments qu'elle rencontre Michael qui la retrouve dans la neige, exténuée et alcoolisée. Ne pensez pas que le jeune étudiant, le beau garçon, sera pour elle autre chose qu'un nouveau ravage ! En réalité, cela arrive au moment où c'est elle qui le dirige vers un désir autre, romantique parce que « la Femme appartient à l'amour », qu'elle avait rêvé. Après l'avoir avalé sans cesse, Michael « lui enfonce encore une respectable langue dans la bouche » et la renvoie à son Mari.

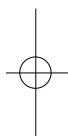
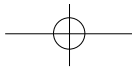
Ravagée, la seule chose qui lui reste comme réponse pour faire valoir sa place dans la relation, c'est la résolution qu'a eue Médée, solution qu'Elfriede ne manque pas de confirmer. Démontrant encore une fois qu'on est loin de vivre dans une autre histoire, que nos actes sont ceux que la tragédie grecque connaissait déjà dans des temps immémoriaux et indépendants du capitalisme, ce qui règle les réalités sexuelles de l'inconscient sont les formes de jouissance qui découlent du fait que l'être parlant est déterminé par les discours. Si le discours du capitaliste a quelque chose à voir avec les réalités sexuelles actuelles de l'inconscient, il faut, avant tout, distinguer le capitalisme du discours du capitaliste. Pour terminer, deux paragraphes encore sur : comment les différencier dans notre orientation ?

Lacan construit l'objet *a* à partir de la conceptualisation que Marx a pu faire du discours du maître qui produit le capital, la plus-value, l'impossibilité de comptabiliser une jouissance qui ne peut pas être significatisée. Dans le discours du maître alors, ce *plus* est un reste in-appréhendable pour le patron comme pour l'ouvrier. Dans la mesure où le discours du maître est le discours de l'inconscient – comme Lacan le définit aussi –, l'objet *a* peut donc être identifié à la plus-value, le reste inappréhensible de jouissance. Mais ceci n'implique pas que le capitalisme en soi dicte une nouvelle économie psychique, *Lustprinzip* est aujourd'hui le même qu'en 1900, même si nous savons aujourd'hui un peu plus sur le sexe qu'en savait Freud, ce qui d'ailleurs exige du psychanalyste une nouvelle prise de position !

216 VI. CLINIQUE

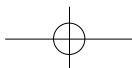
Comment alors justifier le discours du capitaliste à promouvoir des réalités inconscientes, si ce discours pervertit celui-là (le discours du maître) ?

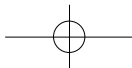
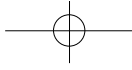
On pourrait lever l'hypothèse – et pour cela je me fie aussi aux textes du volume préparatoire – de ce que les réalités sexuelles orientées selon le discours du capitaliste se dirigent pour éviter la castration puisque, comme on le sait, dans le discours du capitaliste rien ne se perd, tout se consume. C'est pour ne rien perdre que le sujet contemporain se soutient dans le discours du capitaliste, mais alors il voile l'inconscient lui-même. Ce n'est plus un sujet qui, face à la castration, nie la division subjective, mais l'utilise comme instrument pour croire dans la possibilité de tout consumer. Avec ça, finalement, le discours du capitaliste ne promet pas les réalités sexuelles de l'inconscient mais, au contraire, il serait le modèle discursif qui augmente les résistances d'un sujet qui n'en veut rien savoir. Raison pour laquelle, peut-être, il est quelquefois si difficile de soutenir un traitement analytique quand le sujet est, justement, pris par ce discours. Pourtant, dans *Télévision*, Lacan observe que le discours du psychanalyste est le seul à pouvoir faire face au discours du capitaliste et c'est pour cela qu'on doit trouver des moyens possibles pour continuer à transmettre la psychanalyse en la livrant au sujet qui vient nous parler, en l'instrumentalisant de façon qu'il puisse, lui-même, retrouver ce qui le détermine afin de pouvoir le perdre.

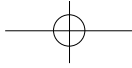


Achevé d'imprimer
Trèfle communication
50, rue Sabin
75011 Paris
N° d'imprimeur :

Dépôt légal :







BON DE COMMANDE

Je commande :

- numéro(s) 1 d'*Hétérité* : "Champ lacanien"
(20 par exemplaire)
- numéro(s) 2 d'*Hétérité* : "L'odyssée lacanienne"
(20 par exemplaire)
- numéro(s) 3 d'*Hétérité* : "Le temps de la psychanalyse"
(20 par exemplaire)
- numéro(s) 4 d'*Hétérité* : "La psychanalyse et ses interprétations I"
(20 par exemplaire)
- numéro(s) 5 d'*Hétérité* : "La psychanalyse et ses interprétations II"
(20 par exemplaire)

+ 4,5 de frais d'expédition

Je joins un chèque de à l'ordre de : EPFCL - France-Hétérité

Nom :

Prénom :

Adresse :

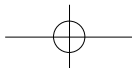
.....

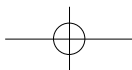
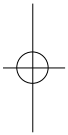
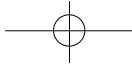
.....

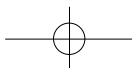
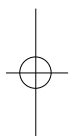
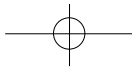
.....

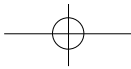
Date Signature :

à retourner à :
EPFCL - FRANCE-HÉTÉRITÉ
 118, rue d'Assas
 75006 Paris









Overture – 222

